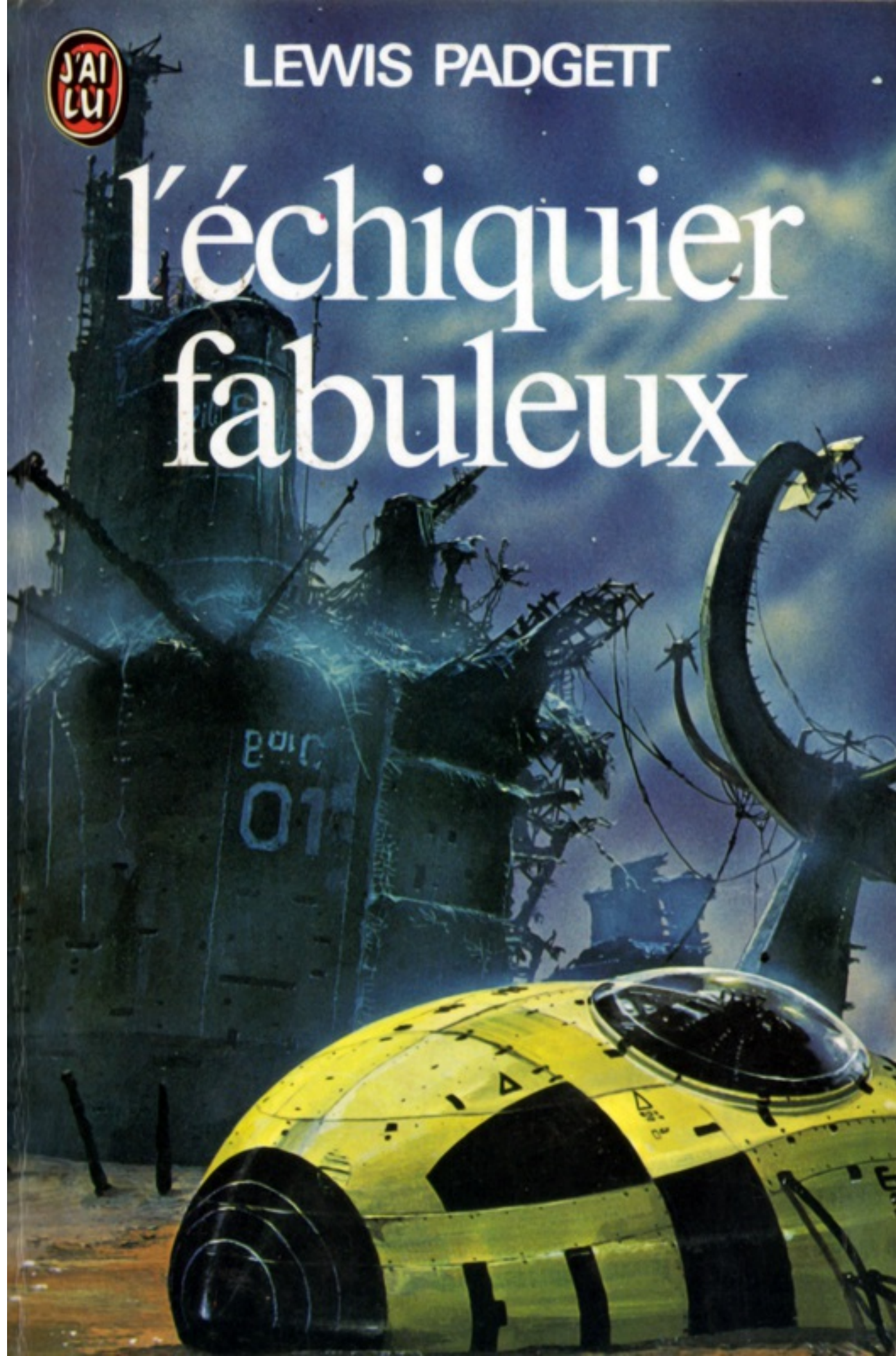




LEWIS PADGETT

l'échiquier fabuleux



LEWIS PADGETT

L'échiquier fabuleux

Traduit de l'américain
par Michel DEUTSCH

Cet ouvrage a paru sous le titre original :

THE FAR REALITY

© LEWIS PADGETT, 1951

Pour la traduction française :

Editions J'ai Lu, 1976

Le bouton de porte ouvrit un œil bleu et le regarda. Cameron cessa de bouger. Il ne toucha pas le bouton. Il ramena la main en arrière et demeura immobile, aux aguets.

Comme il ne se passait rien, il fit un pas de côté. La noire pupille de l'œil pivota dans la même direction. L'œil le regardait.

Posément, Cameron fit demi-tour et se dirigea à pas lents vers une fenêtre valve. A mesure qu'il avançait, la vitre circulaire s'éclairait et devenait transparente. Il se planta devant elle et se tâta le poulx tout en contrôlant automatiquement sa respiration.

On apercevait derrière la fenêtre un paysage verdoyant et vallonné que mouchetait l'ombre des nuages à la dérive. Le soleil baignait d'or les fleurs du printemps qui tapissaient les pentes. Un hélicoptère évoluait silencieusement dans le ciel d'azur.

Quand il eut vérifié les battements de son poulx, Cameron, un homme de haute taille au poil gris, attendit. Il ne voulait pas se retourner tout de suite. Il contemplait le paysage paisible. Enfin, poussant une exclamation d'impatience presque inaudible, il effleura une touche et la vitre coulissante rentra dans l'épaisseur du mur. Au delà de l'ouverture béante s'étendaient des ténèbres rougeâtres d'où montaient comme des roulements de tonnerre.

De l'obscurité de la cité souterraine émergeaient des formes fuligineuses, immenses et lourds colosses de pierre et de métal. On percevait le lointain grondement d'une respiration profonde et rythmée. Des râles mécaniques grondaient dans le souffle de la pompe titanesque. Des décharges d'électricité statique brasillaient de temps en temps ; trop brèves pour révéler grand-chose de Sous-Chicago.

Cameron se pencha et leva la tête. Au-dessus de lui l'ombre était encore plus dense sauf là où les blêmes colliers d'éclairs zébraient le ciel minéral. Et, au-dessous, ce n'était qu'un puits de ténèbres.

Tout cela était pourtant bien réel. Les machines massives et intelligentes de la caverne constituaient une fondation solide pour la logique qui sous-tendait le monde d'aujourd'hui. Un peu rasséréné, Cameron recula et referma le panneau. Le ciel bleu et les vertes collines réapparurent derrière la fenêtre.

Cameron se retourna. Le bouton de porte était un bouton de porte, sans plus. Un bloc de métal compact et sans faille.

Il contourna le bureau et avança d'un pas vif, tendit le bras et sa main se referma fermement sur le métal.

Ses doigts s'y enfoncèrent. Comme si c'était de la gelée à demi solidifiée.

Robert Cameron, directeur civil de la section psychométrie, revint à son bureau

d'où il sortit une bouteille. Il se servit un verre. Son regard vacillant errait sur la surface du plateau sans se fixer sur aucun objet. Il appuya sur un bouton.

Ben DuBrose, son secrétaire personnel - la trentaine trapue et lourde, l'œil bleu et belliqueux, les cheveux blond doré en bataille - entra. Le bouton de porte ne lui posa apparemment aucun problème. Cameron évita son regard.

- Je me suis aperçu que mon vidéophone est débranché. Est-ce vous qui l'avez coupé ? demanda-t-il sèchement.

DuBrose lui adressa un large sourire :

- C'est-à-dire, patron... Cela n'a pas d'importance, n'est-ce pas ? N'importe comment, tous les appels passent par mon standard.

- Pas tous, répliqua Cameron. Pas ceux du G.Q.G. Vous commencez à en prendre un peu trop à votre aise : où est Seth ?

DuBrose plissa imperceptiblement le front :

- Je l'ignore et j'aimerais bien le savoir. Il...

- Taisez-vous.

Cameron avait mis la vidéo sur réception. Un grésillement affolé sortit de l'appareil et le directeur leva la tête, la mine accusatrice. DuBrose remarqua les rides que la tension avait creusées autour des yeux de son supérieur et l'étau glacé de la panique lui noua l'estomac. Et s'il fracassait l'écran ? Mais, maintenant, cela ne servirait à rien. *Où était Seth ?*

- Brouillage, dit une voix.

- Brouillage activé, grommela Cameron.

Ses grosses mains aux phalanges saillantes pianotèrent sur les touches et un visage se dessina sur l'écran.

- Cameron ? fit le secrétaire à la Guerre. Qu'est-ce qui se passe chez vous ? J'essaye en vain de vous joindre depuis...

- Eh bien, maintenant, ça y est. Puisque vous appelez sur cette ligne, ce doit être important. De quoi s'agit-il ?

- Je ne peux pas vous le dire au vidéophone, même sous couvert du brouillage. J'ai peut-être commis une erreur en donnant si peu que ce soit d'explications à votre homme... DuBrose. Est-il digne de confiance ?

Le regard de Cameron croisa celui, inexpressif, de son secrétaire.

- Oui, laissa-t-il tomber d'une voix lente. Oui, DuBrose est bien. Alors ?

- J'envoie quelqu'un vous prendre dans une demi-heure. Il y a quelque chose que je veux vous montrer. Précautions d'usage. Urgence prioritaire. C'est entendu ?

- Je serai prêt, Kalender.

Cameron coupa la communication, posa ses mains à plat sur le bureau et se perdit dans leur contemplation.

- Allez-y, faites-moi traduire en cour martiale, dit DuBrose.

- Quand Kalender s'est-il parachuté ?

- Ce matin. Écoutez, patron... j'ai une raison. Une raison sérieuse. J'ai tenté de l'expliquer à Kalender mais c'est une huile lourde. Je n'ai pas suffisamment d'étoiles sur les épaules pour l'impressionner.

- Que vous a-t-il dit ?

- Une chose qu'il me paraît préférable de ne pas vous révéler encore. Seth abonderait dans le même sens et vous le croiriez. Et... écoutez, j'ai passé mes examens de psycho avec mention sinon je ne serais pas avec vous. Il s'agit, en l'occurrence, d'un problème psychologique et les facteurs indiquent que vous devez être tenu dans l'ignorance de cette affaire jusqu'à ce que...

- Jusqu'à ce que quoi ?

DuBrose se mordilla l'ongle du pouce :

- En tout cas jusqu'à ce que je me sois concerté avec Seth. Il est important que vous ne soyez pas mis dans le coup pour l'instant. Toute cette histoire est paradoxale. Je me trompe peut-être sur toute la ligne mais si j'ai raison... vous ne pouvez pas savoir à quel point j'ai raison !

- Ainsi, vous pensez que Kalender a commis une bévue en me contactant directement ? Pourquoi ?

- C'est précisément ce que je ne veux pas vous dire. Parce que si je vous le disais, cela bousillera tout. Cameron soupira et se frotta le front.

- Oublions cela, dit-il d'une voix lasse. C'est moi qui suis à la tête de cette section, Ben. C'est ma responsabilité. (Il s'interrompit et décocha un coup d'œil aigu à DuBrose.) Ce mot a sûrement une très haute charge émotionnelle pour vous.

- Quel mot ? demanda DuBrose sur un ton neutre.

- *Responsabilité*. Votre réaction a été brutale.

- Un insecte m'a piqué.

- Vraiment ? Toujours est-il que c'est la vérité. S'il y a une urgence prioritaire de nature psychologique, mon boulot est d'être au courant. La guerre ne s'arrêtera pas pendant que je prendrai des vacances.

DuBrose saisit la bouteille et la secoua.

- Servez-vous, lui dit Cameron en poussant le verre vers lui.

Le secrétaire le remplit d'un liquide ambré et réussit à faire tomber la pilule dans le whisky à l'insu du directeur.

Mais il ne but pas. Il souleva le verre, le huma et le reposa :

- C'est trop tôt pour moi. Je suis un buveur nocturne. Savez-vous où je pourrais joindre Seth ?

- Oh! Bouclez-la !

Cameron regardait le verre sans le voir DuBrose alla à la fenêtre et contempla la projection du paysage.

- On dirait qu'il pleut.

- Pas ici. Sûrement pas.

- En tout cas, il pleut en surface... regardez. Laissez-moi quand même vous accompagner.

- Non.

- Pourquoi ?

- Parce que vous me rendez malade, répondit laconiquement Cameron.

DuBrose haussa les épaules et sortit. Au moment où il tendit la main vers le

bouton de la porte, il sentit le poids du regard du directeur dans son dos mais ne se retourna pas.

Il gagna vivement la salle des transmissions et demeura de glace devant le sourire accueillant de la jeune fille assise en face du standard clignotant de toutes ses lumières.

- Trouvez-moi Seth Pell, lui dit-il, bizarrement conscient de la tonalité morne et désespérée de sa voix. Essayez partout. Et continuez.

- C'est important ?

- Oui... de la plus haute importance!

- Voulez-vous que je lance un appel général ?

- Je... non. (Il passa distraitement la main dans ses cheveux blonds.) Je ne peux pas. Je n'y suis pas autorisé. Pensez-vous donc que les grosses têtes qui nous dirigent...

- Le patron vous donnerait le feu vert.

- Que vous croyez! Non, Sally, c'est hors de question. Essayez seulement de votre mieux, c'est tout. Je m'absenterai peut-être mais je rappellerai. En tout cas, débrouillez-vous pour savoir où je pourrai joindre Seth.

- Il y a sûrement quelque chose dans l'air, dit Sally sur un ton lourd de sous-entendu.

DuBrose lui adressa un vague sourire torve et fit demi-tour. Il retourna chez Cameron, une prière silencieuse aux lèvres.

La fenêtre était ouverte et le directeur était plongé dans la contemplation des ténèbres rougeoyantes. DuBrose jeta un coup d'œil furtif sur le bureau. Il n'y avait plus de whisky dans le verre. Un frisson de soulagement qu'il ne put réprimer le secoua. Bien que, à présent...

- Qui est là ? demanda Cameron sans se retourner. Un profane n'aurait pas remarqué de changement dans la voix du directeur mais DuBrose n'était pas un profane. Pour lui, il était visible que l'alcaloïde, charrié par le torrent circulatoire, avait déjà atteint le cerveau de Cameron.

- C'est moi... Ben.

- Ah.

L'homme devant la fenêtre vacillait imperceptiblement. Mais, l'effet ne tarderait pas à disparaître. La période de désorientation était très brève. Quelle chance que DuBrose ait eu un paquet de pix dans sa poche ! Encore que ce n'eût pas été une coïncidence : la plupart des combattants en avaient toujours sur eux. Quand on se bat désespérément contre la montre, la lenteur de l'ivresse est un handicap et la gueule de bois casse le travail. Un jour, un brillant chimiste qui faisait joujou à temps perdu avec les alcaloïdes avait inventé « pix », minuscules pilules dépourvues de saveur ayant tout l'impact du scotch à cent pour cent pur. Elles créaient et entretenaient artificiellement la douce et béate euphorie si prisée depuis que l'homme avait pour la première fois prêté attention au phénomène de la fermentation du raisin. C'était l'une des raisons pour lesquelles les travailleurs de guerre s'accrochaient avec opiniâtreté à leur interminable besogne depuis que la situation s'était figée, maintenant que les deux nations s'étaient décentralisées et enfouies. Curieusement, le gros de la population menait une existence plus sûre et plus heureuse qu'avant l'ouverture des hostilités. Le travail effectif -

l'élaboration des plans de campagne et la poursuite des opérations - était du ressort exclusif du G.Q.G. et de ses auxiliaires. Une guerre hautement spécialisée ne laisse de place qu'aux seuls spécialistes, d'autant qu'aucun des deux belligérants n'utilisait de corps de bataille. Les soldats de seconde classe eux-mêmes étaient faits de métal.

Cet état de choses aurait été impensable si la Seconde Guerre mondiale n'avait servi d'amorce. De même que la Première avait abouti à développer l'arme aérienne, le second conflit planétaire de 1939-1945 avait contribué au perfectionnement des techniques de l'électronique - entre autres. Et lorsque les Phalangistes avaient, de l'autre côté du globe, lancé leur premier assaut destructeur, l'hémisphère occidental n'était pas seulement prêt : il était aussi en mesure de mettre en œuvre ses machines stratégiques avec une rapidité et une précision touchant au miracle.

La guerre n'a pas besoin de motifs mais l'ambition impérialiste avait probablement été autant que n'importe quoi d'autre la motivation de l'attaque des Phalangistes. Ils étaient une race hybride comme l'avaient jadis été les Américains, une nouvelle nation enfantée par la Seconde Guerre mondiale. L'imbroglio social, politique et économique de l'Europe avait débouché sur la constitution d'un Etat libre, un pays absolument nouveau. Le sang de dix races - Croates, Allemands, Espagnols, Russes, Français, Anglais - se mêlait dans les veines des Phalangistes car ils étaient des émigrés provenant de toute l'Europe, rassemblés dans ce nouvel Etat aux frontières arbitraires solidement protégées. Un nouveau creuset racial.

Finalement, les Phalangistes unifiés avaient emprunté leur nom à l'Espagne, leur technologie à l'Allemagne et leur philosophie au Japon. Aucune autre nation n'avait jamais présenté un pareil cocktail : Noirs, Jaunes et Blancs avaient fusionné dans un chaudron sous lequel le feu était allumé. Ils parlaient d'une nouvelle unité raciale, leurs ennemis les qualifiaient de métis : il était impossible de dire qui était dans le vrai. Autrefois, les pionniers américains avaient colonisé l'Ouest. Mais il n'y avait pas de terres vierges à conquérir pour les Phalangistes.

Aussi, les deux dernières grandes nations du monde s'affrontaient depuis des dizaines et des dizaines d'années dans une guerre indécise, chacune menaçant de son poignard la gorge cuirassée de l'autre. L'économie sociale des belligérants s'était peu à peu adaptée à l'état de guerre - qui avait conduit à des inventions telles que les pilules pix !

Le service du Moral, soutenu par la psycho, avait patronné pix. Et il existait une foule d'autres substituts à action rapide qui maintenaient les travailleurs de guerre dans l'euphorie. Comme les « croque-mitaines », ainsi que quelqu'un avait irrévérencieusement surnommé les films subjectifs produisant des chocs émotionnels de défoulement, le « sommeil-profond » et les « féériques » qui compensaient en partie l'absence d'enfants et d'animaux familiers - et pouvaient même faire office de remèdes psychologiques. Bien rares étaient ceux qui pouvaient conserver un complexe d'infériorité alors qu'il leur était offert d'être le Jéhovah d'un petit univers imaginaire, extraordinairement convaincant, peuplé de créatures qu'ils inventaient et créaient eux-mêmes. Elles n'étaient pas vivantes, ce n'étaient que de simples gadgets mais d'une facture si complexe que bien des hommes voyant s'animer un féérique sous l'action des

commandes qu'ils maniaient avaient de la peine à réintégrer le monde réel. En tant que mécanismes d'évasion, ces dispositifs étaient on ne peut plus utiles.

DuBrose observait Cameron. Il voulait dire ce qu'il avait à dire avant que l'effet de désorientation se soit dissipé.

- Nous ferions bien de nous préparer.

- Nous ?

DuBrose feignit la surprise :

- Vous avez changé d'avis ? Vous ne voulez donc pas que je vous accompagne ?

- Oh ! Est-ce que je... je croyais...

- Vous devriez fermer la fenêtre. Des vapeurs risqueraient d'entrer dans la pièce pendant notre absence.

- Il n'y a pas de gaz dangereux à Sous-Chicago, répondit Cameron, persuadé que DuBrose devait effectivement l'accompagner. Il n'y en a même pas dans les Espaces.

- N'empêche que certaines odeurs sont vraiment méphitiques.

- Une ville souterraine...

- Je sais. Si sophistiquée que soient les techniques que l'on met sur pied, elle est toujours souterraine. Mais c'est vous qui avez imaginé les fenêtres-panoramas. Pourquoi ne pas s'en servir ?

Cameron remit le panneau en place et regarda la verte colline qu'assombrissaient maintenant des nuages chargés de pluie qui s'épaississaient.

- Mon point faible n'est pas la claustrophobie, dit-il. Je peux passer des mois sous terre sans que cela me gêne.

- Je n'en dirais pas autant.

DuBrose observa que le directeur tenait bien le succédané d'alcool. Bonne chose : il n'avait pas compté que Cameron perdrait conscience. Son plan était à plus long terme. L'émissaire du secrétaire à la Guerre ne remarquerait sans doute même pas l'état d'euphorie de Cameron. A propos, il ne fallait pas oublier de donner au patron un purificateur d'haleine avant que...

Il y réussit juste à temps. Un homme maigre au visage morose, deux armes accrochées à la ceinture, fut introduit après un contrôle d'identité de précaution.

- Je m'appelle Locke, annonça-t-il. Vous êtes prêt, monsieur Cameron ?

- Oui. (La période de désorientation touchait à sa fin.) Où allons-nous ?

- Au sanatorium.

- En surface ?

- En surface.

Cameron acquiesça et s'ébranla en direction de la porte. Brusquement, il fit halte, les sourcils imperceptiblement froncés.

- Eh bien ?

- Excusez-moi.

Locke ouvrit et s'effaça pour laisser passer le directeur. Au moment où DuBrose allait lui emboîter le pas, l'émissaire lui barra le chemin.

- Vous n'êtes pas...

- C'est d'accord comme ça. Locke secoua la tête :

- Monsieur Cameron, est-ce que cet homme vient avec nous ?

Cameron se retourna, l'air perplexe.

- Il... Quoi ? Oh oui ! Il vient avec nous.

- Puisque vous le dites...

Locke paraissait plus morose que jamais mais il suivit DuBrose sur ses talons. Le trio traversa le centre de transmission. Au passage, le secrétaire adressa un coup d'œil interrogatif à Sally qui lui répondit par un geste d'impuissance. Il prit une profonde inspiration. C'était à lui de jouer, à présent. Mais il avait très peur de ce qui les attendait au sanatorium.

Ils gagnèrent en ascenseur un niveau intermédiaire et Locke, qui avait pris la tête du petit groupe, guida ses compagnons vers une voie express. DuBrose se carra dans le siège et s'efforça de se détendre. La voûte ivoirine luminescente de la galerie tubulaire filait au-dessus de leurs têtes mais la surface lisse, faite d'une substance synthétique, qu'il regardait glisser ne faisait pas obstacle à ses pensées. Elles plongeaient au delà de la paroi, s'enfonçaient au cœur de la clameur des Espaces rugissants où grondaient les machines, cœur battant de la cité, qui emplissaient ces abîmes de leur vie hurlante. Pas un seul homme ne travaillait là. Ceux qui faisaient marcher ces machines étaient confortablement installés dans les bâtiments climatisés et insonorisés où les fenêtres d'observation leur donnaient l'illusion d'une existence qui n'avait rien de souterraine : A moins d'ouvrir ces valves on pouvait passer sa vie à Sous-Chicago sans jamais s'apercevoir que la cité était enfouie plus de mille pieds au-dessous de la surface du sol.

La claustrophobie avait été l'un des premiers problèmes. Quantité de névroses avaient eu le temps d'évoluer et de devenir d'authentiques psychoses avant que l'on eût trouvé certaines parades et réglé certaines difficultés. Ces névroses ne frappaient que les combattants car, dans sa majorité, la population civile n'était pas obligée de s'enterrer. Grâce à la décentralisation, elle avait cessé d'être à la merci des bombes.

- On descend ici, lança Locke par-dessus son épaule.

DuBrose appuya sur un bouton dissimulé sous le bras du fauteuil.

Les trois sièges quittèrent la bande rapide pour s'engager sur une voie de raccordement, ralentirent et s'immobilisèrent. Locke pilota en silence les deux hommes vers un pneumocar qui attendait. Il referma la portière et s'installa aux commandes. Au moment où DuBrose empoignait la courroie du harnais, le doigt maigre du guide enfonça la touche d'accélération.

DuBrose eut l'impression que son estomac se plaquait contre sa colonne vertébrale. Lorsque, après le passage à vide, la vue lui revint, il se livrait déjà automatiquement au petit exercice classique familier à tous les combattants : tenter de s'orienter et de deviner dans quelle direction se ruait le véhicule. Ce qui était naturellement impossible. Il n'y avait que vingt hommes qui savaient exactement où était situé Sous-Chicago : les cadres supérieurs du G.Q.G. Le labyrinthe des tunnels qui se ramifiaient à partir de la caverne aboutissait à une multitudes de points différents, certains à un mille, d'autres à cinq mille milles de là. Et, en raison de leurs méandres, il fallait exactement quinze minutes à tous les véhicules pour parvenir à leur destination.

Pour autant que pouvaient le savoir les travailleurs de guerre, Sous-Chicago pouvait aussi bien se trouver sous les champs de blé de l'Indiana ou sous le lac Huron que sous les ruines du vieux Chicago. Il leur suffisait de se rendre à l'une des Portes qu'ils connaissaient, de justifier de leur identité et de monter dans un pneumocar : un quart d'heure plus tard, ils étaient à Sous-Chicago. C'était aussi simple que cela. Ce même système, mesure de protection contre les bombes-sondes, était en vigueur dans toutes les villes souterraines. Il y avait d'autres dispositifs de précaution mais DuBrose n'était pas un technicien. On lui avait dit qu'il était impossible de repérer les cités de guerre par radio-triangulation et il acceptait le fait. La guerre, à présent, ressemblait plus à une partie d'échecs qu'à une série de batailles.

La voiture stoppa. Les trois hommes s'engagèrent dans un court tube cylindrique débouchant dans la cabine d'un hélicoptère. La clameur stridente des pales s'éleva. L'engin décolla et vira de quatre-vingt-dix degrés en cahotant. DuBrose apercevait derrière un hublot les branches duveteuses des arbres qui s'éloignaient : quand l'hélicoptère eut pris de l'altitude, des collines arides lui apparurent et le secrétaire de Cameron se demanda dans quel Etat ils étaient. L'Illinois ? L'Indiana ? L'Ohio ?

Il se pencha en avant avec inquiétude. Il distinguait quelque chose...

- Hein ?

Cameron lui jeta un coup d'œil DuBrose manipula un cadran serti dans le montant du hublot. Une auréole se forma dans la masse de plastique de la vitre, devint une lentille et l'image se rapprocha. Un seul regard suffit à DuBrose pour recouvrer son calme.

- C'est un loupé, dit Locke.

DuBrose n'avait pas pensé que le pilote avait remarqué son geste.

- Un des dômes, c'est tout, fit Cameron en se recroquevillant dans son siège.

Mais DuBrose ne cessa pas pour autant d'examiner l'objet à la surface d'argent terni qui se dressait sur le flanc de la colline. C'était un hémisphère de plus de trente mètres de diamètre et il y en avait soixante-quatorze, tous identiques, dispersés d'un bout à l'autre de l'Amérique. DuBrose ne se rappelait pas l'époque où c'étaient des coques totalement opaques, polies comme des miroirs. Il avait huit ans lorsque, surgissant simultanément de nulle part, elles s'étaient soudain matérialisées, mystérieux objets abritant un secret qui n'avait jamais été percé. Personne n'était parvenu à pénétrer à l'intérieur de ces globes et rien de palpable n'en était sorti. Soixante-quatorze hémisphères étincelants qui avaient surgi du néant, provoquant un début de panique. Encore une arme secrète de l'ennemi...

On avait évacué les civils dans un rayon de cinquante kilomètres de chacun d'eux et les experts avaient essayé de résoudre l'énigme s'attendant à tout instant à une explosion. Un an plus tard, ils étaient encore au travail.

Les tests s'étaient poursuivis cinq ans - de manière plus sporadique. Et puis la surface égale et lisse des dômes avait commencé de s'altérer. Des réseaux de craquelures striaient leur substance polie qui n'était pas faite de matière et ils s'élargissaient comme il en va d'un miroir dont s'écaille le tain jusqu'au moment où les hémisphères ne furent plus que lambeaux et fragments désagrégés. On pouvait enfin voir à l'intérieur mais, à l'intérieur, il n'y avait rien - rien que la terre nue.

Nul n'avait pourtant réussi à s'introduire dans les dômes. Leur force de cohésion,

quelle qu'en fût la nature, demeurerait inentamée. On eût dit une sorte d'énergie solidifiée impénétrable à tous les corps matériels.

Il y avait longtemps que l'opinion publique, qui persistait à voir dans ces structures énigmatiques une arme secrète qui avait fait long feu, les avait baptisées « loupés ». Le surnom leur était resté.

- Un loupé, répéta Locke en allumant les fusées auxiliaires.

Le paysage se brouilla et s'évanouit.

DuBrose décocha un regard en coulisse à Cameron, se demandant combien de temps durerait encore l'effet de l'alcaloïde. Les pilules pix n'étaient pas infailibles. Parfois... Mais le calme du directeur, son visage détendu le rassurèrent. Tout irait bien. Il le fallait.

Cameron regardait l'altimètre du tableau de bord. L'altimètre lui souriait.

Le Dr Lomar Brann, le neuropsychiatre qui dirigeait le sanatorium, était un petit bonhomme brun, alerte et sémillant, nanti d'une moustache bien cirée, les cheveux calamistrés. La façon dont il mangeait la moitié de ses mots le faisait paraître plus bourru qu'il n'était. A l'entrée de Cameron, il plissa légèrement les yeux mais s'il avait remarqué l'état d'euphorie de celui-ci, il n'en laissa rien paraître.

- Bonjour, Cameron, dit-il en laissant tomber un paquet de fiches sur son bureau. Je vous attendais. Comment va, DuBrose ?

Cameron sourit :

- J'ai reçu des ordres confidentiels, Brann. Je ne sais pas pourquoi je suis là.

- Oui, je suis au courant. J'ai des instructions, moi aussi. Vous devez examiner le sujet M-204.

D'un coup de pouce, Brann indiqua le télécran mural. On y voyait un patient qui s'agitait nerveusement dans un fauteuil. Un gros plan de son visage s'inscrivait dans un médaillon à la partie supérieure de l'image. Un murmure tombait du haut-parleur :

- Ils étaient toujours après moi et les oiseaux dont les plumes étaient en soie et les bruits fruits nuits de glace que tracent leurs carcasses...

Brann coupa la vidéo. Les bobines cessèrent de tourner et le silence se fit.

- Ce n'est pas lui. Celui-là est...

- Démence précoce, n'est-ce pas ?

- Oui. Désorganisation, rythmes verbaux... le cas classique. Mais je le guérirai sans peine. Dans deux mois, il sera dans une ferme en surface.

C'était la procédure habituelle après que les malades mentaux aient été soignés dans la cité-hôpital souterraine. On les confiait à des tuteurs triés sur le volet de façon que le traitement se poursuive dans des conditions plus normales. DuBrose avait étudié ce système dans le cadre de ses travaux de recherches psychologiques pratiques.

Brann avait l'air quelque peu intrigué. Il avait donc remarqué l'état d'euphorie de Cameron - mais il s'abstiendrait d'y faire allusion tant que DuBrose et Locke seraient là.

Autant aller rendre visite à M-204, d'accord ?

On tient son identité secrète ? s'enquit Cameron. Ce n'est pas mon affaire. Le secrétaire à la Guerre vous donnera des explications plus tard, soyez tranquille. J'ai pour instructions de vous montrer le malade. Si vous voulez bien nous attendre ici, monsieur Locke...

L'interpellé opina et prit place dans un fauteuil plus confortable. Le médecin fit franchir à Cameron et à DuBrose une porte donnant sur un couloir que baignait une

lumière fraîche et tamisée.

- C'est un cas dont je m'occupe personnellement. Personne d'autre n'est admis en sa présence sauf deux infirmiers. Surveillance constante, bien entendu.

- Il est violent ?

- Non. En fait, ce n'est pas réellement de... mon ressort. L'homme... (Il ouvrit une porte.) Par ici. Il souffre d'hallucinations. Un cas parfaitement banal sauf sur un point.

- Quel est le diagnostic ? grommela Cameron.

- Eh bien... disons, tendances paranoïaques. Il a pris la personnalité d'un autre. Quelqu'un de... euh... d'assez haut placé.

- Jésus-Christ ?

- Non. Nous avons beaucoup de patients qui se prennent pour lui, Jésus, Cameron, mais M-204 se figure être Mahomet.

- Quels symptômes ?

- Léthargie. Il est sous alimentation artificielle. Il croit être Mahomet mais Mahomet après sa mort, comprenez-vous ?

- C'est classique, répliqua Cameron. Le retour à la matrice... mécanisme d'évasion...

- Quelle position adopte-t-il ? voulut savoir DuBrose. Brann secoua approbativement la tête.

- Bonne question... félicitations. Pas la position fœtale justement. Il est allongé sur le dos, jambes tendues et les mains croisées sur la poitrine. Il ne parle pas. Il garde les yeux fermés. (Le neuropsychiatre ouvrit une autre porte.) Il est dans cet appartement privé. Infirmier !

Un infirmier rouquin à la carrure athlétique surgit au moment où les trois hommes entraient dans une chambre confortable et bien meublée. Il y avait une table à roulettes dans un coin, les accessoires destinés à l'alimentation artificielle du malade étaient rangés dans leur vitrine et une porte aux vitres de plastique transparent s'ouvrait dans le mur opposé. L'infirmier tendit le menton vers elle.

- Quelqu'un examine le patient, docteur.

- Une espèce de technicien, Cameron, pas un médecin, précisa Brann. Je crois que c'est un physicien.

DuBrose eut son attention attirée par un escabeau à six marches dont la présence dans cette pièce ordonnée et stérile paraissait incongrue. La porte transparente s'ouvrit et un homme à la mine soucieuse en émergea. Il regarda les visiteurs en clignant des yeux derrière ses lunettes aux verres épais et dit :

- Je vais en avoir besoin.

Sur ce, il empoigna l'escabeau et disparut.

- Bien, fit Brann. Allons le voir.

La pièce attenante était une chambre d'isolement mais elle ne manquait pas de confort. On avait tiré le lit de sorte qu'il ne touchait pas le mur. Des appareils étaient posés par terre. Le physicien était en train de pousser l'escabeau vers le lit.

M-204 était couché sur le dos, les mains croisées sur la poitrine, les yeux clos, et son visage creusé de rides était totalement dénué d'expression. Mais il ne reposait pas sur le

lit : il flottait un mètre cinquante au-dessus.

Machinalement, DuBrose chercha des fils métalliques bien qu'il n'y eût aucune raison de soupçonner que l'on se livrât à une supercherie en ces lieux. Il n'y en avait pas. Et M-204 n'était pas couché sur une plaque de verre ou de plastique transparent. Il... il flottait.

- Eh bien ? dit Brann.

- Le cercueil de Mahomet suspendu entre ciel et terre, murmura Cameron. Comment fait-il, Brann ? Le médecin lissa sa moustache :

- Ce n'est pas de mon domaine : nous avons pratiqué les examens d'usage : comptage hématologique, analyse des urines, cardiogramme, métabolisme basal - et ç'a été le diable et son train, ajouta-t-il avec une grimace.

On a dû l'attacher pour le maintenir lorsque nous l'avons passé aux rayons X. Il flotte !

Le physicien, en équilibre précaire sur son escabeau, armé d'appareils de mesure, se livrait à de mystérieuses manipulations. Il poussa un grognement de stupéfaction. DuBrose le regarda avec intérêt faire lentement des passes avec un instrument.

- C'est insensé, murmura-t-il.

- Il est là depuis hier matin, reprit Brann. On l'a trouvé dans son laboratoire en train de flotter dans les airs. Il n'avait plus sa raison mais il parlait encore. Il racontait qu'il était Mahomet. Au bout d'une demi-heure, il est tombé dans un état de prostration complète.

- Comment l'avez-vous amené ici ? demanda DuBrose.

Le médecin tirailla sa moustache :

- Comme si ç'avait été un ballon. On peut le déplacer mais dès qu'on le lâche, il s'envole. C'est tout. Cameron observa attentivement M-204.

- Il a la quarantaine... Vous avez remarqué ses ongles ?

- Oui, répondit lugubrement Brann. Il y a une semaine, ils étaient bien soignés.

- Qu'a-t-il fait pendant ces huit jours ?

- Il travaillait sur quelque chose dont il m'est interdit de connaître la nature. Secret militaire.

- Alors... il a découvert le moyen de neutraliser la pesanteur... et cela lui a causé un tel choc que... non! Il se serait attendu à ce résultat. S'il travaillait sur... disons une lunette de visée et qu'il se soit soudain trouvé en train de flotter au-dessus du sol... (Cameron fronça les sourcils.) Mais comment un homme peut-il...

- Il ne peut pas, l'interrompit le physicien, toujours perché sur son échelle. Absolument pas. Même au plan de la théorie, l'antigravité exige des appareils. Mes instruments sont sûrement détraqués.

- Comment cela ? s'enquit Cameron. L'autre lui tendit un indicateur.

- Il enregistre. Vous voyez l'aiguille ? Maintenant, regardez :

Il approcha de la tempe de M-204 un fil se terminant par un embout métallique. L'aiguille tomba sur le zéro. Puis elle sauta brutalement au maximum, oscilla quelques instants et revint à zéro.

Le physicien descendit de l'escabeau :

- C'est admirable ! Mes instruments ne marchent pas quand je m'en sers sur ce type. Ailleurs, ils fonctionnent parfaitement. Mais... qui sait ? Peut-être est-il victime d'une modification d'ordre chimique ou physique. Encore que, même dans ce cas, je devrais être capable de faire une analyse qualitative. C'est insensé !

Il commença à ranger son matériel en bougonnant.

- Il est cependant théoriquement possible qu'un objet flotte, n'est-ce pas ? lui demanda Cameron.

- Un objet plus lourd que l'air, voulez-vous dire ? Évidemment. On peut gonfler un dirigeable avec de l'hélium. Le magnétisme peut soulever une masse de fer. En théorie, il est tout à fait possible à cet homme de flotter. Ce n'est nullement un problème. Tout est possible, en théorie : mais encore faut-il qu'il y ait une explication logique. Et comment voulez-vous que j'en trouve une si mes instruments ne fonctionnent pas ? (Il eut un geste d'impuissance et la colère plissa son visage de gnome ridé.) Toujours est-il qu'on me demande de travailler à l'aveuglette. Il faut que je sache de quelles recherches s'occupait cet homme. C'est là que je trouverai l'explication, pas ici !

Brann se tourna vers Cameron :

- D'autres questions ?

- Non. Pas encore, tout au moins.

- En ce cas, retournons à mon bureau.

Locke était toujours là. Il les attendait. Il se leva, l'air impatient, quand ils entrèrent.

- Prêt, monsieur Cameron ?

- Pour quoi faire ?

- Nous allons chez le secrétaire à la Guerre. DuBrose poussa un gémissement inaudible.

Au cours des vingt-quatre heures suivantes...

Un ingénieur, spécialiste des fusées, dessinait pour la quatre-vingt-quatorzième fois un schéma de circuit. Soudain, il se rejeta en arrière et éclata de rire. Son rire se changea en un hurlement strident. Qui ne s'arrêtait pas. Le médecin de garde à l'infirmierie lui fit finalement une piqûre d'apomorphine et badigeonna sa gorge à vif. Mais dès qu'il se réveilla, l'ingénieur se remit à crier. Tant qu'il criait, il était en sécurité.

Le circuit qu'il était en train de dessiner était l'un des éléments d'un engin que l'ennemi avait lancé en grande quantité. Quatre de ces engins avaient explosé, tuant sept techniciens et détruisant un matériel de grande valeur. C'étaient des loupés qui avaient ainsi explosé.

Un physicien abandonna les papiers dans la lecture desquels il était plongé, se rendit posément dans son atelier et monta une installation électrique à haute tension. Puis il s'électrocuta volontairement.

Robert Cameron, un porte-documents sous le bras, regagna Sous-Chicago et réintégra en hâte son bureau. Le bouton de la porte eut un comportement normal. Le directeur s'assit, ouvrit sa serviette et étala devant lui les photocopies et les diagrammes qu'elle contenait. Il regarda la pendule. 7 heures moins 1, indiquaient les aiguilles. Il compara l'heure à celle de sa montre.

Et attendit les sept coups du carillon. Comme ils ne venaient pas, il leva à nouveau la tête vers le cadran blanc ceinturé de chiffres.

Une bouche ouverte s'y était matérialisée.

- 7 heures, annonça-t-elle à haute et intelligible voix.

Seth Pell, l'adjoint et l'alter ego de Cameron, avait trente-quatre ans, des cheveux blancs et son visage rond et lisse aurait pu être celui d'un adolescent. C'était, après le directeur, la plus haute autorité en matière de psychométrie et il surpassait sans doute son supérieur dans le domaine de la neuropathologie bien que sur le plan technique, Cameron en sût plus long que lui.

Il entra dans son bureau et adressa un sourire rassurant à DuBrose.

- Qu'est-ce que vous préférez ? Un sédatif ou un coup de raide ?

DuBrose était dans l'incapacité de répondre par la désinvolture à la désinvolture.

Une douleur sourde lui lancinait le crâne.

- Si vous n'aviez pas réapparu, Seth...

- Je sais. C'aurait été la fin du monde.

- Le patron vous a-t-il dit ce qui s'est passé ?

- Je ne lui en ai pas laissé le temps. Je l'ai persuadé de prendre une dose de sommeil-profond et il s'en est offert pour dix minutes. Alors, je l'ai psychomanipulé : à présent, il est bel et bien hypnotisé.

DuBrose exhala un bruyant soupir. Pell se jucha sur le coin du bureau et se mit en devoir de se limer les ongles.

- O.K., enchaîna-t-il. Quand vous m'avez dit qu'il était nécessaire de le mettre très vite sous hypnose, je vous ai cru sur parole. Vous êtes le seul type en qui j'ai suffisamment confiance pour faire une chose pareille sans demander d'explications. Il n'est pas dans mes habitudes d'acheter chat en poche. Alors ?

DuBrose avait une impression de vertige. S'il ne pouvait convaincre Seth... Mais il était certain qu'il y parviendrait. Le danger était trop réel, trop patent pour qu'il y ait des malentendus.

- Le secrétaire à la Guerre... Kalender... est venu ce matin. Comme le patron était occupé, je lui ai demandé si je pouvais faire quelque chose. Il était dans tous ses états : sinon, il ne m'aurait rien dit, même sachant que je suis dans les secrets du patron. Il m'a parlé un peu - pas beaucoup mais assez pour que je puisse deviner que ça va mal. Un problème. Le hic, c'est que tous ceux qui essayent de le résoudre deviennent fous.

- Ah oui ? fit Pell sans lever les yeux.

- Et je ne veux pas que le patron devienne fou, laissa tomber DuBrose sur un ton catégorique. J'ai réussi à glisser une pilule pix dans son whisky avant que Kalender ait mis la main sur lui. C'était tout ce que je pouvais faire. Mais si vous pensez qu'une amnésie artificielle soit nécessaire, ça nous aiderait.

- La mnémonique n'est pas tout à fait mon rayon. Mais allons quand même voir.

Pell se laissa glisser à bas du bureau et DuBrose lui emboîta le pas.

- Tout à l'heure, quand il a discuté avec le patron, Kalender n'a pas voulu que j'assiste à la conversation. Aussi, je ne sais pas de quoi il a été question.

- Nous le découvrirons. Venez.

Cameron, l'air détendu, était allongé sur le divan de son bureau. Le plateau serveur du sommeil-profond n'avait pas encore réintégré sa niche dans le mur. La respiration du directeur était lente et régulière. Pell prit le pouls de l'homme inconscient tandis que DuBrose approchait des sièges.

- C'est parfait. Et maintenant, en avant pour la séance de sorcellerie. M'entendez-vous, Cameron ? Cela ne prit pas longtemps. Pell était expert en psychodynamique et il avait toute la confiance de Cameron, ce qui facilitait les choses. Bientôt, il se carra contre le dossier de son fauteuil et croisa les jambes.

- Que se passa-t-il avec le secrétaire Kalender, Bob ?

- Il...

- Vous savez qui je suis ?

- Oui. Seth. Il... m'a dit...

- Quoi ?

Cameron n'ouvrit pas les yeux.

- Il faut prendre l'autre direction pour rencontrer la Reine Rouge, fit-il. Le Cavalier Blanc est en train de glisser le long du tisonnier.

Pell était ébahi. DuBrose chuchota :

- Il déraile complètement.

- Quelque chose dans ce goût-là, murmura Cameron. C'est vous, Seth ?

- Bien sûr. Que se passe-t-il avec Kalender ?

- De graves ennuis. On a mis la main sur une formule qui semble ne rien vouloir dire. Et pourtant, elle a une grosse importance pour l'ennemi. Je ne sais pas encore comment nous avons récupéré cette équation. Grâce à nos services d'espionnage, probablement. Mais elle est capitale, il faut la résoudre et elle n'a aucun sens.

- A quoi correspond-elle ?

- Elle a des applications d'ordre général et des applications particulières. Comme la loi de la gravitation. Elle fait intervenir des constantes... Il semble que la somme des parties ne soit pas égale au tout. Globalement, cette équation ne signifie rien mais, prise fragmentairement, elle a une signification. On peut apparemment suspendre les lois de la logique. Et c'est précisément ce que l'ennemi est en train de faire. Ils ont lâché des bombes capables de pénétrer les champs de force protecteurs - ce qui est impossible. On a examiné ces bombes : elles ne ressemblaient à rien, elles non plus, mais elles avaient un rapport avec l'équation. Les techniciens essayent de la résoudre. Mais... ils deviennent fous.

- Pourquoi ?

Cameron ne répondit pas directement.

- M-204 a été l'un des premiers à travailler là-dessus. Il n'a pas résolu l'équation. Il a découvert le moyen de neutraliser la pesanteur et il est devenu fou. A moins que ce soit l'inverse. Nous devons trouver la solution, Seth. J'ai jeté un coup d'œil sur cette formule. Elle est sur mon bureau...

Pell leva le pouce. DuBrose alla rassembler les papiers épars sur le bureau et en fit une épaisse liasse qu'il lui remit. Seth ne les regarda pas.

- Il faut trouver la réponse, poursuivit Cameron. Sinon... l'ennemi disposera d'une puissance illimitée...

- A-t-il découvert la solution de cette équation ?

- J'en doute. En partie seulement. Mais il la résoudra si nous ne le devançons pas.

Pell souriait mais DuBrose remarqua que, sous la masse argentée de ses cheveux, la sueur perlait à son front.

- Il faut la résoudre, répéta Cameron.

Pell se leva et, d'un signe, ordonna à DuBrose de le suivre dans son bureau.

- Bravo, lui dit-il. Vous avez fait ce qu'il fallait faire.

- Vous me soulagez d'un grand poids. Je n'étais pas sûr...

- Une femme se casse la jambe. Le mari est à moitié dingue jusqu'à l'arrivée du docteur. Alors, tout s'arrange : il peut se décharger de sa responsabilité sur quelqu'un de plus compétent et il se relaxe. Ce n'est plus son affaire, désormais. Et le médecin, lui, est

équipé pour réparer une jambe cassée. Sa responsabilité ne lui pèse pas.

- Et, en l'occurrence... nous ne sommes pas équipés ?

- Je n'ai pas regardé cette équation et je ne sais pas trop si je vais la regarder, répondit Pell en lançant les papiers sur son bureau. J'entends d'ici ce que cet imbécile de Kalender a raconté au patron : « Le sort de la nation est entre vos mains. A vous de trouver quelqu'un qui résoudra le problème. Sinon, nous perdrons la guerre par votre faute. » Autrement dit, il lui a flanqué toutes les responsabilités sur le dos. Le patron n'a pas le choix : résoudre l'équation ou devenir cinglé. C'est la conclusion à laquelle vous avez abouti ?

- Plus ou moins. (DuBrose se mordilla la lèvre.) Ce patient... M-204... il a compris à quel point cette affaire est importante et il s'est réfugié dans la folie. C'est un cas de paranoïa, avez-vous dit. Il l'a certainement réduite en partie et cela n'a pas dû beaucoup éclairer sa lanterne. C'est l'équation qui est l'arme, pas ses sous-produits.

- Si personne ne travaillait la question, l'ennemi risquerait de trouver la solution avant nous. Déjà, il est en mesure de pénétrer les champs de force. Qu'arrivera-t-il à faire quand il aura toutes les réponses ! Non, nous devons continuer ce travail mais d'une autre manière que celle qu' imagine Kalender. Ce crétin se figure qu'on peut guérir la lèpre à coups d'ordres du jour.

- J'ai pensé que l'on pourrait effacer de la mémoire du patron les événements d'aujourd'hui, lui injecter de pseudo-souvenirs anodins, puis, après avoir arraché les dents venimeuses du serpent, lui soumettre le problème.

- Ce n'est pas idiot. L'astuce serait de l'empêcher d'avoir conscience de sa responsabilité. Ce sera notre boulot. Seulement, je ne suis pas encore sûr... (Pell consulta sa montre.) Avant tout, il faut s'occuper de lui. Attendez-moi.

Pell s'éclipsa et DuBrose se mit à feuilleter les documents posés sur le bureau. Il y avait là des symboles qui avaient un sens, d'autres qui n'en avaient aucun. Il remarqua toutefois que le nombre pi était affecté d'une valeur arbitraire et fausse. Etait-ce un indice clé ?

Mieux valait ne pas insister. DuBrose s'approcha d'une fenêtre mais le paysage se brouillait devant ses yeux. Une équation pouvait-elle provoquer la démence ?

Evidemment. L'équation n'était rien d'autre que la représentation concrète d'un problème abstrait. Le vieux test du rat blanc auquel on flanque une névrose d'anxiété. On ferme la trappe quand il ne s'y attend pas et il ne peut atteindre sa nourriture. Au bout de quelque temps, il se blottit dans un coin, prostré, le corps secoué de tremblements. Dépression nerveuse.

Que cette guerre interminable prenne fin, quelle bénédiction ! Mais la perdre...

Ne pas capituler devant l'ennemi. Capituler était une chose que l'endoctrinement qui se poursuivait depuis des générations avait rendue impensable. Les hommes étaient maintenant conditionnés à la guerre. Ils ne haïssaient même plus l'ennemi. Mais ils savaient au plus profond d'eux-mêmes qu'ils ne devaient pas perdre.

Des bombes pleuvaient sur les deux camps. Les robots s'affrontaient dans les batailles rangées. Mais les vrais combattants étaient les techniciens qui déplaçaient les pièces sur l'échiquier et inventaient des nouveaux gambits inédits. Il n'y avait plus de

diplomates - on n'en avait pas besoin. On ne communiquait pas avec l'adversaire sauf sous forme de messages soudains qui jaillissaient du ciel en rugissant.

Des messages que l'on recevait - et que l'on expédiait. Mais qui n'étaient pas assez convaincants. Les torpilles aériennes ne pouvaient endommager les centres nerveux bien protégés d'aucun des deux belligérants.

L'interphone grésilla.

- Un courrier du secrétaire à la Guerre, monsieur Pell.

- M. Pell est occupé, répondit DuBrose. Faites-le attendre.

- Il dit que c'est urgent.

- Qu'il attende !

Un bref silence, puis :

- Il ne veut pas, monsieur DuBrose. Il tenait à voir le directeur mais M. Pell a donné l'ordre que tous les messages soient dirigés sur son bureau. Aussi...

- Faites-le venir ici.

DuBrose se retourna lorsque la porte s'ouvrit. L'uniforme brun et noir du courrier était parlant : il appartenait au Service Secret. Les hommes qui arboraient la flèche à leur revers étaient peu nombreux et ils relevaient directement du G.Q.G. Ce courrier...

C'était un gaillard bâti en force avec un cou de taureau et ses cheveux couleur bronze avaient des reflets métalliques sous la lumière froide. Mais c'étaient ses yeux qui fascinaient DuBrose. Il y avait dans son regard une singulière excitation réprimée, une joie exultante et sauvage, impitoyablement contenue. Ses lèvres étroitement serrées ne révélaient rien. Seuls ses yeux noirs le trahissaient.

- Daniel Ridgeley, se présenta-t-il en tendant son disque d'identification.

DuBrose déchiffra la plaque et compara machinalement le portrait au modèle. Ce n'était guère nécessaire : quand on détachait le disque du poignet de son détenteur, il s'effaçait définitivement.

- M. Pell sera à vous dans quelques instants, monsieur Ridgeley.

- Priorité. Où est-il ?

L'irritation perçait dans la voix grave et lente de l'estafette.

- Je vous ai dit...

Ridgeley jeta un coup d'œil vers la porte et fit un pas dans sa direction. DuBrose lui barra le chemin. L'étrange lueur d'excitation fébrile flamboya dans les yeux de jais du courrier.

- Vous ne pouvez pas entrer, l'avertit le secrétaire.

- Laissez-moi passer. J'ai des ordres.

DuBrose ne bougea pas. Ridgeley fit un mouvement vif, apparemment désinvolte et le secrétaire atterrit en chancelant à l'autre bout de la pièce. Sans chercher à intercepter le messenger, il se rua sur le bureau de Pell et ouvrit précipitamment un tiroir où reposait un pistolet à vibrations, une petite merveille au mécanisme complexe fait de cristal infrangible et de métal scintillant.

Il l'empoigna d'une main tâtonnante et maladroite comme s'il portait un gant rempli de bouillie. Il se sentait ridiculement mélodramatique. Bizarre que, dans cette

guerre d'usure, les hommes eussent si peu l'expérience du combat physique... Le pistolet n'avait jamais servi, à sa connaissance.

Il le braqua sur le courrier :

- Tenez-vous tranquille.

Ridgeley lui faisait face, la tête rentrée dans ses épaules massives, légèrement ramassé sur lui-même. Dans ses prunelles flamboyait cette diabolique, cette incompréhensible allégresse à demi-railleuse que tempérait une volonté calculatrice et glacée.

Et il marcha sur DuBrose.

Il avançait en se balançant comme un chat. A un mètre du secrétaire, il s'immobilisa, le masque impavide, le regard intense. L'épine dorsale de DuBrose se couvrit d'une sueur froide.

- J'ai des ordres, répéta-t-il.

- Vous pouvez bien attendre.

- Non, je ne peux pas.

Il parut s'arc-bouter à la manière d'un énorme félin s'apprêtant à bondir. Bien qu'il eût les mains vides, il était plus redoutable que DuBrose avec son arme.

Un pêne cliqueta et la porte de la salle de consultation de Pell s'ouvrit. Sur le seuil se tenait un garçon d'une vingtaine d'années, maigre et pâle, le dos voûté, vêtu d'un short et d'une tunique chiffonnés. Il avait les yeux fermés et émettait une sorte de râle guttural, un gargouillement haché et discordant, modulé et incessant, tandis que ses lèvres s'agitaient convulsivement.

- K-k-k-k-k-kuk !

Il s'ébranla. Il y avait une chaise sur son chemin. Il l'évita et contourna le bureau. Pourtant, ses paupières étaient toujours hermétiquement closes.

- K-k-k-k-kuk !

DuBrose réagit trop tard. Le pistolet à vibrations lui fut adroitement arraché des mains. Ridgeley fit un pas en arrière. Ses yeux, délaissant le secrétaire, étaient vrillés sur le nouveau venu.

- Qui est-ce ?

- Je ne sais pas, lui répondit DuBrose. J'ignorais que Pell avait un patient... c'est sûrement un patient. Mais...

- K-k-k-k-k-kuk !

L'excitation du jeune homme grandissait. Il s'arrêta et tout son corps fut soudain pris de spasmes incontrôlables. Ses râles discordants se firent aigus, devinrent des croassements rauques.

- K-k-k-k-k-kuk !

- Quoi qu'il en soit, je veux voir le directeur, reprit Ridgeley. Il est là ?

- Il est occupé, fit la voix de Seth Pell. Vous pouvez me parler. Je suis son adjoint.

Pell, un sourire dégagé aux lèvres et qui semblait ne pas voir le pistolet à vibrations qu'étreignait Ridgeley, était debout devant la porte de Cameron.

- Voudriez-vous ramener ce malade dans sa chambre, Ben ? Faites-lui une injection légère si nécessaire. Un sédatif devrait suffire.

DuBrose avala convulsivement sa salive, acquiesça et prit le garçon par le bras.

- *K-k-k-kkkk !*

Il entraîna le jeune homme secoué de tremblements irrépessibles dans la salle d'examen et l'allongea vivement sur la table. Une couverture chauffante, une pilule rose... le patient s'apaisa et cessa de grelotter. DuBrose mit en place un signal d'alarme qui entrerait en action si le garçon dégringolait et se hâta de retourner dans le bureau de Pell.

Le pistolet à vibrations reposait sur la table. Ridgeley discutait posément. Pell n'avait pas bougé.

- ... mes ordres. Je dois remettre cet étui au directeur. Ce sont les instructions que le secrétaire à la Guerre m'a données en personne.

- Ben, passez-moi Kalender à la vidéo, je vous prie. Pell adressa un signe de tête à Ridgeley, pivota sur lui-même et disparut de l'autre côté de la porte à laquelle le courrier tournait le dos. Quand il réapparut, le visage épais et buriné de Kalender se formait sur l'écran.

Ridgeley sortit de sa poche un petit cylindre de métal. Robert Cameron, qui se tenait derrière Pell, ne parut pas le remarquer. Il alla droit au vidéophone.

- Oh... Cameron! s'exclama le secrétaire à la Guerre. Avez-vous reçu le...

Cameron le coupa.

- Ecoutez-moi. C'est mon adjoint, Seth Pell, qui prendra tous les messages et tous les contacts jusqu'à nouvel ordre. Je veux que rien ne me soit transmis directement. A partir de maintenant, tous les appels passeront d'abord par Pell. Y compris ceux du G.Q.G. et les communications prioritaires.

- Comment ? (Kalender était sidéré. Il pointa sa lourde mâchoire en avant.) Oui, oui, fit-il avec impatience. Mais je veux vous parler. Mon courrier...

- Je ne tiens pas à l'écouter. Qu'il s'adresse à Pell.

- Il s'agit d'une affaire officielle, Cameron ! lança sèchement Kalender. Officielle et prioritaire ! Je ne veux pas que ce soient des subordonnés qui s'en occupent ! Je veux...

- Écoutez-moi, monsieur le secrétaire, dit calmement Cameron. Je ne dépends pas du G.Q.G. Je dirige la section psychométrie comme je l'entends et je n'admets pas que l'on mette en question mon autorité ici. Si j'ai envie d'utiliser Seth Pell comme écran, cela me regarde. Tant que le gouvernement ne vous aura pas délégué d'attributions plus étendues, vous me permettrez de mener mes affaires à mon gré. C'est tout !

Il coupa la communication au nez du secrétaire à la Guerre qui semblait menacé d'apoplexie et se dirigea vers son bureau. Le courrier s'avança.

Monsieur Cameron...

Cameron lui décocha un regard glacial.

- Vous n'avez pas entendu ce que j'ai dit à M. Kalender ?

- J'ai mes ordres.

Et Ridgeley lui tendit l'étui métallique. Après une hésitation, le directeur le prit :

- Très bien. Vous avez accompli votre mission. Il passa l'objet à Pell et rentra dans son bureau. La porte se referma doucement. Pell tapota le cylindre. Il attendait, les yeux

fixés sur le courrier.

- En tout cas, je l'ai remis en mains propres au directeur, dit ce dernier.

Il jeta un bref coup d'œil à DuBrose, salua les deux hommes d'un geste désinvolte et se retira.

Pell lança le cylindre sur le bureau.

- Comme sur des roulettes! Heureusement que le patron m'a épaulé.

DuBrose caressa le pistolet à vibrations d'un doigt dubitatif.

- Je... est-ce que le patron...

- Tout va pour le mieux, laissa tomber Pell en souriant. Nous avons le temps de nous occuper du problème, maintenant. Je lui ai fait le grand jeu, au patron : un traitement mnémonique accéléré et complet. Il ne se rappelle rien de ce qui s'est passé aujourd'hui. A la place, je lui ai injecté des souvenirs fictifs. A présent, nous pouvons lui soumettre le problème sans que le sentiment de sa responsabilité lui soit un handicap... si toutefois nous trouvons le moyen d'y parvenir.

- Vous n'avez pas éveillé ses soupçons ?

- Il a confiance en moi. Pleinement. Je lui ai dit que je voulais faire le barrage pendant quelque temps et qu'il ne me demande pas pourquoi. Il se posera des questions, évidemment, mais il ne pourra pas deviner mes raisons. J'ai fait disparaître tous les souvenirs dangereux de sa mémoire.

- Entièrement ?

- Entièrement.

Cameron ouvrit la fenêtre et se perdit dans la contemplation des ténèbres rougeoyantes qui palpaient, parcourues de pulsations. Un vague souvenir le tracassait mais sans le harceler trop. Cela faisait simplement partie de cette chose qui lui était arrivée - et avec laquelle il devait se colleter tout seul. Il y avait sûrement une explication. Il ne pouvait pas ne pas y en avoir une. S'il se faisait examiner par un psychiatre, il... non. Ce n'était pas la solution. Des hallucinations visuelles, auditives... et tactiles.

La réminiscence furtive revint à la charge. Mais impossible de situer ce souvenir dans la succession des événements de la journée - une journée tout à fait terne et ordinaire. Il n'avait pas bougé du bureau, il avait reçu quelques visiteurs - mais ce souvenir, à l'instar du bouton de porte, de la pendule et de l'altimètre qui souriait s'imposait à son esprit avec une tranquille insistance. Un homme qui flottait dans les airs.

Une hallucination.

- Le patron est rentré chez lui, dit DuBrose.

- Bonne chose !

Pell étala des papiers sur son bureau.

- Ne croyez-vous pas que l'un de nous deux devrait...

L'adjoint de Cameron décocha un coup d'œil aigu à DuBrose.

- Calmez-vous, Ben, fit-il sur un ton insouciant. Vous commencez à souffrir de surtension. Le patron refusera tous les appels. Il les fera diriger sur moi. Hem... (Il hésita). Tenez ! Prenez ces fiches et classez-les par ordre alphabétique pendant que nous parlerons. Ou bien prenez un peu de sommeil-profond.

DuBrose saisit le paquet de fiches et entreprit de les mettre en ordre avec des gestes machinaux.

- Je vous demande pardon. Je crois que cette histoire m'obsède un peu.

Pell se pencha sur les diagrammes et ses cheveux blancs accrochèrent la lumière.

- Comment cela se fait-il ?

- Je ne sais pas. Un phénomène d'empathie...

- Mon œil ! Je serais aussi nerveux que vous si je me laissais aller. Mais j'ai étudié l'histoire et la littérature, sans compter l'architecture et pas mal d'autres choses. Uniquement pour contrebalancer mon travail de psycho. Il y a beaucoup plus de perfection dans une colonne dorique que dans votre personne.

- Ouais. Seulement, je suis capable de construire une colonne dorique.

- Et aussi des cabinets. C'est là l'ennui. Vous pouvez aussi bien édifier l'un que l'autre. (Il pouffa.) « Je n'aime pas la race humaine... je n'aime pas son visage stupide. »

- De qui est-ce ?

- D'un certain Nasch⁽¹⁾. Vous n'avez jamais entendu parler de lui. Le fait est que je suis un tantinet misanthrope, Ben. Si quelqu'un veut que je l'aime, il faut qu'il me prouve qu'il est digne de ma sympathie. Il n'y a pas beaucoup de gens qui y parviennent.

- Bah ! C'est de la philosophie, maugréa DuBrose qui laissa tomber une fiche. Qu'est-ce que c'est que ça ? Déformation du palais survenue à vingt ans avec...

- Une série de cas pathologiques que j'ai étudiés. Je crains que ce travail n'ait qu'une valeur purement académique. Non, ce n'est pas de la philosophie. Simplement, je suis incapable de me passionner pour rien de ce qui menace les gens en tant que groupe. Les humains ne sont pas sélectifs. Ils perdent leur capacité de choix en renonçant à l'instinct au bénéfice de l'intelligence. Et, jusqu'à présent, ils n'ont pas appris à discipliner leurs capacités créatrices. Le nid que construit l'oiseau est une merveille de mécanique

appliquée.

- Et une impasse.

- Je ne suis pas non plus un fanatique des oiseaux, vous savez. Ils sont trop reptiliens pour mon goût. Mais les hommes... d'ici à cinquante mille ou cent cinquante mille ans, ils auront peut-être appris l'art de la sélectivité. Alors, ils mériteront d'être connus - tous. Pour l'instant, le genre humain patauge pour sortir du borborygme... et je suis d'un tempérament délicat.

- Et cela prouve quoi ? s'enquit DuBrose avec agacement.

Pell s'esclaffa :

- Mon égoïsme. Et ça vous explique pourquoi le danger en question ne me fait ni chaud ni froid. Mais, se dit DuBrose, cela n'explique pas non plus pourquoi il paraît aussi indifférent au danger qui menace le directeur. Cameron, le meilleur ami de Pell, son ami le plus proche... Une chaleureuse affection liait les deux hommes. Il y avait quelque chose d'autre dans l'esprit de Seth Pell : une force latente, une discipline d'acier qui lui permettait de conserver son équilibre.

DuBrose ne connaissait pas vraiment Pell. Il avait confiance en lui, il l'admirait mais n'avait jamais cherché à percer cette espèce de réserve profonde qui se dissimulait derrière le détachement affecté de l'adjoint de Cameron. DuBrose était souvent perplexe. Des bruits, des rumeurs scandaleuses, même pour cette époque placée sous le signe de l'amoralité, couraient sur la vie privée de Seth Pell...

- Eh oui, murmura ce dernier, c'est un fichu problème. Tous ceux qui se sont penchés sur cette équation ont manifesté des symptômes de tension ou ont perdu la boule. Sauf lorsqu'ils ont pu - et c'est un élément du problème -, sauf lorsqu'ils ont pu se décharger de leurs responsabilités sur quelqu'un d'autre. L'ennemi a lâché des bombes qui pénètrent les champs de force. Quelques-unes ont explosé mais la plupart ne l'ont pas fait. Apparemment, le montage du relais est impossible. Il y a un mécanisme qui ne peut pas fonctionner sur le même circuit que l'autre. Douze types ayant des spécialités diverses sont déjà devenus fous. Deux autres qui avaient des tendances suicidaires se sont donnés la mort. Un dénommé Pastor - un physicien - affirme qu'il aura résolu l'équation d'ici quelques jours. Aucun moyen de vérifier ses dires pour le moment. *Et cætera et cætera*. Nous allons devoir procéder à quelques interviews personnelles, Ben. Notre tâche consiste à recueillir les données et établir les corrélations entre elles, sans omettre le fait qu'une partie de l'équation peut annuler la pesanteur.

DuBrose avait terminé de classer les fiches. Il les tapota distraitement :

- Comment soumettre le problème, au patron ?

- Hé bien ...il ne faut pas qu'il se rende compte de sa gravité. Je crois que le mieux serait de lui donner un aspect anodin. De ne pas avoir l'air d'attacher de l'importance à l'affaire. Mais il ne faut surtout pas lui montrer l'équation: il est trop bon généraliste et ce serait imprudent. S'il essayait de la résoudre... et on dirait qu'elle exerce une sorte de fascination sur lui... Non, il faut rassembler toutes les informations appropriées, nous assurer qu'elles ne présentent pas de danger et on pourra alors les lui confier. Ce qui va nous amener à pas mal fureter.

- Est-ce que nous avons le droit d'employer cette méthode ? Est-ce que nous ne

risquons pas d'expurger des données essentielles...

- Il faut savoir exactement pourquoi les techniciens deviennent fous en essayant de résoudre cette équation. Et il faut que le patron trouve quelqu'un qui soit capable de la réduire. (Pell se leva :) Pour le moment, cela suffit. On ferme la boutique.

Il rangea les documents dans un tiroir et manipula quelques boutons. Une demi-sphère de lumière blanche et froide se matérialisa autour du bureau, l'emprisonnant.

- Les champs de force risquent de ne plus rien protéger si l'ennemi peut les percer avec ses bombes.

- J'ai aussi mis l'incendiaire en service. Mais qui voulez-vous qui vole cette équation ? L'ennemi la possède déjà.

Pell passa dans la salle de consultation, suivi de DuBrose. L'adolescent dormait, étendu sur la table d'examen capitonnée, les yeux fermés, la respiration égale.

- Qui est-ce ? s'enquit le secrétaire.

- Un dénommé Billy Van Ness. Un cas typique - une des fiches que vous tripotiez tout à l'heure. Puberté retardée, âge : vingt-deux ans, modifications physiques et mentales apparues brusquement il y a deux mois. Seul dénominateur commun à ce groupe : tous les sujets sont nés dans un rayon de trois kilomètres autour d'un loupé.

- Radiations ayant affecté les gènes des parents ? DuBrose revoyait le dôme argenté et délabré planté sur le versant de la colline aride.

- Possible.

- L'ennemi ?

- Ce serait alors une arme laissant à désirer. Il n'y a qu'une quarantaine de cas au total. C'est étrange. Tous les sujets étaient parfaitement normaux jusqu'il y a deux mois, sauf en ce qui concernait leur retard de puberté. Et puis, elle est arrivée et de curieux changements physiologiques sont intervenus. La déformation du palais... Mais les métamorphoses mentales sont les plus intéressantes. Ils n'ouvrent jamais les yeux. Un symptôme bien connu. Vous l'identifiez ?

- Naturellement.

- Mais...

- Attendez un instant ! Ce garçon y voyait. Il a évité une chaise qui se trouvait sur son chemin.

Pell sourit.

- C'est une de leurs petites malices. Pour autant que je sache, il s'agit d'un phénomène de perception extra-sensorielle. Ils ne se cognent jamais dans rien quand ils circulent - ce qui, d'ailleurs, est rare - mais ne vont jamais non plus en ligne droite. Ils font tout le temps des tours et des détours comme pour contourner des obstacles inexistantes.

- Altération du sens de l'équilibre ?

- Non, ils ne vacillent pas sur leurs jambes. On a simplement l'impression qu'ils marchent sur des oeufs Pourquoi ce garçon s'est-il excité comme ça ?

DuBrose émit quelques hypothèses.

- C'est inhabituel, dit Pell. En général, ils ne sortent guère de leur apathie sauf lorsqu'ils sont près d'un loupé. On croirait que ça les énerve. Et ils font ce drôle de bruit. Qui n'est pas très agréable, n'est-ce pas ?

- Vous n'avez pas encore établi de pronostic, Seth ?

Pell secoua la tête.

- J'essaierai le sondage mnémonique si rien d'autre ne marche et je réussirai peut-être à ramener l'esprit de ce garçon sur les rails. Tenez, passez-moi ces fiches. (Il les posa sur une table et sonna un infirmier.) Billy peut rester à l'infirmerie cette nuit - dans une chambre privée. Prenez votre manteau, Ben. Nous sortons.

- Sans emmener de matériel ?

- Pas pour cette thérapie, mon cher, répliqua Pell en pouffant. Nous allons nous défouler pendant quelques heures - mais à fond. Vous êtes dans un état de surtension terrible. Le sommeil-profond ne vous ferait rien. Si je vous disais de prendre du pix, vous obéiriez mais votre angoisse subconsciente persisterait. De cette façon, vous pourriez vous relaxer parce que je suis votre supérieur et que c'est moi qui assume les responsabilités.

- Mais, Seth...

- Ce soir, vous allez en voir de rudes. Et demain, nous deviendrons fous ensemble.

Un seul hélicoptère pouvait se poser sur ce piton des Rocheuses. Une foreuse en folie avait taraudé le ciel et l'atmosphère était raréfiée au point de faire scintiller jusqu'aux étoiles de faible magnitude. A l'Est, la voie lactée lançait ses cataractes de lumière sur l'horizon du Wyoming. DuBrose serrait les mâchoires sous les gifles du vent glacé. Enfin, le champ de force se rétablit et son dôme aux brasilllements silencieux obtura le ciel.

La maison enclose dans le champ de force ressemblait à un chalet mais la pente abrupte de ses toits se justifiait dans une région où les chutes de neige se mesuraient en mètres. Pour le moment, il ne neigeait pas et la terre sèche et nue craquait sous les pieds de DuBrose qui se dirigeait vers la véranda aux côtés de Pell. L'immense pièce où les deux hommes entrèrent aurait pu avoir été décorée par quelqu'un qui eût été aveugle aux couleurs. Le mobilier rassemblait une bonne douzaine de styles différents : un canapé Empire trônait sous une tapisserie des Gobelins et le gracieux *Oiseau dans l'Espace* de Brancusi était incongrûment perché sur un piédestal de marbre victorien. Des tapis d'Orient juraient sans vergogne avec les peaux d'ours qui jonchaient le sol et des trophées de chasse empaillés garnissant les murs. Un écran occupait toute une paroi, dominant un projecteur de féeries et le tableau de contrôle le plus compliqué que DuBrose eût jamais vu.

- Je me demande si Pastor a décoré la maison lui-même, fit-il entre haut et bas.

- Bien sûr, dit une voix derrière son dos. Et exactement selon mes désirs. Il y a des gens que cela affole. Avez-vous bien atterri ? Les courants thermiques sont capricieux, par ici.

- On s'est débrouillé, laissa tomber Pell.

DuBrose contemplait fixement leur hôte, une espèce de petit lutin tout ridé au profil de casse-noisettes. Le Dr Pastor, les yeux clignotants derrière ses grosses lunettes, lui rendit son regard.

- Ah ! C'est vous. Je n'ai pas réussi à retenir votre nom.

- DuBrose. Ben DuBrose. Nous avons fait connaissance au sanatorium, le Dr Pastor

et moi, Seth. Il examinait ce fameux patient. M-204... celui qui flottait.

- Qui flottait, répéta Pastor en gonflant ses joues d'une manière éloquente. Vous ne connaissez que la moitié de l'histoire. J'ai découvert sur quelle partie de l'équation il travaillait. Une formule qui est une petite merveille, un parfait exemple de logique symbolique à l'état pur - à un détail près. Deux, pour être plus précis. Si vous neutralisez totalement la pesanteur, la force centrifuge vous projettera tangentiellement dans l'espace. D'accord ? Or, M-204 se contente de flotter dans les airs. D'après ses calculs - qui sont basés sur notre équation -, c'est théoriquement possible. Il suffit d'utiliser les valeurs arbitraires que ladite équation affecte à deux symboles : la vitesse orbitale de la terre et l'énergie nécessaire pour arracher un corps à l'attraction terrestre.

- Des valeurs... *arbitraires* ? s'étonna DuBrose.

- Absolument. Ce sont effectivement des constantes : 106 560 kilomètres-heure pour la première et 6 000 000 de kilogrammètres pour la seconde. D'après l'équation, une vitesse de 10 kilomètres-heure suffit pour échapper à la force de la pesanteur et l'on peut ne pas tenir compte de la deuxième constante : la terre ne tourne pas.

- Quoi ? s'exclama Pell. Pastor opina.

- Je sais. M-204 est fou. Mais sa folie se fonde sur quelque chose de très particulier. Il croit qu'il peut flotter parce que la terre ne tourne pas. Et... et il flotte. Et pourtant, elle tourne !

- Que représentent ces 10 kilomètres-heure ? s'enquit l'adjoint de Cameron. L'énergie...

Pastor approuva du chef.

- Eh oui. Il faut une dépense d'énergie constante pour obtenir un tel équilibre... l'antigravité - à moins d'avoir une vitesse orbitale suffisante pour continuer de se mouvoir, comme il en va pour la lune. Mais M-204 ne dépense pas d'énergie, n'est-ce pas ? Alors ?

- Vous disiez que vos instruments se détraquaient, lui rappela DuBrose.

- Ce qui est significatif. Peut-être qu'à l'endroit où se trouve M-204 la terre ne tourne effectivement pas. Mais mes appareils sont incapables d'enregistrer un pareil phénomène. Ils ont été fabriqués sur une terre qui tourne. (Pastor éclata d'un rire bref.) Je suis tellement plongé dans cette histoire que j'en oublie les bonnes manières. Défaites-vous. Qu'est-ce que vous prendrez ? Un verre ? Ou un peu de sommeil-profond ?

DuBrose démagnétisa la patte d'attache de son col et lança son manteau en direction d'une patère qui le happa avec adresse.

- Non merci. Nous n'allons pas vous retenir longtemps. Vous êtes...

- Il y a longtemps que j'aurais résolu cette équation si les gros bonnets ne m'avaient pas obligé à quitter Sous-Manhattan. Ils avaient appris que plusieurs bombes avaient explosé et ils ont pensé que je risquais de faire sauter la cité souterraine. Voilà pourquoi je suis ici. Si je saute le champ de force limitera les dégâts.

- Ces bombes pouvaient pénétrer les champs de force non ? rétorqua Pell.

- Le fait est. Suivez-moi.

Pastor fit entrer ses visiteurs dans un laboratoire fort encombré dont la particularité essentielle résidait dans le caractère hétéroclite et l'aspect bricolé de

l'équipement. Il finit par dénicher la reproduction d'un schéma dans le fouillis qui s'entassait sur une table.

- Voici le diagramme du détonateur de la bombe. Vous y connaissez-vous un peu en électronique ?

- Pour ainsi dire pas répondit Pell tandis que DuBrose se contentait d'un signe de dénégation.

- Bah... tant pis. Mais vous voyez ce petit bidule ? Il marche sur un modèle de circuit mais pas sur le second. Et le second bidule ne marche que sur l'autre type de circuit. Or, tous deux fonctionnent à merveille sur le même. Nous avons essayé de les inverser, de faire les pieds au mur en louchant mais ça n'a rien changé à rien. Deux éléments incompatibles collent parfaitement ensemble. C'est impossible mais c'est pourtant comme ça. Pell étudia le schéma.

- Qu'en dites-vous ? reprit Pastor.

- Que les ingénieurs chargés de découvrir comment et pourquoi ces bombes ne sont pas arrêtées par les champs de force doivent avoir une sérieuse migraine.

- Pour autant que je puisse dire en l'état actuel des choses l'équation est fondée sur une espèce de logique variable. Elle est pleine de paramètres inconciliables.

- Deux et deux font cinq ? suggéra DuBrose.

- Deux et deux font factorielle *tutti quanti* rectifia Pastor. Cela ne peut pas s'exprimer dans le vocabulaire courant. De quoi écœurer un sémanticien ! Il est dit ici... (le physicien s'empara d'un papier)... que l'accélération d'un corps tombant en chute libre est égale à 150 mètres par seconde. Or, d'après l'équation, elle est de 9,20 mètres seconde. Et c'est un paramètre de base !

- Y comprenez-vous quelque chose, vous ? demanda Pell.

- J'ai quelques vagues lueurs, reconnut Pastor qui se mit en devoir de se laver les mains à l'évier. Je vais laisser tomber un moment. Je prendrai peut-être bien un peu de sommeil-profond. Mais parlons d'abord... encore que je ne sache pas trop ce que je pourrais vous dire pour l'instant.

Pell hésita :

- Ces variables... La science tient pour une vérité d'évidence que les constantes sont ses pierres d'angle, que se sont les truismes sur lesquels elle est construite.

- Qu'est-ce que la vérité ? fit Pastor en se rinçant les mains. Il y a des moments où je me le demande. En tout cas...

Ils regagnèrent l'immense pièce en désordre. Pastor s'approcha du tableau de commande du féérique dont il caressa distraitement le clavier.

- Je ne sais pas, murmura-t-il. Je tâche de garder l'esprit ouvert. Il n'est assurément pas logique que des bombes pénètrent des champs de force, surtout des bombes manifestement incapables de fonctionner.

- Ne peut-on supposer qu'il existe un rapport quelconque avec les loupés ? On considère que les loupés sont des projectiles ennemis qui ont fait fiasco. Et ce sont des champs de force infrangibles, fit observer DuBrose.

Le physicien ne se retourna pas.

- Infrangibles, oui. Des champs de force... je n'en suis pas si sûr. J'ai fait partie de deux commissions chargées d'étudier les loupés et j'ai proposé une ou deux théories que personne n'a voulu accepter. Evidemment, il y a vingt-deux ans, j'avais l'esprit plus souple... (Il sourit.) Si vous consultez les archives, vous verrez qu'un dénommé Bruno a prétendu avoir détecté des radiations dures émanant d'un des loupés.

Pell, assis sur le divan, se pencha en avant :

- J'ai effectivement noté cette référence, mais les détails étaient bien insuffisants.

- Il n'y avait pas de preuves. Ce rayonnement a duré une heure environ. Seuls les appareils de Bruno étaient en service à ce moment-là et on ne peut pas tracer une courbe à partir d'une unique coordonnée. Néanmoins, ces radiations avaient une certaine cohésion et Bruno a pensé qu'il s'agissait peut-être d'une sorte de tentative de communication.

- Oui, je sais, dit Pell. Le rapport s'arrête là.

- Le reste n'était que suppositions. Qui aurait utilisé des radiations dures pour établir une communication ? DuBrose se remémora Billy Van Ness, ses yeux fermés et son « *K-k-k-kuk* » grinçant. Une distorsion génétique demeurée latente jusqu'à ce qu'intervienne la puberté retardée et se manifestant sous forme d'une malformation psychopathique jusque-là inexpliquée...

- Les loupés n'émettent plus de rayonnement ? s'enquit-il.

- On n'en décèle aucun.

Mais alors, pourquoi les sujets tels que Billy Van Ness sortaient-ils de leur léthargie lorsqu'ils se trouvaient à proximité d'un de ces dômes argentés et délabrés ? Parce qu'ils les reconnaissaient ? Ce n'était guère admissible, même en faisant entrer la perception extrasensorielle en ligne de compte. C'aurait été un souvenir acquis, pas héréditaire.

- Oh ! Je présume que nous avons affaire à une forme d'énergie quelconque sinon les loupés ne seraient pas restés impénétrables, enchaîna Pastor. Je doute qu'on puisse établir un rapport entre eux et... l'équation.

- Du moment que vous la résolvez... fit Pell. Vous savez qu'il existe un risque.

- La folie ? Voulez-vous vérifier mon réflexe rotulien ?

- J'aimerais assez. Vous n'y voyez pas d'objections ?

- Aucune.

- Ben !

C'était un travail de routine. DuBrose prit des notes tout en écoutant avec attention Pell poser au physicien des questions apparemment sans queue ni tête mais dont l'ensemble avait un sens. La séance terminée, Pastor, souriant, se laissa aller contre le dossier de son siège.

- Votre profil est à peu près normal. Néanmoins, vous êtes de type asocial.

- Asocial peut-être mais pas antisocial. J'ai une femme et deux gosses (du doigt, il désigna une photo tridimensionnelle - un bloc de plastique transparent) et je m'adapte aisément aux circonstances.

- Je n'avais encore jamais vu un féérique aussi compliqué, dit Pell. Vous l'utilisez beaucoup ?

- Je m'en sers assez souvent. (Pastor s'approcha de l'appareil :) J'ai renoncé depuis

des années aux thèmes de série. J'invente mes propres systèmes et mes propres paradoxes.

Des jets de lumière flamboyants et des jaillissements de couleurs fusèrent sur l'écran. On aurait presque dit qu'ils avaient une signification.

- Dans cette séquence, expliqua le physicien, j'ai attribué des émotions humaines aux couleurs. Je développe l'action au fur et à mesure que j'avance.

Les trois hommes restèrent un moment à contempler l'écran éclatant. Enfin, Pell se leva.

- Nous allons vous laisser goûter à votre sommeil-profond, Dr Pastor. Je compte sur vous pour nous faire signe si vous mettez le doigt sur quelque chose.

- Soyez tranquille. (Pastor coupa le contact du féérique.) Mais j'aurai résolu l'équation d'ici quelques jours. J'en suis certain.

- Jusqu'à quel point en est-il vraiment certain ? demanda DuBrose à Pell lorsqu'ils furent remontés dans l'hélicoptère.

- Je ne crois pas qu'il parle pour ne rien dire. Ça carbure ferme dans son crâne. C'est un drôle de zèbre, vous ne trouvez pas, Ben ?

- Aucun sens des valeurs esthétiques.

- Je me le demande. Il a peut-être les siennes. Je veux que vous me pondiez un rapport psycho détaillé sur lui à partir de ce que nous avons observé ce soir. Enregistrez-le et transmettez-le-moi dès que vous aurez fini, je vous prie. S'il résout l'équation, ce sera parfait. Mais s'il ne la résout pas...

- Vous le croyez psychopathe ?

- Tout le monde peut devenir fou... d'une manière ou d'une autre. Il n'a pas de tendances suicidaires ni de tendances homicides. Possible qu'il soit schizophrène... je ne sais pas. Maintenant, rentrons à Sous-Chicago. Si nous réussissons à réunir assez de données demain matin, nous pourrons mettre le patron au boulot.

DuBrose sortit du coffre à gants un tube à fumée et aspira une profonde bouffée. Ses lèvres étaient presque invisibles tant elles étaient serrées.

- Anxieux, Ben ?

- Un peu.

Il était loin du compte. Le diaphragme de DuBrose était dur comme un morceau de bois et d'invisibles bestioles grouillaient sur son corps. Mal à l'aise, il se tortillait dans le fauteuil rembourré tandis que, dans son esprit, des rouages patinaient sans parvenir à s'engrener.

- A quoi bon ? le raisonna Pell. Ce n'est pas sur vos épaules que retombe la responsabilité, ne l'oubliez pas.

- Vraiment ?

- Nous sommes incapables de résoudre l'équation, incapables de trouver l'homme qui pourra la résoudre... à moins que cet homme ne soit Pastor. Seul le patron est qualifié pour intégrer les éléments décisifs.

- Ouais, grommela DuBrose.

Les bestioles descendaient le long de ses bras.

Des ondes s'élargissaient à la surface du miroir. Des cercles concentriques se propageant à partir de son foyer déformaient le visage de Cameron qui fit un pas de côté. Peu à peu, les ondes disparurent.

Alors, il se planta face à la glace. Dès que son image s'y réfléchit, elles se reformèrent. Il attendit. Elles se raréfièrent et se dissipèrent.

Cependant, chaque fois qu'il battait des paupières, de petits cercles renaissaient, un devant chaque œil, pour courir le long de la surface polie.

L'angle d'incidence est égal à...

Cameron considéra ce visage fatigué surmonté d'une tignasse grise. Il essaya de ne pas cligner.

Battement de paupières.

Train d'ondes.

Un phénomène manifestement impossible...

Il se détourna, balaya la pièce du regard. Il ne pouvait plus y voir un décor sans mystère. Ce n'était plus la chambre qu'il connaissait depuis tant d'années, la maison qui lui était depuis si longtemps familière. Si le miroir le trahissait, le parquet qui ondoyait et cédait sous son poids le trahissait peut-être aussi. Tout comme le billard, tout comme le plafond luminescent, tout comme...

Il pivota brusquement sur lui-même et monta l'escalier sans mettre le mécanisme de l'escalator en marche. Il voulait avoir sous les pieds quelque chose de solide, il ne voulait pas de ce glissement léger qui lui rappelait que le sol n'était plus tout à fait aussi stable que d'habitude.

Son corps fut secoué d'un violent sursaut. Seul un intense effort de volonté l'empêcha de...

Ce n'avait pas été grand-chose. Il avait seulement levé le pied pour le poser sur une dernière marche qui n'existait pas. Ce sont des choses qui peuvent arriver.

Cette marche immatérielle, l'avait-il vraiment vue ? C'était en vain qu'il fouillait sa mémoire.

Ce n'était pas la première fois. Quand il n'était pas sur ses gardes, quand il oubliait, la dernière marche qui n'existait pas était là. Pas de façon tangible. Peut-être même pas de façon visible.

Le vidéophone vrombit. Cameron l'atteignit avant Nela qui s'éloigna en haussant les épaules. Son visage encadré d'une chevelure sombre et lisse était soudain devenu terrifiant. Le directeur, la main sur le contact, la suivit des yeux tandis qu'elle retournait

s'asseoir, se demandant ce qu'il ferait si un visage, le visage de Nela, se formait soudain derrière la tête de sa femme.

Ou le visage de quelqu'un d'autre.

Il attendit, appréhendant de la quitter des yeux avant qu'elle se fût retournée. Mais c'était bien Nela, ses yeux noirs au regard calme et amusé, son nez retroussé. Il était content qu'elle n'eût jamais fait de cure de rajeunissement. Il y avait dans ses yeux une maturité, une sagesse qui cadreraient mal avec un visage trop jeune. Une femme attirante à la physionomie mûre - une physionomie qu'il trouvait à présent bien rassurante.

- Eh bien ? fit-elle en arquant ses sourcils, Tu ne décroches pas ?

- Hein ? Oh...

Cameron enfonça la touche et la figure basanée et carrée de Daniel Ridgeley se dessina sur l'écran. Le courrier leva son poignet pour montrer sa plaque d'identification.

- Priorité. Message du secrétaire à la Guerre...

- Transmettez à Seth Pell, dit sèchement Cameron. Une lueur d'allégresse flamboya dans les yeux de jais de Ridgeley.

- Le secrétaire insiste, monsieur...

Cameron coupa le contact et l'écran redevint opaque. Quelques instants plus tard, le vrombissement retentit à nouveau. Cette fois, Cameron débrancha l'appareil.

Il s'accouda à là cheminée, les yeux perdus dans le vague. Et son coude commença à s'enfoncer dans le manteau de la cheminée. Il recula précipitamment tout en jetant un rapide coup d'œil en direction de Nela. Elle était en train de tapoter les oreillers du divan. Elle n'avait rien remarqué. Personne ne s'apercevait jamais de rien. Comment quelqu'un aurait-il pu s'apercevoir de quelque chose ?

- Tu es nerveux lui dit Nela. Viens donc t'étendre.

- Tu es la seule qui s'en rende compte. Nela je...

- Quoi ?

- Euh... rien. Je crois que je suis un peu surmené. Je ne vais pas tarder à prendre un congé.

Il s'approcha d'une des fenêtres à vision à sens unique. Il pouvait voir les collines sombres et boisées ocellées de flaques de lune mais pas la moindre lumière susceptible d'attirer l'aviation ennemie ne traversait ces vitres-là. A supposer qu'un appareil puisse déjouer les batteries côtières !

- Viens t'allonger.

S'il obéissait, le divan risquerait de se liquéfier sous lui. La pièce était trop familière. Elle était maintenant chargée d'horreur latente. C'étaient les choses familières qui le trahissaient.

Mieux valait être entouré d'objets qui ne soient pas familiers. S'ils se comportaient de manière insolite, peut-être ne s'en apercevrait-il pas aussi facilement. Ce raisonnement était-il fallacieux ? Trop spécieux ? Il était néanmoins préférable de s'y accrocher.

Il passa derrière le divan sur lequel Nela était assise et piqua un baiser sur ses cheveux.

- Je vais faire un petit tour. Ne m'attends pas.

- Les gamins ont appelé aujourd'hui. Tu n'as pas vu leurs bulletins.

- Cela peut attendre. Ils se plaisent à l'école ?

- Ils rouspètent comme d'habitude mais ils aiment bien. Ils grandissent, mon chéri.

Avec ces uniformes d'écoliers... (Elle eut un rire léger.) Tu te rappelles ?

Il se rappelait. Il y avait quatorze ans... des jumeaux ! Quelle surprise pour tous les deux ! Mais ils avaient fait des projets, des projets à long terme...

Il embrassa à nouveau Nela et sortit en hâte. L'hélicoptère le déposa devant une porte et un pneumocar le conduisit à Sous-Chicago. Mais pas à son bureau. Le décor aurait, lui aussi, été trop familier.

Il avisa une valve et émergea dans les Espaces après avoir machinalement pris un lumitube au râtelier. Mais il le mit dans sa poche. Derrière lui, l'artère géante était un grand Serpent Midgard lové dans les ténèbres.

De sourds grondements de tonnerre roulaient à l'entour. Le sol était dur et rocailleux sous ses pieds. Il avançait lentement en regardant les titans, serviteurs de la cité. Les pompes crachaient et toussaient. Le cœur battant de Sous-Chicago pulsait dans l'obscurité rougeoyante. Il remarqua, tout près, une espèce d'engin dont le faîte se perdait dans la nuit, très haut. Un piston de quatre mètres cinquante de diamètre émergea de l'ombre, se rua sur lui, hésita, repartit en arrière. Revint, repartit, revint, repartit, revint...

Des éclairs rampaient sur l'invisible voûte emprisonnant Sous-Chicago.

Br-r-roum... *ssloch* !

C'était le piston.

Sswiiich...

L'air comprimé.

Vrouououm... vrououm.

La pompe.

Il piétinait à travers des scories pulvérulentes. Là-bas, quelque chose bougeait. Cameron s'accroupit pour observer les formes qui se glissaient, prestes et silencieuses, au milieu des cendres rouges et noires.

Des pièces d'échecs.

La main qu'il tendit vers elles ne rencontra rien. Des hallucinations. *Les pièces avançaient deux par deux.* C'était la projection de ses propres pensées tendues vers un pays de l'autre côté du miroir où l'inévitable ne se produit pas toujours. Les pièces d'échecs n'étaient pas vraiment là...

Cameron s'abstint de les regarder à nouveau pour en avoir le cœur net : il fit demi-tour et s'élança vers la galerie la plus proche, sourd au grondement feutré du tonnerre des Espaces dont l'écho l'environnait.

Une valve s'ouvrit. Il la franchit et trouva un siège roulant. Sa main reposait, ouverte, sur l'accoudoir rembourré du fauteuil. Soudain, quelque chose toucha sa paume et il ferma instinctivement son poing sur l'objet. C'était un cylindre de métal.

Il se retourna. Déjà, son siège avait dépassé celui de la voie lente qui l'avait fugitivement croisé. Le voyageur n'était autre que Daniel Ridgeley, le courrier, dont les yeux noirs luisaient d'excitation.

Cameron leva le bras et lui relança le cylindre. Ridgeley fit un mouvement de côté et l'attrapa. Un rire muet lui retroussa les lèvres.

Le directeur appuya sur un bouton et son fauteuil s'éjecta de la bande de roulement. Cameron le quitta d'un bond, pris de panique - une panique glacée, irraisonnée. A présent, il avait envie d'être entouré de choses familières, il ne voulait plus des sombres immensités étrangères des Espaces. A côté de son service, il y avait l'infirmier, ce serait un refuge contre...

Contre quoi ?

Il jeta un coup d'œil derrière son épaule mais Ridgeley avait disparu. Cependant, la panique ne refluit pas. Cameron entra dans un ascenseur. Quand il en sortit, il ne prêta pas attention au parquet. Il était dans une pièce silencieuse, plongée dans la pénombre, où une douzaine de lits faisaient de longues taches pâles.

Il avança de quelques pas et s'immobilisa, s'imprégnant de la quiétude qui régnait en ces lieux.

- Tout va bien ? fit la voix de l'infirmier.

- Tout va bien. C'est le directeur, répondit Cameron.

- Oui, monsieur Cameron...

L'ascenseur se mit à chuinter et un léger bourdonnement s'éleva, annonçant l'arrivée d'une personne non autorisée. La vidéo transmet à nouveau la voix de l'infirmier qui se tut brusquement. Cameron fit vivement demi-tour et recula.

Quand il sentit la porte contre son dos, il tâtonna à la recherche du bouton. Celui-ci céda comme du mastic sous la pression de ses doigts. Quelqu'un marchait dans le corridor extérieur, quelqu'un qui exhalait des borborygmes hachés et rauques.

La grille de l'ascenseur coulisssa à l'autre bout de la chambre et Cameron distingua la silhouette imprécise, massive et ramassée sur elle-même, du courrier.

Dans le corridor, derrière lui, quelqu'un approchait. « *Kuk-k-k-k-k-k...* »

Ridgeley s'avança, le cylindre à la main.

Le directeur lâcha le bouton de porte inutile et dit faiblement :

- Vous n'avez pas le droit d'entrer ici. Sortez.

- J'ai des ordres. Priorité.

- Voyez Seth Pell.

- Le secrétaire à la Guerre m'a chargé de vous remettre ceci en mains propres.

Un fragment de l'esprit de Cameron avait conscience de tout ce que ce cauchemar avait d'irrationnel. Il lui suffisait d'accepter le pli et de le transmettre à Pell sans l'ouvrir. Ce n'était pas plus compliqué que ça. Et pourtant, avec, en face de lui, ce personnage lourd et trapu qui avançait inexorablement, ce n'était pas aussi simple.

- *K-k-k-k-k-kuk !*

Ridgeley glissa le cylindre dans la main de Cameron. La porte s'ouvrit derrière celui-ci, laissant filtrer un blême rai de lumière. Cameron tourna la tête en clignant des yeux. Pell, dont luisaient les cheveux blancs, était debout sur le seuil, attentif. Il tenait fermement par l'épaule un jeune homme vêtu d'un pyjama d'hôpital. Ce dernier tremblait de la tête aux pieds, il avait les paupières closes et c'était de sa gorge que s'échappait ces borborygmes grinçants et rauques.

DuBrose, son visage juvénile crispé, était là, lui aussi. Il entra dans le dortoir en frôlant Cameron au passage.

- Du calme, Ben, dit Pell. Patron...

- Prenez donc ceci, fit Cameron en lui tendant le cylindre. Le courrier de Kalender...

Le malade cessa soudain de frissonner et les râles moururent dans sa gorge. D'une voix précipitée et saccadée, sans inflexions, il murmura :

- Tout le monde est trop court, les gens sont plats mais celui-ci... je l'ai déjà vu... il s'étire dans la bonne direction loin, loin, plus loin qu'aucun de ceux qui sont ici... pas aussi loin que les choses brillantes mais il est plus achevé dans sa durée...

Il se tut. DuBrose, qui faisait face à Ridgeley, décela une expression nouvelle sur les traits du courrier - une sorte d'inexplicable et farouche joie.

- Si j'ai causé du dérangement, vous m'en voyez navré, dit l'émissaire de Kalender avec aisance. Mais ma mission est accomplie. Je me retire.

Personne ne le retint.

Une heure plus tard, Cameron était dans son bureau, plongé dans le sommeil-profond, et DuBrose et Pell s'occupaient de Billy Van Ness. Le jeune homme était sous hypnose du troisième degré et des bribes de mots commençaient à se faire jour à travers ses râles chaotiques mais il fallut longtemps pour qu'un minimum de cohérence se manifestât dans ses propos.

DuBrose brancha l'intégrateur sémantique sur le dictographe et des vocables se formèrent sur un écran lumineux qu'il lisait en remuant les lèvres. Il entendait derrière lui la respiration calme et régulière de Pell.

- Eh bien, il ne s'agit pas de perception extrasensorielle mais de perception extra-temporelle, dit l'adjoint du directeur. Cela explique une chose qui m'intriguait. Habituellement, les sujets du même groupe que Van Ness présentent des symptômes de désorientation lorsqu'ils marchent. Ils évitent des chaises qui ne sont pas actuellement là mais qui y ont été ou qui y seront. Ils cherchent à saisir des objets que l'on a enlevés huit jours plus tôt. Ils sont décalés dans le temps parce qu'ils perçoivent la durée.

- C'est insensé ! s'exclama DuBrose.

Pell regarda l'écran avec attention.

- Vous allez me dire ce que vous pensez de ma théorie. Quelque part au fond du temps, une race a lancé une expédition : pour quelle raison ? Je n'en sais rien. C'étaient certainement des êtres incroyablement différents des hommes. Cela se passait il y a cinquante ou cent millions d'années dans l'avenir. Peut-être ce peuple était-il menacé d'extinction et s'est-il réfugié dans le temps et non dans l'espace. Ils sont arrivés sur la Terre il y a vingt-deux ans à bord des loupés. Ils n'ont pas survécu. Avant de mourir, ils ont... parlé ?... à leur manière pendant une heure. Ni avec des ondes sonores ni avec des vibrations : avec des radiations dures. A moins qu'ils n'aient émis ce rayonnement en permanence.

DuBrose considéra le garçon en état d'hypnose et déglutit péniblement. Pell poursuivit de sa voix flegmatique et posée :

- Des radiations dures. Des gènes bombardés aux alentours... une mutation. Mais une mutation extrêmement singulière. La seule possible. Une sorte de croisement biologique entre deux espèces entièrement dissemblables. *Genus homo* et *genus... X*.

Peut-être ces êtres représentaient-ils l'ultime forme d'adaptation de la vie sur la Terre. Leur race n'avait jamais été humaine. Ils étaient nés d'une autre semence à un moment de leur passé inconcevablement éloigné. Et ils se déplaçaient à leur manière dans le temps. Non sans difficulté car ils ne pouvaient tout simplement exister que sous certaines conditions très spéciales, presque uniques.

Soixante-quatre dômes temporels protecteurs s'étaient matérialisés dans l'univers du *genus homo*. A l'intérieur de ces coquilles, le *genus X* avait contemplé une planète aussi étrangère pour lui que pourrait l'être pour un humain le spectacle du gneiss bouillant déferlant sur la croûte liquéfiée d'une Terre en fusion.

Et, une heure durant, des radiations dures, faisant partie intégrante de la structure-mère du genre X, avaient jailli des dômes : le plasma germinal humain avait réagi. Par des altérations génétiques.

Avant que le genre X eût péri, il avait légué à plusieurs spécimens du *genus homo* encore à l'état de fœtus certaines facultés, certains talents bizarres à l'état latent, qui ne se manifesteraient qu'au moment de la puberté, une puberté retardée. Et même alors, les pouvoirs propres au *genus X* seraient totalement inutiles à une race qui n'était qu'humaine.

Les héritiers du genre X percevaient la durée. Mais lorsqu'ils y parvenaient, ils devenaient fous à lier.

- Ce qui subsiste des loupés, dit Pell, persiste grâce à une sorte d'énergie que les mutants perçoivent. A moins qu'ils ne la voient, peut-être...

- Et Ridgeley ?

- J'ai examiné les dossiers. C'est en fait la première fois qu'un des sujets appartenant à ce groupe sort de sa léthargie autrement qu'à proximité d'un loupé. Vous rappelez-vous ce que ce garçon a dit quand il a vu... quand il a perçu Ridgeley ?

- C'est enregistré avec le reste, répondit DuBrose. Plusieurs conclusions sont possibles. (Il désigna l'écran d'un coup de menton.)

- Ouais... Pour quelqu'un qui est capable de voir la durée, un nourrisson doit sembler rudement plat. Non, je me trompe. Tout dépend sans doute de la longévité du nourrisson. S'il doit devenir centenaire, il ne devrait pas paraître plat. Mais Billy a dit que *tout le monde* était trop court, sauf Ridgeley. Ridgeley s'étirait dans la bonne direction plus loin qu'aucun de ceux qui se trouvaient alors à l'infirmerie mais pas aussi loin que les choses brillantes.

- Les loupés ! Un instant, Seth ! Si Billy a la perception de la durée, cela pourrait tout simplement signifier que Ridgeley atteindra un âge vénérable.

Pell poussa un grognement.

- Vous rendez-vous compte de quelles profondeurs de l'avenir ont émergé les

loupés ? On ne compare pas les tailles respectives des fourmis en prenant l'Everest comme unité de mesure. Si l'extension de Ridgeley dans la durée a une dimension perceptible pour Billy, il doit avancer sacrément loin le long des flux temporels.

- Vous sautez trop rapidement aux conclusions. Nous n'avons pas suffisamment de données...

- Vous avez entendu les questions que j'ai posées à ce garçon et vous avez entendu ses réponses. Regardez ce que l'intégrateur en déduit. (Du pouce, Pell désigna l'écran.) Que pensez-vous de cette liste ? J'ai demandé au patient ce qu'il... ce qu'il sentait dans cette pièce et... .

La liste était complète et inexacte. Elle comprenait le matériel qui se trouvait actuellement là, des pièces d'équipement qui n'y était plus depuis des années, un appareil de diathermie qui devait être livré dans une semaine, une centrifugeuse que l'on n'attendait pas avant un mois et une foule de choses qui n'avaient jamais été commandées, y compris certains accessoires qui n'étaient sans doute pas encore inventés.

- Le mot *présentement* n'a guère de sens pour Billy Van Ness, enchaîna Pell. Il nous a dit ce qu'il perçoit dans le passé, le présent et le futur de cette pièce. Regardez dans le passé, le présent et le futur de cette pièce. Regardez les associations verbales significatives. Toutes expriment l'extension dans la durée et elles cadrent avec Ridgeley. Je n'ai pas formulé mes questions au petit bonheur, Ben.

DuBrose s'humecta les lèvres :

- Bon... Et ensuite ?

- Mon hypothèse est que Ridgeley vient peut-être de l'avenir. Pas l'avenir incroyablement distant des loupés... un futur plus proche de nous.

- Seth, pour l'amour du ciel... Il n'y a aucune preuve...

- Pas la moindre, je le sais. Et la seule que je réussirai peut-être à trouver un jour sera probablement empirique. Il n'existe aucune autre réponse qui satisfasse à tous les termes du problème.

- On peut faire sortir une réponse du néant, quel que soit le problème, à condition de ne pas tenir compte des probabilités, soupira DuBrose. Vous pourriez aussi bien dire que Ridgeley est un lutin qui a découvert la lampe d'Aladin

- Je n'avance rien de manière définitive. Il ne s'agit que d'une solution théorique, rien de plus. Billy Van Ness est doté de perception extra-temporelle. Les comparaisons de durée que fait Billy indiquent que l'existence de Ridgeley ne se compare pas avec la demi-vie du radium mais égale à peu près celle du fer. Si ce garçon s'y connaissait en métaux, je pourrais en apprendre davantage. J'ignore à quel type de fer il se réfère mais, en gros, pour le sens extra-temporel de Billy, la durée de vie moyenne du fer ordinaire est égale à l'espérance de vie de Ridgeley.

- Et quelle est la durée de vie du fer

- Informez-vous : voulez-vous passer dans mon bureau ?

Une fois dans son bureau, Pell demanda par vidéophone des renseignements sur Daniel Ridgeley.

- Il ne nous reste plus qu'à attendre, Ben. On verra bien. Asseyez-vous. Que

pensez-vous de tout ça ? DuBrose se laissa choir sur les coussins.

- Je persiste à croire que vous sautez trop rapidement aux conclusions. Il peut y avoir d'autres explications. Pourquoi vous jeter sur l'hypothèse la plus extravagante ?

- Quand j'ai émis l'idée que les loupés pouvaient venir de l'avenir, vous n'avez pas ergoté.

- C'est différent, rétorqua DuBrose en tout illogisme. Les loupés ne font rien, eux. Qu'est-ce que Ridgeley essaie de faire ? De brouiller les cartes ? Obéit-il aux ordres de Kalender ?

- Le secrétaire à la Guerre est une ganache mais ce n'est pas un traître. Il se pourrait - il est probable - que Ridgeley agisse de sa propre initiative. Il n'est pas exclu qu'il soit à la solde de l'ennemi. Il y a un détail qui m'intrigue depuis le début, Ben : comment les Phalangistes ont-ils pu résoudre cette équation ? Ils ne viennent pas du futur, eux. Leur technologie n'est guère plus avancée que la nôtre, à supposer même que nous soyons en retard sur eux. Nous vivons sur une face de la planète, les Phalangistes sur une autre mais nous sommes contemporains. Ce ne sont pas des surhommes et ils ne sont pas originaires de je ne sais quel super-avenir. Ce sont des gens comme nous. Mais Ridgeley... eh bien, je crois qu'il vient du futur et qu'il s'est trouvé mêlé à un conflit qui ne le concerne pas. A moins, peut-être, qu'au contraire... Je ne sais pas. (Pell fit une grimace.) En tout cas, j'ai faim. On va se faire apporter quelque chose à manger. Nous avons couru toute la nuit et il est 3 heures du matin.

Pell lança ses ordres dans le micro après avoir coupé le champ de force qui protégeait le bureau et il reprit, tout en tripotant les papiers et les bobines étalés devant lui :

- Quant au rapport que nous allons remettre au patron, je crois qu'il est intégré et parfaitement au point. On a censuré toutes les données dangereuses. Un sacré boulot !

- Pour ce qui est de Ridgeley, Seth...

- Chaque chose en son temps. A mon avis, il existe un lien entre lui et cette histoire d'équation. Il cherche à transmettre directement au patron des informations périlleuses. Désormais, nous nous tiendrons sur nos gardes, voilà tout. Le dernier message du secrétaire à la Guerre signale que sept autres techniciens ont perdu la raison. Mais pas Pastor : il est toujours au travail dans sa retraite des Rocheuses. La menace est plus claire que jamais. Il faut absolument réduire cette équation avant l'ennemi.

- Tous les techniciens du pays risquent de devenir fous.

- Il n'y a que des spécialistes de première grandeur qui peuvent mener à bien une tâche pareille. Les autres n'ont pas les qualifications voulues. Mais ces hommes sont ceux qui nous empêchent de perdre la guerre. Ce sont eux qui élaborent tambour battant les stratégies offensives et défensives. Si nos meilleurs experts deviennent fous - et la liste s'allonge - et si l'ennemi passe à l'attaque, nous serons le bec dans l'eau. Il n'existe qu'un seul élément qui milite en notre faveur : on peut guérir les techniciens atteints de démence.

DuBrose réfléchit :

- Euh... oui, je vois ce que vous voulez dire. Ils se sont réfugiés dans la folie parce qu'ils ne sont pas parvenus à résoudre l'équation et que c'était une responsabilité trop

lourde pour eux. Montrons-leur la solution et ils recouvreront aussitôt la raison. C'est bien cela ?

- A peu près. Aucun de ces sujets (Pell tapota le paquet de fiches) ne présente un état pathologique incurable. Une fois que nous... (Il se tut, l'œil fixé sur quelque chose qui se trouvait derrière DuBrose :) Salut Ridgeley.

DuBrose se leva d'un bond et fit face au courrier. Ridgeley était adossé à la porte fermée, les yeux scintillants, la physionomie toujours aussi inexpressive. Il levait le bras et tenait à la main quelque chose dont l'éclat était si éblouissant que le secrétaire ne pouvait l'identifier.

- C'est trop facile, laissa tomber le courrier.

- Et vous préférez la difficulté, n'est-ce pas ? Je ne pense pas que vous trouverez que c'est tellement aisé.

- Vraiment ?

- Comment nous surveillez-vous ? Grâce à un quelconque rayon de traquage ?

- Quelque chose dans ce genre, avoua Ridgeley.

L'objet qu'il étreignait trembla un peu et son scintillement aveugla passagèrement DuBrose.

- Nous ne nous trompions donc pas. Vous venez du futur ?

- Oui.

- Pourquoi n'y retournez-vous pas ? grommela DuBrose.

Pour la première fois, il décela une expression sur les traits massifs du courrier. Une expression qui ressemblait fort à l'effroi.

- Je me plais ici. Mais je préférerais que personne n'en sache aussi long que vous deux sur mon compte. En conséquence...

DuBrose décocha un coup d'œil à Pell, guettant un signal de celui-ci, mais l'adjoint du directeur n'avait même pas bougé. Il sourit au courrier :

- Vous avez coupé trop tôt votre engin d'espionnage. J'ai demandé une investigation de routine par vidéophone. Sur vous, Ridgeley. Si on nous retrouve morts ou si nous disparaissions, on se demandera pourquoi j'ai réclamé des renseignements à votre sujet la dernière fois que je me suis servi de mon vidéophone.

- On ne vous retrouvera pas, dit Ridgeley - mais il n'y avait plus autant d'assurance dans sa voix.

Il hésitait. La tension montait dans la pièce. Brusquement, la vieille lueur de surexcitation et d'allégresse flamba à nouveau dans les yeux du courrier.

- Eh bien, soit, fit-il. Nous prendrons la voie difficile. Sans se retourner, il ouvrit la porte en tâtonnant et déguerpit. DuBrose fit mine de s'élancer à ses trousses mais la voix paisible de Pell l'arrêta :

- Du calme, Ben. Ne jouez pas les héros. Vous n'avez même pas une arme.

DuBrose émit une exclamation agacée :

- Enfin, il faut faire quelque chose ! Ne peut-on pas capturer ce... ce type ? Ou...

- J'y réfléchirai, gloussa Pell. Ressaisissez-vous. Vous êtes en train de perdre les pédales. Tenez ! (Il laissa tomber une clé de plastique bleue sur le bureau :) Vous feriez

mieux de décrocher quelques heures.

- Je... qu'est-ce que c'est ?

DuBrose s'empara de la clé et l'examina.

- Il n'y a pas beaucoup de gens qui possèdent ces clés, Ben. Elles ouvrent la porte d'un super-hédonisme. Montrez cette clé au Ciel Bleu, à Sous-Manhattan, et vous recevrez la dose d'extraversion la plus parfaite que vous pouvez imaginer. C'est utile quand on succombe à l'hypertension. Essayez leurs croquemitaines. C'est une excellente catharsis. Allez ! Disparaissez... C'est un ordre. Vous avez besoin de quelque chose comme... une clé bleue.

- Et vous ? Si Ridgeley revient...

- Il ne reviendra pas. Décampez ! Je vous attends demain matin, l'œil vif et prêt à tout. Ouste !

DuBrose sortit.

L'aube se leva, rose et grise, sur la courbe du globe, précédant un soleil paresseux. La lumière fraîche baignait la terre paisible. De minuscules hameaux mouchetaient le continent et seuls quelques traits de flammes qui auraient aussi bien pu être des météores indiquaient que cette paix était fallacieuse. En travers même des grises cicatrices des villes - New York, Détroit, San Francisco -, la verdure régénérée jaillissait, tentaculaire, du désert de ce qui était autrefois des parcs municipaux.

Des hélicoptères remorquant leurs trains de planeurs déchiraient la quiétude de l'air. Le soleil levant accrochait ici et là des reflets à des coquilles d'argent ternies, mausolées de *genus* X. Les combattants commençaient à envahir les terminaux des pneumocars.

Avant l'aube...

Trois autres techniciens étaient devenus fous. Deux d'entre eux étaient d'indispensables et irremplaçables électroniciens.

Dans la matinée, Pell, joyeux et le sourire aux lèvres, entra dans le bureau de DuBrose :

- Vous avez utilisé cette clé ?

- Euh... non. J'étais claqué. J'ai pris du profond-sommeil. Ça va mieux, maintenant.

Pell haussa les épaules :

- A votre guise. J'ai le rapport sur Ridgeley. C'est un agent du Service Secret en qui l'on a toute confiance, pas un simple courrier. Il a plusieurs coups fourrés à son actif mais qui ont été tout bénéfique pour nous. Cela fait sept ans qu'il occupe ces fonctions. De temps en temps, il disparaît. Sans donner d'explications. Ce n'est pas très régulier mais ...c'est un homme précieux.

- Pour qui ? demanda DuBrose. Pour l'ennemi ?

Pell eut l'air embarrassé :

- Pour nous, Ben. C'est bien cela qui me tracasse. Il nous a procuré les plans d'un certain nombre d'instruments qui nous ont été de la plus grande utilité. Sa loyauté n'a jamais été mise en question.

- Vous avez pris des mesures ?

- Pas encore, répondit Pell d'une voix lente. J'ai seulement mis certains documents dans mon coffre à toutes fins utiles. Le patron a la combinaison. Ne l'oubliez pas.

DuBrose changea de sujet :

- Comment va-t-il, le patron ?

- Il est agité et nerveux. Je ne sais pas pourquoi. Je lui ai remis le matériel concernant l'équation il y a deux heures - avec quelques problèmes connexes que j'ai dénichés pour l'empêcher de flairer quelque chose de louche. Je lui ai présenté la chose comme une question semi-théorique. Je ne pouvais pas lui dire à quel point c'était urgent, il aurait aussitôt compris que c'était important. Mais j'ai truffé le reste du matériel de mots clés dont il se détournera inconsciemment parce qu'ils sont en contradiction avec sa personnalité profonde. Il commencera par étudier les données relatives à l'équation

- Ne va-t-il pas s'interroger sur la conduite de Ridgeley ?

- J'ai mis cela sur le compte des grosses huiles. Je lui ai dit que Ridgeley s'efforçait simplement de faire son devoir, à savoir transmettre le message dont il était porteur au directeur de la section psychométrie. J'ignore s'il a avalé ça mais je lui ai donné d'autres sujets de méditation, quelques indices qu'il va ruminer. Juste pour le cas où il s'étonnerait que je cherche à l'isoler et que je tiens à faire le barrage autour de lui. C'est une affaire réglée. Il ne va pas tarder à être convaincu que l'ennemi essaie de l'assassiner. Une simple tentative d'assassinat. Probablement à l'aide de toxines. Laissons-le se mettre ça dans la tête. Une menace personnelle de ce genre ne le troublera pas le moins du monde.

- Bien. Moi, je n'ai rien de neuf. Billy Van Ness est totalement retombé dans son état de prostration. On l'a mis sous alimentation artificielle comme d'habitude. Et le Dr Pastor m'a appelé de sa retraite des Rocheuses. Il aura résolu l'équation avant ce soir, m'a-t-il dit.

- Bravo ! Comment l'avez-vous trouvé ?

- Pas tellement bien. J'ai prévenu le service des urgences du Wyoming de se tenir prêt à intervenir. Mais je n'ai décelé aucun symptôme précis. Son débit était un peu trop rapide, mais pas le moindre syndrome, d'ordre psychopathique. Je n'ai pas eu l'impression que le poids de sa responsabilité l'accablait.

- C'est parfait. Maintenant, venez avec moi : le patron veut me voir au sujet de l'équation...

- Déjà ?

- C'est un homme qui ne perd pas de temps.

Cameron, assis dans son fauteuil, regardait tomber la pluie. Il se disait que s'il parvenait à franchir le seuil de la porte, elle s'arrêterait peut-être. Mais il n'en avait pas envie. Il avait déjà essayé. Patauger jusqu'aux genoux dans une mare d'eau invisible n'était pas une expérience plaisante.

Les nappes de pluie obliques transformaient les murs en une sombre grisaille. Les gouttes martelaient la tête de Cameron, ses joues, ses mains. Il lui fallait faire un effort fantastique pour conserver l'immobilité. Intérieurement, il se contractait et tout son corps se crispait. Il avait l'impression d'avoir, dans le crâne, un manomètre dont l'aiguille frôlait dangereusement le trait rouge. Il ne pourrait pas supporter encore très longtemps cette épreuve. Que fabriquait donc Pell ?

La pluie cessa au moment où la porte s'ouvrit. Cameron regarda le dos de ses mains. Elles étaient absolument sèches. Comme le plateau du bureau, comme le tapis.

Ça cognait dans sa tête.

Au fond, il regrettait l'arrivée de Pell et de DuBrose. Il allait maintenant être forcé

de faire quelque chose. Tant qu'il demeurerait parfaitement immobile en essayant de ne pas penser, il n'était pas facile de l'abuser. Peut-être la pluie tombait-elle mais les objets ne se dématérialisaient pas, ne devenaient pas pâteux entre ses doigts aussi longtemps qu'il s'interdisait de les toucher.

Il prit une profonde inspiration :

- Ben ?

Sa voix était plus assurée qu'il ne s'y était attendu.

- Je voulais qu'il assiste à notre conversation, dit Pell. Avez-vous trouvé quelque chose ?

- Je crois, répondit prudemment Cameron. Vous ne m'avez pas donné tous les facteurs nécessaires mais il y a peut-être un moyen. A quoi cet exercice est-il destiné ?

- Je préférerais garder encore le silence sur ce point. De toute façon, c'est une recherche semi-théorique.

Pell s'assit et DuBrose en fit autant.

- Pour ma part, je la qualifierais de purement théorique. Voyons... Vous avez une équation dont les constantes de base sont devenues variables et vous voulez savoir quels seraient ses effets probables sur des personnes cultivées... ces personnes possédant une formation scientifique. En outre, la résolution de cette équation, précisez-vous, constitue un facteur de survivance capital. Ces gens doivent à tout prix la résoudre. Exact ?

Pell acquiesça et, fermant à demi les yeux, croisa les jambes.

- Exact, fit-il sur un ton désinvolte. Qu'en pensez-vous ?

- Vous avez omis une donnée. Si les techniciens ne parviennent pas à venir à bout de ce problème, ils perdront la raison.

- Humm... C'est évident, patron.

Cameron regarda quelque chose sur son bureau. Il marqua une hésitation et parut perdre le fil de son discours.

- Ainsi... euh... ah oui ! Le genre d'équation que vous présumez implique le recours à une vérité considérée elle-même comme une variable. Ou, plutôt, à différents ensembles de vérités, toutes logiques et bien précises. Dans certaines circonstances, disons qu'une pomme tombe. Dans d'autres, elle s'envole. Dans le premier cas, la loi bien connue de la gravitation s'applique. Dans le second, elle ne s'applique pas. Elle est remplacée par un paramètre arbitraire mais conforme à la vérité.

- Des vérités mutuellement contradictoires peuvent-elles coexister ? s'enquit Pell.

- C'est peu vraisemblable et j'aurais tendance à vous répondre par la négative. Mais admettons théoriquement qu'une telle équation existe. Le technicien ordinaire, habitué à des recherches complexes, possède de solides bases en physique. Il considère certains faits comme évidents par eux-mêmes. La loi de la gravitation, par exemple. Ou... la transmission de la chaleur. S'il plonge les deux mains dans de l'eau bouillante et s'il se brûle la main droite alors qu'il se gèle la gauche, il ne comprendra pas. Et si un nombre suffisant de phénomènes du même ordre se produisent...

Cameron laissa sa phrase en suspens.

- Eh bien ? l'encouragea Pell.

- Oh... Il cherchera refuge dans la folie. Son imagination, son intelligence n'auront

pas assez de plasticité pour intégrer une collection de nouvelles vérités variables. Ce serait comme traverser le miroir. Alice l'a fait sans difficultés mais c'était une enfant. Un adulte serait devenu fou.

- Ce serait valable pour toutes les catégories intellectuelles d'adultes ?

- Lewis Carroll aurait pu résoudre votre équation théorique, Seth, dit Cameron d'une voix rêveuse. Oui, j'en suis convaincu.

Pell opina.

- Un esprit parfaitement élastique qui ne serait pas entravé par les valeurs communément admises, le genre de type à imaginer des contes à dormir debout... c'est ce que vous voulez dire ?

- Quelqu'un qui établit ses propres règles. C'est cela.

- Je voudrais dénicher quelques bonshommes comme ça pour analyser leur psychologie. Avez-vous des noms à me proposer ?

- Pas au débotté. L'esprit du scientifique moyen est rigide par définition. Il ressemble à un éventail. La partie large de l'éventail est imaginative mais sa partie étroite est rigoureusement bridée - par les postulats de base. Je vais tâcher de vous trouver un procédé de sélection, Seth.

- Très bien. Pell se leva.

De retour dans le bureau de DuBrose, les deux hommes se dévisagèrent. Leur masque était dépourvu d'expression. Enfin, Pell pouffa :

- En tout cas, jusqu'ici, tout va bien. Il faut mettre la main sur quelqu'un comme Lewis Carroll. Avez-vous un candidat ?

- Il faudrait d'abord une méthode de sélection. Existe-t-il de nos jours des mathématiciens qui écrivent des contes de fées ?

- Pas plus que d'auteurs de contes de fées ayant les mathématiques comme violon d'Ingres. Encore que l'histoire d'Alice ne soit pas un conte de fées, Ben.

- Qu'est-ce que c'est, alors ? Une allégorie ?

- Un exemple de logique symbolique admirablement structurée, basée sur des axiomes arbitraires. Du fantastique à l'état pur - le plus pur qui soit. Bon... on va être obligé de chercher l'aiguille dans la botte de foin ! Peut-être que le patron aura une idée. En attendant, nous allons nous déguiser en trieurs de lentilles. A nous les gros fichiers d'en bas ! Je vais essayer de trouver les profils psychologiques qui conviennent.

- D'accord, dit DuBrose.

Vingt minutes plus tard, il travaillait au dictographe quand le vidéophone grésilla soudain. Un visage fripé de gnome se forma sur l'écran. Le visage du Dr Emil Pastor.

DuBrose tressaillit et appuya sur un bouton pour alerter Pell :

- Dr Pastor ! Je suis content que vous m'appeliez. Vous avez du nouveau ?

Le physicien hochait sa tête ébouriffée. Quelque chose bougeait furtivement sur l'arrière-plan bleu contre lequel se détachait le savant. On aurait dit un oiseau. Un fond bleu ? Mais qu'est-ce que...

- J'en ai fini avec ce truc, dit Pastor. Le déchiffrer m'a révélé l'irréalité de toutes choses.

- Alors, vous avez résolu l'équation ?

- Résolue... l'équation ? Non, pas entièrement mais suffisamment. Suffisamment pour que la démarche soit claire. Je peux, à présent, résoudre le reliquat si je veux. Ah ! monsieur Pell...

- Bonjour, docteur Pastor, lança Pell en entrant dans le champ de balayage. J'avais demandé à M. DuBrose de m'appeler si vous vidéophoniez. Merci, Ben. Ai-je manqué quelque chose ?

- Le Dr Pastor déclare qu'il est en mesure de résoudre l'équation.

Pastor cilla

- Mais je ne le ferai pas.

Pell ne manifesta aucune surprise :

- Verriez-vous un inconvénient à nous dire pourquoi ?

- Parce que rien n'a plus d'importance, désormais. C'est ce que j'ai découvert. J'ai réglé mon problème personnel. Tout est creux. Comme des bulles de savon. Les choses ne maintiennent leur existence que grâce à une certaine cohérence volontaire, l'acceptation du prévisible, voilà tout.

Il était devenu fou !

DuBrose nota que les épaules de Pell s'affaissaient insensiblement

J'aimerais avoir une discussion avec vous à ce propos, reprit l'assistant du directeur. Puis-je faire un saut jusqu'à votre nid d'aigle ? Si vous coupez le champ de force à mon arrivée...

- Oh ! Le « nid d'aigle » n'est plus là, l'interrompit Pastor d'une voix douce. J'ai cessé d'y croire et il a disparu. La maison aussi - en majeure partie, tout au moins. J'ai conservé le vidéophone et une section du mur parce que je vous avais promis d'appeler. Mais, maintenant... je ne sais pas. De quoi pourrions-nous parler ?

- De l'équation, lui suggéra Pell.

Une ombre passa sur les traits de Pastor :

- Non. Je ne veux pas discuter de ça.

Obéissant au signe muet de Pell, DuBrose se leva, murmura « Excusez-moi » et sortit précipitamment. Il lui fallut trois minutes pour appeler le service des urgences du Wyoming et demander qu'un hélico sanitaire se rende au piton servant de résidence à Pastor. Quand il regagna son bureau, le savant était encore en train de parler :

- ... aurais du mal à vous expliquer la théorie. Elle fait intervenir diverses variables que vous n'accepteriez pas, j'en suis sûr. Mais, dans la pratique, elles ont des effets surprenants. Je n'ai fait qu'appliquer ma force de volonté à la maison et elle a disparu.

- Et c'est là une partie intégrante de l'équation ?

- Absolument.

- Je ne vois pas...

- Comme ceci.

Le visage ridé de Pastor se crispa sous l'empire d'un terrible effort de concentration. Il leva la main, tendit le doigt.

DuBrose sentit comme un nœud courir le long de son épine dorsale. Une tension...

- Vous n'existez pas, dit Pastor à Pell. Seth Pell se volatilisa.

Dans son bureau, Cameron se préparait à déjeuner. Le plateau était posé devant lui. Il plongea sa cuiller dans la soupe à l'oignon et l'approcha de sa bouche.

Le rebord de la cuiller s'épaissit, s'arqua, s'étira pour se métamorphoser en deux lèvres de métal froid.

Qui l'embrassèrent.

La pièce n'avait pas changé. C'était quasiment un petit miracle. Des ailes auraient aussi bien pu pousser au bureau, la vidéo aurait pu sauter à bas de son lourd socle de plastique et décamper en jouant des pattes et la Reine Blanche aurait pu sauter dans la soupe à la tortue.

Mais non : la pièce était toujours semblable à elle-même. Conforme à la logique familière. Sur l'écran, le Dr Emil Pastor considérait en clignant des yeux DuBrose et la porte entrouverte de Pell à laquelle le secrétaire tournait le dos.

- Comme ceci, dit-il tranquillement. C'est ainsi que je procède, monsieur DuBrose

Une psychose non répertoriée - mais un pronostic provisoire était possible. L'impossibilité résidait dans le fait que la psychose dont souffrait Pastor était fondée sur un paradoxe. Il était fou et il croyait qu'il pouvait interrompre l'existence des choses par sa force de volonté.

Et il y réussissait. Seth Pell s'était ...volatilisé. DuBrose n'avait pas envie de bouger. Il était encore engourdi par le choc. Mais son esprit se remit lentement à fonctionner et le danger lui apparut. Si jamais quelqu'un entra - le directeur, n'importe qui -, cela risquerait de détruire le fragile équilibre de Pastor. Il était responsable et cet homme possédait une bombe capable d'anéantir...

La création tout entière ?

La force de l'habitude prend le relais quand les facultés de prévision sont paralysées. DuBrose devinait vaguement qu'une dizaine de mesures à prendre s'imposaient mais, avant tout, il était indispensable de calmer Pastor. L'époque où il avait été interne à la base de psychométrie et dans les sanatoriums remontait à pas mal d'années mais les vieilles habitudes d'antan vinrent à la rescousse du secrétaire. Il était en face d'un malade.

DuBrose fit le vide dans son esprit et scruta les traits de Pastor. Symptômes apparents ? Antécédents du patient ? Le nid d'aigle des Rocheuses encombré de meubles qui juraient entre eux, les « histoires » en couleurs non conformistes du féérique, le fait même que, parmi tous les talents insolites que l'équation, semblait-il, était à même de conférer, il avait jeté son dévolu sur l'annihilation dirigée... à quoi ces divers éléments aboutissaient-ils ? Il y avait sûrement quelque part une clé susceptible d'éclairer la personnalité de cet homme, une idiosyncrasie que DuBrose n'avait pas encore détectée.

La sentimentalité ? Cette photo de sa femme et de ses enfants... était-ce l'expression d'une tendance passionnelle ?

Une amoralité foncière, une absence d'empathie, un égotisme extraordinaire

rendant Pastor capable de rayer un être humain de l'existence avec une totale indifférence. Comme un enfant qui casse un jouet.

L'humanité est au Dr Pastor ce qu'un jouet est à un enfant...

C'était cela ! La motivation subconsciente. La meurtrière quintessence de la rationalisation. Un fou se prend pour le Christ, s'inflige lui-même les stigmates et il croit ensuite en toute sincérité que ses plaies ont apparu spontanément et miraculeusement. La preuve corroborative. Mais Pastor avait été plus logique. Il avait commencé par choisir et acquérir un pouvoir qui démontrerait que le rôle qu'il tenait était bien réel. Peut-être ne s'était-il même pas rendu compte encore qu'il était Dieu.

L'égoïsme paranoïaque poussé à sa limite extrême, une folie parfaitement raisonnée !

- N'avez-vous pas vu ce que j'ai fait ? demanda Pastor. Vous ne regardiez pas...

DuBrose s'étonna de parler posément au lieu de hurler :

- Oh si, j'ai vu. J'ai simplement été surpris. Ma réaction a été très complexe. On essaie instinctivement de rationaliser.

Il choisissait soigneusement des mots possédant une charge émotive utilisable.

Pastor eut l'air déconcerté :

- Mais avec quoi voulez-vous rationaliser ? Vous ne le pouvez pas. Je suis le seul à pouvoir le faire. Il ne vous est pas possible de percevoir que toutes les choses sont creuses comme des bulles de savon. Votre instinct vous fait admettre l'inévitable. Je suis capable de faire cela parce que je n'admets rien.

- C'est probablement vrai, dit DuBrose.

Une adhésion trop rapide risquait de faire vibrer une corde mal choisie mais provoquer une discussion eût été dangereux, le physicien étant en mesure de démontrer de la façon la plus irréfutable qui soit le bien-fondé de sa thèse.

- Toujours est-il, enchaîna DuBrose, que je suis heureux que vous n'ayez pas oublié de m'appeler. Vous possédez un pouvoir quasi miraculeux. Mais je devrais peut-être dire... réellement miraculeux.

Pastor sourit :

- Je ne sais pas. Je suis encore sous le coup de la stupéfaction. J'ignore encore quelles en sont les limites.

- C'est une lourde responsabilité, je comprends.

Le commentaire ne fut pas du goût de Pastor qui se rembrunit quelque peu et DuBrose se hâta d'ajouter :

- Je n'aurais pas la présomption de vous demander quels sont vos projets...

Il avait failli dire : *de vous donner un conseil* mais il avait soudain découvert l'une des clés de la personnalité du physicien. Une sorte d'analogie historique : une retraite isolée dans la montagne, tout un fatras disparate et de mauvais goût, le nid d'une pie voleuse... et un homme qui étudiait les sciences occultes au lieu d'élaborer d'insolites compositions chromatiques. Le Dr Emil Pastor avait beaucoup de points communs avec un Allemand nommé Hitler.

- Mes projets ? répéta Pastor sur un ton dubitatif. Je ne veux pas...

Il hésita.

- Cela m'intéresse prodigieusement, docteur Pastor, reprit DuBrose. Vous pouvez faire des miracles. Mais vous connaissez beaucoup mieux vos possibilités que moi. Vous m'avez montré une de vos compositions sur féérique, vous vous rappelez ?

- Oui. Pourtant, vous n'y avez pas prêté une grande attention.

- J'aurais aimé en voir davantage mais je savais que vous étiez occupé. J'en ai assez vu, néanmoins, pour me rendre compte des facultés créatrices de votre esprit. Et, maintenant, vous allez pouvoir composer sur une échelle infiniment plus vaste.

Pastor acquiesça.

- Jusqu'à présent, je n'ai fait que détruire un certain nombre de choses. Pensez-vous que ce soit mal ? J'ignore si je suis capable de créer...

- Le bien et le mal sont des valeurs arbitraires que l'on peut transcender.

Paroles dangereuses mais nécessaires. DuBrose tentait d'agir sur le subconscient de Pastor qui savait qu'il était Dieu, même si cette illusion n'avait pas encore touché sa conscience.

- Ainsi que je vous le disais, je suis très heureux que vous m'ayez vidéophoné et je vous en suis reconnaissant. Je ne sais rien de vos projets mais je ne doute pas que... que ce sera remarquable. Je m'attends à une composition extraordinaire.

- Je n'en ai pas encore fait, répliqua faiblement Pastor.

- Votre pouvoir est encore d'acquisition récente. Il faut que vous appreniez à le manier pour en tirer le maximum, je suppose... Ai-je raison ? Même si, dans votre hâte, vous commettez quelques erreurs, ce sera sans importance. Le bien et le mal sont des notions arbitraires. Mais j'aimerais voir ce que vous ferez. Serait-ce possible ?

Ce flot de paroles déroutait Pastor.

- Vous êtes en train de me regarder.

- Le champ de l'écran vidéo est réduit. M'autorisez-vous à vous rendre visite dans votre laboratoire ? N'oubliez pas que vous pouvez faire tout ce que vous voulez. Désormais, personne ne peut vous arrêter. Si mes suggestions vous déplaisent, faites comme si je n'avais rien dit. Je ne peux pas réfréner mon enthousiasme. Il m'arrive parfois de parler sans réfléchir, de me lancer à la légère et de le regretter ensuite. Si j'étais astucieux, je commencerais par faire des plans. Mais...

DuBrose haussa les épaules.

- Faire des plans est judicieux. Oui, c'est ça ! J'ai besoin de réfléchir.

L'écran s'éteignit d'un seul coup.

DuBrose fit quelques pas et se cramponna au rebord du bureau. Il tremblait de tout son corps sans pouvoir s'arrêter.

Lorsqu'il eut recouvré son sang-froid, il rappela le centre des urgences du Wyoming. C'était toujours le même médecin de garde.

- L'hélico sanitaire est-il déjà parti chercher Pastor ?

- Bonjour, monsieur DuBrose. Oui, il a décollé immédiatement. Vous aviez dit que c'était une urgence.

- Rappelez-le. Double urgence. Ne laissez pas vos hommes s'approcher de Pastor.

- Mais s'il souffre d'une psychose... Est-il violent !

- Tendances au massacre collectif, laissa tomber DuBrose d'un ton sinistre. Mais tant qu'il restera perché en haut des Rocheuses, il n'y a rien à craindre... j'espère. Je ne veux pas qu'on le dérange. *Il ne doit en aucun cas être dérangé.* Rappelez l'hélico !

- Entendu. Je vous rendrai compte.

- Parfait.

DuBrose coupa la communication et demanda le secrétaire à la Guerre. Quand le visage épais et rude de Kalender apparut sur l'écran, il était prêt.

- J'ai besoin d'aide. Vous êtes la seule personne qui puisse m'accorder l'autorisation que je vais vous demander. C'est illégal mais d'une importance vitale.

- Vous êtes Ben DuBrose ? Eh bien ? Que se passe-t-il ?

- Le Dr Pastor...

- Il a résolu l'équation ?

- Il est devenu fou.

Kalender fit une grimace :

- Comme les autres. Eh bien...

- C'est pire que les autres. Vous vous souvenez du malade du sanatorium... le sujet M-204 ? Celui qui neutralise la pesanteur. Pastor détient un pouvoir infiniment plus dangereux.

Le dur visage de Kalender prit une expression nouvelle. Tout galonnard qu'il fût, il connaissait son métier et c'était un homme compétent.

- Comment ça... dangereux ? Où est-il ?

- Dans son labo des Montagnes Rocheuses. Je viens de lui parler au vidéophone. J'ai l'impression qu'il y restera encore quelque temps pour faire des plans. Et il m'attend. Un hélicoptère peut larguer une bombe et le pulvériser avant qu'il n'ait le temps d'exercer de représailles.

- Quel genre de représailles ?

- Faire disparaître l'hélicoptère, répondit DuBrose avec circonspection. Faire disparaître la chaîne des Rocheuses ou faire disparaître le monde entier.

Kalender ouvrit la bouche et ses paupières se plissèrent.

- Je ne suis pas fou, continua DuBrose. Je ne me suis pas penché sur cette équation, en ce qui me concerne. Pastor m'a donné une preuve, c'est tout. Placez-le sur faisceau de surveillance mais prenez garde à ce qu'il ne s'en aperçoive pas. Il a déjà anéanti la majeure partie de son laboratoire.

- C'est fantastique, murmura le secrétaire à la Guerre.

Le ronfleur du vidéophone grésilla. DuBrose actionna une commande et un visage miniature s'inscrivit dans l'angle de l'écran. Il s'effaça instantanément.

- C'est Pastor qui me rappelle. Restez branché, monsieur le secrétaire.

Le visage ridé de Pastor se substitua à celui de Kalender.

- Monsieur DuBrose ?

- Vous m'appellez juste à temps. J'étais sur le point de partir.

- Ne venez pas. J'ai changé d'avis.

- Quoi ?

- J'ai réfléchi et j'ai pris la mesure des possibilités, fit lentement le savant. Jusque-là,

je n'en avais pas entièrement conscience. J'étais comme ivre. Au début. Mais quand j'ai commencé à élaborer des plans, je me suis rendu compte de ce que signifie le pouvoir que je détiens. Je ne l'utiliserai pas. Il n'est pas fait pour que je m'en serve.

- C'est ce que vous avez décidé ?

- Vous ne m'approuvez pas ?

- Vous devez certainement avoir vos raisons. Puis-je les connaître ?

- Je pense que c'est peut-être... un test d'humilité. Je sais que je possède ce pouvoir : c'est suffisant. Je sais que toute chose est creuse : cela aussi est suffisant. Au faite de cette montagne m'ont été montrés les royaumes et les puissances de ce monde. J'ai été tenté. Mais je n'utiliserai plus jamais mon pouvoir.

- Qu'avez-vous l'intention de faire ?

- Méditer. Dans un monde creux, les pensées sont les seules réalités. Gautama le savait. J'oblitére mon passé. J'attachais trop d'intérêt aux choses creuses et vides... à la technologie. (Un lent sourire se forma sur les lèvres de Pastor.) De cette façon, je n'aurai pas besoin d'user de mon pouvoir. Il m'a été donné à titre d'épreuve et j'ai triomphé de l'épreuve. Je sais maintenant que rien n'a plus d'importance que la méditation.

- Vous êtes un sage. Je suis d'accord avec vous.

- Vous voyez pourquoi je ne dois plus jamais me servir de mon pouvoir ?

- Oui. Vous avez raison. La destruction du laboratoire a été un geste symbolique : il était le symbole de votre passé et je crois qu'il fallait que vous opéreriez cette destruction limitée.

- Pensez-vous ? Oui... je présume que oui. Mon passé n'est plus. Délivré de mes chaînes, je peux désormais entrer dans une vie nouvelle consacrée tout entière à la méditation.

- Avez-vous détruit tout le passé ?

Pastor accommoda avec effort.

- Tout mon... comment ?

- Le laboratoire... Si vous laissez subsister une partie de votre passé, ce sera une entrave, n'est-ce pas ? Et le laboratoire est le symbole du passé.

- Il reste encore un mur debout.

- Doit-il le rester ?

- Mais j'ai juré de ne plus user de mon pouvoir. Cela n'a pas d'importance.

- Le symbole représente la vérité. C'est important. Il faut que vous repartiez de zéro. Un seul lien...

- Je n'userai plus de mon pouvoir !

- Votre tâche n'est pas achevée. Ce pouvoir vous a été donné pour que vous puissiez détruire le symbole de votre passé. Vous ne serez libre que lorsque vous vous serez plié à ce décret. Autrement, vous ne pourrez pas entrer dans cette vie nouvelle.

Pastor pinça les lèvres.

- Je... est-ce que je dois vraiment le faire ? Croyez-vous que c'est... ce qu'on attend de moi ?

- Vous le savez bien. L'ultime symbole. Détruisez-le. *Détruisez-le !*

- Soit, dit Pastor. Mais ce sera la dernière fois que je me servirai du pouvoir.

- Déplacez le vidéophone pour que je puisse voir le mur disparaître, s'il vous plaît. Je veux être sûr que la réussite sera complète.

Le visage de Pastor glissa vers le côté de l'écran. L'image panoramique et le mur à demi effondré du laboratoire se dessina sur un fond de ciel gris.

- Mettez-vous à un endroit où je pourrai vous voir, ordonna DuBrose au physicien. Très bien !

- Mais, DuBrose... dois-je absolument...

- Absolument.

Pastor regarda le mur. Et le mur s'évanouit.

- C'est parfait, fit alors le secrétaire. Le dernier symbole n'est plus.

Il y avait de la perplexité dans le regard de Pastor.

- Non, dit-il. J'ai oublié...

- Quoi donc ?

- La vidéo. C'est elle qui est le dernier...

L'écran s'éteignit.

Le visage de Kalender surgit à nouveau sur la plaque vidéo. Le secrétaire à la Guerre suait à grosses gouttes :

- Vous aviez raison, DuBrose. On ne peut pas laisser vivre cet homme.

- Eh bien, faites en sorte qu'il meure. Mais soyez prudent. Il faut le prendre par surprise.

- Nous nous débrouillerons. (Kalender marqua une hésitation.) Pourquoi l'avez-vous incité à détruire ce mur ? Uniquement pour me convaincre ?

- En partie pour cela.

- Mais il était résolu à ne plus faire usage de son pouvoir.

- J'avais besoin d'une certitude, répliqua rageusement DuBrose. Certes, il était sincère. Mais combien de temps sa détermination aurait-elle tenu ? Si j'étais capable de le convaincre d'user de son pouvoir, les démons qui habitent son subconscient auraient fini par en faire. autant. S'il avait refusé en dépit de toute mon insistance, peut-être aurais-je pensé qu'il n'y aurait pas de danger à lui accorder la vie sauve. Encore que même dans ce cas...

- Peut-il détruire... n'importe quoi ?

- N'importe quoi et le reste, confirma DuBrose. Et puisqu'il a déjà rompu une fois sa promesse, il recommencera. Tuez-le. Et vite. Avant qu'il n'ait eu le temps de quitter sa montagne.

- Je vais dépêcher un chasseur de la base de Denver, dit Kalender. J'aurais aimé... mais nous n'avons pas le temps. Au revoir.

Au moment où le visage de Kalender s'effaçait de l'écran, le médecin du centre des urgences du Wyoming appela.

- J'ai fait rentrer l'hélicoptère, monsieur DuBrose.

- A temps ?

- Oui. Il n'avait parcouru que quelques kilomètres. Mais avez-vous pris d'autres dispositions ou...

- Oui, d'autres dispositions ont été prises. Oubliez cette affaire. Au revoir.

DuBrose coupa le contact.

La pièce était vide et silencieuse. Par les fenêtres, on apercevait le ciel bleu et les prés inondés de soleil s'étirant sur la croupe d'une colline qui se dressait à des kilomètres au-dessus de Sous-Chicago. Le temps ralentit, s'arrêta.

DuBrose prit alors conscience que Seth Pell n'était plus.

Personne ne devait le savoir. Il fallait donner une explication quelconque à la disparition de Seth Pell. Provisoirement. Car il importait d'empêcher Cameron de soupçonner si peu que ce soit la nature réelle du problème. Si jamais le directeur prenait conscience de la responsabilité qui lui incombait, il perdrait la raison.

DuBrose n'avait pas le temps de s'attrister.

Il alla dans le bureau de Pell et s'immobilisa, silencieux, perdu dans ses réflexions. Le vide qui régnait dans la pièce le glaçait. Une heure auparavant, Pell était là, juché sur le coin de la table, balançant les jambes et parlant de sa voix nonchalante et désinvolte. Supposons que c'eût été lui, DuBrose, et non Pell, la victime de Pastor. Comment Seth aurait-il réagi ?

Avec compétence, en tout cas.

DuBrose sortit une cigarette d'une main tâtonnante et, contemplant fixement le bureau, il essaya d'imaginer Pell assis à sa place habituelle, ses cheveux blancs miroitant sous la lumière pâle, une vague expression d'amusement peinte sur son visage juvénile.

- Et maintenant, Seth ?

- Et maintenant quoi ?

Oui, c'était tout à fait cela. Insouciant, désinvolte mais...

- Vous le savez bien. Vous êtes mort.

- Eh oui. De sorte que c'est à vous de jouer. Prenez le relais, Ben.

- Mais comment ? Un homme seul ne peut pas...

- Oh ! Cessez de vous tracasser. Vous vous en tirerez parfaitement. Il n'y a que votre sens des responsabilités qui soit susceptible de vous démolir. Vous avez déjà eu une idée. Le patron ne doit pas apprendre que je suis mort.

- Il m'interrogera... il voudra savoir... quelque chose.

- Eh bien, dites-lui quelque chose ! Servez-vous de votre mémoire. N'ai-je pas prédit qu'il y aurait des complications ?

- Pas ce genre de complications. Il s'agissait de Ridgeley.

- Et alors ?

- Oui. Vous avez dit que vous aviez mis des papiers dans votre coffre à toutes fins utiles. Et que le patron connaît la combinaison.

- Vous n'êtes pas idiot. C'est une bonne astuce, vous savez ? Vous avez tellement l'habitude de remuer des idées avec moi que vous avez de la peine à réfléchir tout seul. Très bien ! Évoquez-moi grâce à votre imagination toutes les fois que vous en aurez envie et mettez-moi des mots dans la bouche. Cela vous aidera un peu.

Cela avait aidé. Seth n'était pas perché sur le coin de son bureau. Il n'était pas là. Mais DuBrose l'avait un instant recréé aussi sûrement que Pastor l'avait annihilé.

Il entra chez Cameron. Le directeur était devant la fenêtre. Il avait fait pivoter la vitre et contemplait les rougeoyantes ténèbres des Espaces. On entendait gronder le tonnerre des gigantesques machines. DuBrose remarqua que le patron n'avait pas touché à son déjeuner.

- Qu'y a-t-il, Ben ?

- J'aimerais que vous ouvriez le coffre de Seth.

Cameron se retourna. Il contrôlait ses traits avec une volonté d'airain.

- Pourquoi ? Où est-il ?

- Je viens de recevoir un message de lui, répondit prudemment DuBrose. Il veut que vous ouvriez ce coffre. C'est tout ce qu'il m'a dit.

Cameron hésita, lissa ses cheveux gris et fit une grimace. Sans un mot, il passa devant DuBrose et entra dans le bureau de son adjoint. La serrure du coffre répondait seulement à ses ondes cérébrales et à celles de Seth Pell.

Le panneau coulissa. Une volumineuse enveloppe était posée verticalement sur l'un des rayons. Elle était adressée à Cameron, lequel l'ouvrit et en sortit une lettre et une seconde enveloppe scellée.

Le directeur parcourut rapidement le texte de la missive, puis la tendit à DuBrose qui lut ceci :

Bob,

J'ai été appelé ailleurs. Impossible de vous donner des explications pour l'instant. Que Ben me remplace jusqu'à mon retour. Il est au courant. Donnez-lui les pleins pouvoirs. S'il n'est pas disponible, ouvrez vous-même ce pli.

A bientôt.

Seth

- Voilà, dit Cameron en remettant la seconde enveloppe à DuBrose. Mais que signifie cette bizarre histoire ?

- Dites-moi d'abord si vous comptez agir comme vous le demande Seth.

- Oui. Il sait ce qu'il fait.

- Il m'a donné des instructions.

Cameron sourit :

- Je cours le danger d'être assassiné ? C'est bien cela, n'est-ce pas ?

DuBrose savait que c'était l'idée que Pell avait suggérée au patron pour l'empêcher de deviner la vérité. Une façon de brouiller les cartes qui pouvait se révéler utile.

- Peut-être que oui. Et peut-être que non.

- Je ne suis plus un enfant, Ben.

- Je ne fais qu'obéir aux directives de Seth, patron.

- Parfait, laissa brusquement tomber Cameron. Suivez donc ses ordres. Si vous voulez que je vous remette ma démission; vous n'aurez qu'à me le faire savoir. (Il prit un dossier dans le coffre :) J'avais l'intention de revoir cela. C'est le projet de la nouvelle orientation de la propagande. Il y a peut-être besoin de le peaufiner un peu.

C'était sans danger. DuBrose savait de quoi il s'agissait. Il suivit des yeux le dos musclé du directeur qui regagnait son bureau.

Cameron avait oublié de refermer le coffre. DuBrose le fit à sa place, songeur et fronçant les sourcils. Cela ne ressemblait vraiment pas au patron : Cameron était méticuleux et pointilleux sur les détails. Et il était doué d'un solide appétit.

Or, il n'avait pas touché au plateau du déjeuner. Avait-il eu malgré tout vent de la vérité ? Commença-t-il à être rongé par une névrose d'anxiété ?

Symptômes : distraction, perte de l'appétit...

Cameron jeta un coup d'œil sur l'ébauche de la nouvelle orientation de l'endoctrinement mais il était incapable de se concentrer. Il ne contrôlait plus sa pensée avec sa rigueur habituelle. Il était hanté par la présence du plateau du déjeuner, par cette cuiller qui s'était comportée de façon si... anormale.

Il s'essuya machinalement la bouche d'un revers de main.

Il y avait une logique dans tout cela. Ces hallucinations... Elles avaient pour but de lui donner un sentiment d'insécurité.

Pour but ?

Un objectif défini ?

Alors, c'était de la persécution. Pourquoi reculer devant le mot ? Manie de la persécution. Qu'en penserait un psychiatre ?

Ou c'étaient des hallucinations ou ce n'en était pas. Et si ce n'en était pas, il s'agissait de persécution. Ou bien...

Il est difficile de réfléchir avec lucidité quand le sol risque à tout instant de vaciller sous vos pieds. Impossible de s'astreindre à travailler sur ce plan de propagande pour le moment. Cameron fourra les documents dans la chemise et s'approcha de son coffre-fort personnel. Il l'ouvrit.

Il y avait un œuf dans le coffre.

Et Cameron savait que ce n'était pas lui qui l'y avait mis.

Ce n'était d'ailleurs pas un vrai œuf car, quand il voulut le prendre, l'œuf disparut... quelque part.

Le message de Seth était le suivant :

Ben,

Maintenant, tout peut arriver. Ridgeley a découvert que nous savons qu'il vient du futur et il est extrêmement dangereux. Je pars de l'hypothèse que je serai assassiné et que vous me survivrez. Si nous sommes tués tous les deux... eh bien, vous ne lirez pas ces lignes !

Mais tenons-nous-en à ce postulat. Il faut résoudre l'équation et le patron est probablement le seul homme capable de trouver quelqu'un qui la résoudra. Peut-être que Pastor y parviendra, peut-être que non. Jusqu'à présent, il est allé plus loin que quiconque. Continuez de trier les lentilles et, en ce qui concerne le patron, faites pour le mieux.

Et ne vous laissez pas abattre par cette affaire. Quelle sera l'importance de toute cette histoire d'ici quelques millions d'années ? Bonne chance quand même !

Seth

Les autres papiers que contenait l'enveloppe étaient l'équation elle-même et le matériel de recherches que Pell avait rassemblé. Rien de cela n'était nouveau pour DuBrose qui s'assit pour réfléchir.

Seth était mort. (Je prendrai le deuil plus tard.)

Daniel Ridgeley était vivant. Il l'avait presque oublié, celui-là ! Dans l'immédiat, on pouvait provisoirement faire abstraction de lui. Le secrétaire à la Guerre serait peut-être utile dans ce domaine. Peut-être Ridgeley était-il à la solde des Phalangistes... encore que DuBrose ne voyait vraiment pas pourquoi un homme venu de l'avenir prendrait la peine de s'embringer dans des guerres locales d'un autre temps. Pourquoi Ridgeley donnait-il l'impression d'éprouver du plaisir à se trouver face à face avec des ennemis ? Car ç'avait bien été une étrange et illogique lueur de joie qui avait flamboyé dans les noires prunelles du courrier lorsque le secrétaire avait braqué un pistolet à vibrations sur lui et lorsque Pell, par sa ruse, l'avait empêché de commettre un meurtre la nuit précédente...

Billy Van Ness et son don de perception extra-temporelle... Billy pourrait-il l'aider dans ses rares moments de lucidité ? De quelle manière ? En localisant Ridgeley ? Mettre la main sur ce dernier ne serait pas suffisant. La clé, songeait DuBrose, c'était sa motivation. Et sa motivation se trouvait peut-être des milliers d'années dans l'avenir, dans l'univers d'où venait vraisemblablement le courrier.

Alors ? Les loupés ? Ces mausolées commémoratifs d'une race perdue, surgie d'un futur inconcevablement distant, et qui n'étaient plus que des dômes altérés, désagrégés que maintenait une force infrangible ? Non, il n'y avait aucun espoir du côté des loupés.

L'équation.

Pell l'avait présentée au patron comme un problème théorique d'intérêt négligeable. Qui pourrait résoudre une formule basée sur la logique variable ? Et Cameron avait lancé le nom de Lewis Carroll... une intelligence d'une souplesse totale, affranchie du handicap des valeurs conventionnelles.

Mais il n'existait plus, aujourd'hui, de mathématicien qui écrivît des contes de fées basés sur la logique symbolique. DuBrose avait déjà compulsé les grands fichiers pour repérer les techniciens qui avaient un violon d'Ingres mais il n'avait pas trouvé grand-chose. Un mathématicien lui avait paru intéressant : il était sculpteur de mobiles. Malheureusement, il faisait partie des spécialistes qui étaient devenus fous en étudiant l'équation.

Pastor était allé plus loin que la plupart des autres. DuBrose décida de changer de tactique. S'il parvenait à déterminer les facteurs qui avaient permis au physicien de frôler le succès, il aurait probablement la réponse.

Il entreprit d'établir le profil psychologique de Pastor en omettant délibérément d'inscrire le nom de ce dernier et nota quelques questions. Cameron tirerait sûrement quelque chose de ce graphique. Mais le secrétaire n'osait pas le soumettre immédiatement au patron : cela risquait fort de lui mettre la puce à l'oreille.

Il glissa le profil au milieu des documents de routine en attente d'une décision et envoya le tout à Cameron. Maintenant, il n'y avait plus qu'à patienter - pour ce qui était de ce problème, tout au moins.

- Et maintenant, Seth ?

- Je ne peux rien vous dire de plus que les paroles que vous me prêtez, vous le savez. Évoquez-moi à votre mémoire. Imaginez-moi. Trouvez ce que je pourrais vous dire.
- C'est ce que je tâche de faire.
- Saoulez-vous. Prenez des amphéts. Mettez-vous au sommeil-profond. Servez-vous de la clé bleue que je vous ai donnée. Essayez l'hédonisme à haute charge. Cela vous ouvrira les portes qu'il faut.
- La fuite en avant ! Ce serait refuser d'assumer ma responsabilité.
- Confusion sémantique ! Votre responsabilité se limite à empêcher le patron d'arracher ses œillères. Lui seul peut éviter la catastrophe. Mais qu'il ne le sache surtout pas.
- Je pourrais peut-être reprendre l'opération triage de lentilles...
- Pourquoi pas ?

DuBrose s'y employa. Il traça un certain nombre de profils, compulsa plusieurs listes et les étudia. Hobbies : badminton, base-ball, bowling. Les cartes... qui constituaient tout un sous-groupe. Peinture à l'huile, peinture surréaliste, peinture classique, peinture tridimensionnelle. Composition de scénarios de croque-mitaines, le « cinéma » sensoriel de ce temps. Les échecs... plusieurs variétés. Il y en avait donc plusieurs variétés ? Les échecs magiques... qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Élevage de lapins. Exploration de l'hydrosphère. La danse sur fonds d'adagios. L'alcoolisme.

« C'est chez les soûlographes qu'on aurait le plus de chances », se dit DuBrose.

Au même moment, Kalender l'appela. Il avait de mauvaises nouvelles. L'avion qui avait pour mission de larguer une bombe sur le repaire de Pastor avait échoué. Impossible de localiser le physicien.

DuBrose commençait à avoir l'impression d'être une cible sur laquelle se pointaient les flèches d'une douzaine de champions du tir à l'arc.

- Je ne vous demanderai pas si vous avez fait tout ce qui était possible, monsieur le secrétaire. Vous savez aussi bien que moi à quel point cette opération est importante.
- Nous avons quadrillé toute la zone à l'aide de rayons espions et de psychoradars réglés sur la fréquence de l'esprit adulte. Pas le moindre écho.
- Les appareils de Pastor ne fonctionnaient pas avec M-204. Il n'est pas exclu que son esprit soit passé sur une autre fréquence.
- Nous avons utilisé la photographie sérielle à infrarouges pour déceler des mouvements au sol sans détecter autre chose qu'un cerf et quelques pumas. Un hélico avait été mis à la disposition de Pastor. Nous ne sommes pas parvenus à le localiser. Savez-vous s'il l'avait avec lui sur sa montagne ?
- Peut-être. Possible qu'il l'ait détruit. Avez-vous lancé un avis d'alarme ?
- Prioritaire avec ordre de tirer à vue, monsieur DuBrose. L'alerte générale a été déclenchée.
- Le premier coup devra être mortel, vous savez. Si Pastor riposte...
- J'ai vu de quoi il est capable, l'interrompit Kalender qui semblait avoir du mal à remuer les lèvres. Ce qu'il me faut, à présent, ce sont des suggestions. Passez-moi le

directeur.

- Je regrette mais je ne peux pas. Il a donné des ordres, comprenez-vous...

- Mais c'est une urgence !

- Je le sais mais il est tout aussi capital que M. Cameron soit temporairement tenu dans l'ignorance des événements.

Kalender vira à l'écarlate.

- Eh bien, passez-moi Seth Pell, dit-il après un silence.

- Il n'est pas là. Je le remplace pendant son absence. (Sans attendre que son interlocuteur éclate, DuBrose enchaîna : il se pourrait que Pastor cherche à regagner son domicile. Je le crois sentimentalement attaché à sa famille. Il est possible qu'il veuille rentrer chez lui, soit pour être auprès des siens, soit pour les détruire. Sa femme et ses enfants sont, eux aussi, des symboles de son passé. Il a promis de ne plus faire usage de son pouvoir mais... Je vous conseille d'adjoindre quelques logiciens à vos équipes d'extermination en cas de difficultés. Il semblerait que le défaut de l'armure de Pastor soit la métaphysique. Un bon logicien sera peut-être capable de le dissuader d'exercer des représailles. Encore que le moyen le plus sûr soit encore de l'abattre à vue.

- Oui... c'est une idée. D'accord comme ça.

DuBrose avait décidé de sauter le pas :

- Encore une chose. Veuillez noter, je vous prie, que Daniel Ridgeley est un espion.

Kalender sursauta :

- Comment ? C'est imposs...

DuBrose était maintenant soulagé d'un grand poids.

- Attendez ! s'exclama-t-il sur sa lancée. Il fallait faire vite. Je ne savais pas si Ridgeley ne me liquiderait pas avant que j'aie eu le temps de prononcer cette phrase. A présent, ça y est. S'il me supprime, il ne vous restera plus qu'à vous lancer à ses trousses.

- Que se passe-t-il dans votre service, monsieur DuBrose ? demanda Kalender d'une voix lente. La section psychométrie est-elle frappée d'illusions collectives ? Ridgeley nous a été d'une aide inappréciable dans...

- Vous nous croyez hallucinés ? Le pouvoir de Pastor est-il imaginaire ? En quoi serait-il tellement extravagant que Ridgeley soit un agent des Phalangistes ?

- Je... je le connais et j'ai pleinement confiance en lui. Vous ignorez quels services il nous a...

- Ces services nous sauveront-ils de l'équation des Phalangistes ? Vous avez confiance en lui ? Évidemment ! C'était ce qu'il cherchait. Mais rappelez-vous ses disparitions intermittentes. Savez-vous ce qu'il fait pendant ces absences ?

- Bien sûr... Hein ?

- N'oubliez pas ceci : Ridgeley est infiniment plus dangereux que Pastor. Je ne vous demande ni de le faire arrêter ni de le faire exécuter. Je ne crois pas que ce serait possible. Mais je souhaiterais que vous vous teniez sur vos gardes. Localisez-le sans qu'il puisse se douter qu'on le surveille. Branchez un faisceau espion sur lui à demeure.

Kalender se gratta le menton.

- Nous ne pouvons pas nous permettre de prendre de risques. Je suivrai donc votre conseil. Mais... quand pourrai-je m'entretenir avec le directeur ?

- Vous serez le premier à lui parler dès qu'il n'aura plus rien à craindre. Vous savez quel effet a l'équation sur les gens qui l'étudient...

Kalender commençait enfin à comprendre.

- Nous avons eu un nouveau suicide... un électronicien. Plus deux autres cas de folie. Et je ne compte pas le Dr Pastor.

- Il faudrait étouffer l'équation jusqu'à ce que nous...

- Impossible ! Il importe qu'elle soit résolue. Vous ne savez pas si vos services réussiront. Aussi longtemps qu'il y aura une chance pour que quelqu'un trouve la solution de... ce machin, nous ne pouvons pas prendre de risques.

- Même si tous les spécialistes du pays doivent devenir dingos ?

- Cela ne me plaît pas davantage qu'à vous. Gardez le contact avec moi, monsieur DuBrose.

La conversation prit fin sur ces mots. DuBrose jeta un coup d'œil en direction de la fenêtre d'observation. Il suffoquait de claustrophobie. Tout risquait d'être anéanti d'un instant à l'autre... Pastor était en liberté... quelque part. Et rien ni personne ne serait à l'abri nulle part tant que son cerveau n'aurait pas été carbonisé.

DuBrose fit transmettre une autre série de documents à Cameron, puis il tenta, sans guère de succès, d'évoquer l'image de Seth.

- Que faire, à présent ?

- Comment voulez-vous que je le sache ?

- Je ne peux pas bousculer le patron...

- Naturellement. Il ne doit pas soupçonner l'importance de l'équation.

- Et pour Pastor ?

- Avez-vous fait tout ce que vous pouviez faire ?

- Je n'ai pas les moyens de le retrouver. Je l'ai déjà condamné à mort. N'est-ce pas assez ?

- Et en ce qui concerne Ridgeley ?

- Oh ! D'accord. Plus j'obtiendrai de renseignement sur ce personnage...

Billy Van Ness occupait une chambre individuelle à l'infirmerie. DuBrose s'y rendit pour étudier la fiche du patient et l'examiner. Il ne subsistait plus rien de l'excitation que l'apparition de Ridgeley avait provoquée la veille chez l'adolescent. Van Ness était en état de léthargie. Ses yeux étaient clos, son visage détendu.

La perception extra-temporelle... Elle pouvait s'avérer fort utile quand on avait affaire à un homme appartenant à un autre secteur temporel. Pell avait pratiqué l'hypnotisme sur Billy avec un certain succès. DuBrose fit amener des appareils et tenta la méthode de la suggestion mécanique. Comme cela ne donnait rien, il administra à Billy une piqûre.

- *K-k-k-k-kuk !*

Le borborygme rauque et discordant jaillit de la gorge du jeune garçon et DuBrose se rappela que celui-ci avait le palais déformé. Ce son était-il l'équivalent audible des émanations de radiations dures, moyen de communication probable de la race inconnue qui avait fabriqué les loupés ?

DuBrose sonda. Cette fois, il fut plus facile de rendre intelligibles les paroles du

patient. Pell avait défriché la voie, la veille, mais la désorientation temporelle subsistait. Le mutant ne faisait pas la distinction entre le passé, le présent et l'avenir. Une sorte d'ancre temporelle était indispensable pour neutraliser les furieuses fluctuations de sa perception. Comme le monde devait paraître étrange à ce garçon qui ne se servait jamais de ses yeux ! Il voyait la durée dans sa continuité...

- ...vivant puis repartant en arrière très loin dans l'extension et s'arrêtant et repartant et recommençant...

Question.

- Des dômes brillants. Scintillants. Qui s'étirent si loin dans...

Question.

- Pas de mots. Plus personne à la fin. De la courbe, je veux dire. Là où ils sont repartis en arrière. Pour chercher...

Question.

- Il n'y a pas de mots. En arrière et encore en arrière. Pour chercher.

Question.

- Où sont-ils maintenant ? Maintenant, c'est la fin.

DuBrose réfléchit. *Genus X*, la race qui avait construit les dômes, ce peuple étrange, inconcevable, qui avait remonté le temps et laissé en guise d'idoles commémoratives les loupés brillants et délabrés... En quête de quoi était-il ? De quelque chose de nécessaire à son existence. Et il ne l'avait pas trouvé. Traversant le temps, franchissant les millénaires, remontant vers un monde qui avait dû lui paraître d'une étrangeté primitive. Mais maintenant, « c'était la fin ».

- L'homme que tu as vu hier soir, Billy...

- *K-k-k-k-kuk !*

Vu ? Hier soir ? Pour le mutant, les mots étaient des variables.

- DuBrose s'efforça de formuler sa question de manière plus rigoureuse :

- L'homme. Il se prolongeait dans la bonne direction, tu te rappelles ? (Était-ce de la mémoire ou de la prescience pour la notion du temps gauchie et distendue qui était celle de Van Ness ?) Il était plus long que tous les autres, que tout le reste, sauf les choses brillantes. Il était plus complet...

- Courir, courir... je le voyais courir. Il y a eu une bataille...

- Une bataille, Billy ? Quel genre de bataille ?

- *K-k-k-kuk !* Des grosses machines... trop courtes pour qu'on les voie. Grosses, très grosses mais tellement courtes !

Des machines immenses ayant une brève durée de vie. De quoi pouvait-il s'agir ?

- Du bruit. Parfois. Mais parfois le silence et un endroit avec beaucoup de vies courtes... qui couraient, couraient, quand elles approchaient... approchent... approcheront... *k-k-k-k-kuk ! K-K-K-K-KUK !*

Des symptômes avant-coureurs de convulsions se manifestaient. DuBrose se hâta de faire une nouvelle piqûre à Billy et le calma grâce à une adroite suggestion hypnotique. Les spasmes déchirants qui secouaient le patient s'apaisèrent. Bientôt, Van Ness reposa, immobile et la respiration légère; les yeux fermés.

DuBrose entra dans son bureau au moment où Cameron posait des papiers sur sa table.

- Je rentre chez moi, Ben, lui annonça le directeur. J'ai la migraine. Impossible de travailler ces problèmes à fond. Je n'ai pu régler que quelques-uns d'entre eux. Où est Seth ? (Il scruta DuBrose.) Mais peu importe. Je...

- Vous n'avez pas d'ennuis, n'est-ce pas ?

- Non, affirma laconiquement Cameron. A plus tard.

Il sortit, laissant son secrétaire s'interroger. Ridgeley avait-il réussi à prendre encore une fois contact avec le patron ?

Symptômes : migraines, nervosité, incapacité à se concentrer...

DuBrose s'empessa de feuilleter les chemises. Il trouva celle qui l'intéressait mais on n'avait apparemment pas touché au dossier concernant le Dr Pastor. Peut-être les fiches sur lesquelles étaient notés les passe-temps pourraient-elles...

Rien non plus là-dedans. A moins que... une petite croix au crayon était tracée devant un nom.

Eli Wood, Sous-Orléans, mathématicien. Domicile : bloc 108 Louisiana B-4088. Passe-temps favori : échecs magiques.

Personne ne le connaissait et il en était satisfait. Il éprouvait un profond sentiment d'humilité du fait qu'il pouvait déambuler à travers Sous-Denver sans que quiconque découvre qui il était. Les bandes roulantes glissaient, chargées de combattants, mais nul ne remarquait la petite silhouette tranquille qui avançait d'un pas de flâneur sur le couloir central fixe. C'était la seconde mise à, l'épreuve et sans doute était-elle plus ardue que la première. Détruire les symboles du passé avait été d'une dangereuse simplicité. Il avait connu la tentation. Et parce qu'il savait, maintenant, que tout était creux, il savait aussi combien il serait facile de crever cette bulle qu'était le monde.

Car il ne pouvait pas mourir. Sa pensée se perpétuerait. Au commencement était le Verbe et le Verbe sera aussi à la fin.

Il avait envie de rentrer chez lui mais il devait d'abord affronter l'épreuve et il se trouvait que Sous-Denver était la cité souterraine la plus proche. Il y était entré en montrant son sauf-conduit. Il l'avait brandi comme s'il n'était qu'un homme ordinaire. Et il continuerait à agir comme s'il en était un. En toute humilité. Mais ses pensées, les pensées de Dieu, flamboieraient parmi les étoiles, les étoiles creuses de l'univers creux qu'il avait le pouvoir d'anéantir...

Telle était l'épreuve. Il ne devait plus jamais faire usage du pouvoir. L'autre Dieu avait sûrement eu bien souvent la tentation d'effacer l'univers. Il l'avait créé ! Mais il s'était retenu tout comme le Dr Emil Pastor devait se retenir.

Il s'astreindrait à porter le nom de Dr Emil Pastor. Cela faisait partie de son programme d'humilité. Et il ne mourrait jamais. Son corps disparaîtrait mais pas sa pensée.

Tous ces combattants qu'il croisait... quelle gratitude serait la leur s'ils savaient que c'était uniquement grâce à la miséricorde du Dr Emil Pastor qu'ils continuaient d'exister. Eh bien, ils ne le sauraient jamais. L'orgueil était un piège. Il ne voulait pas qu'on lui dresse des autels.

Le firmament était un autel qui proclamait la gloire du Dr Emil Pastor.

Une fourmi sortit d'une fissure, s'élançant en direction de la bande roulante. Pastor la repoussa vers la sécurité. *Même une fourmi...*

Depuis quand était-il là ? Depuis suffisamment de temps, sans nul doute. Il avait surmonté cette épreuve d'humilité. Il n'avait pas cédé à la tentation de révéler aux hommes de guerre de Sous-Denver qui il était. Il désirait rentrer chez lui. Et il espérait que sa femme ne se rendrait pas compte de sa métamorphose. Il fallait absolument qu'elle continue de croire qu'il était son « Emil chéri », de même que les enfants ne devaient

jamais se douter qu'il était autre chose que Papa. Il saurait jouer son rôle. Une bouffée de tendresse l'envahit parce qu'il savait qu'ils étaient creux.

Ils pouvaient disparaître... pour peu qu'il le veuille.

Aussi ne devrait-il jamais le vouloir. Il serait un Dieu bienveillant. Il croyait au principe de l'autodétermination. Il n'avait pas à intervenir.

Il s'était écoulé un temps suffisant. Il monta sur une bande roulante qui le propulsa vers une station de pneumocars. Une fois installé dans le véhicule, il agrippa une sangle (l'accélération lui retournait invariablement l'estomac) et se carra contre le dossier en attendant que le bref passage à vide prenne fin.

Il prit fin. Quinze minutes plus tard, le Dr Pastor mit pied à terre devant une Porte. Une file d'hommes en uniforme piétinaient. A sa vue, une tension à peine perceptible s'empara d'eux. Mais ils étaient bien entraînés : pas un seul ne porta la main à son pistolet.

Dieu marcha vers eux.

Cameron dînait en compagnie de Nela. Le visage de sa femme était calme et affectueux mais il savait qu'il ne constituait même pas un sanctuaire pour lui. La chair pourrait se dissoudre devant ses yeux, dénudant le crâne et...

Un baffle déversait de la musique douce. Une fraîche odeur de pins embaumait la pièce. Cameron saisit sa cuiller, la reposa et tendit la main vers son verre.

L'eau était chaude et saumâtre. Ses papilles réagirent avec violence mais il parvint à reposer le verre sans renverser plus de quelques gouttes de son contenu.

- Nerveux ? lui demanda Lena.

- Fatigué, c'est tout.

- Tu étais dans le même état hier soir. Tu as besoin de prendre un congé, Bob.

- J'en prendrai peut-être un. Je ne sais pas...

Il porta à nouveau le verre à ses lèvres. L'eau, cette fois, était glacée et avait une saveur extrêmement acide. Il repoussa brusquement sa chaise.

- Je vais m'étendre un peu. Ne t'inquiète pas. Reste assise. J'ai une migraine atroce, rien de plus. Sachant que son mari avait horreur d'être dorloté, Nela se contenta d'acquiescer et continua de manger.

- Si tu as besoin de moi, tu n'as qu'à m'appeler, dit-elle au moment où Cameron sortait. Je ne bougerai pas de là.

Le lit lui parut d'abord agréablement doux et confortable, puis trop doux. Il s'enfonçait toujours davantage dans un vide duveteux et pneumatique qui lui donnait la nausée comme lorsqu'il prenait l'ascenseur...

Il se leva et se mit à faire les cent pas. Sans regarder le miroir. La dernière fois qu'il l'avait regardé, son image avait fait naître à sa surface des cercles concentriques.

Il marchait.

Il marchait en rond. Mais il s'aperçut qu'il faisait constamment face au même point, au même tableau accroché au mur. Il était sur une platine de tourne-disque.

Il s'arrêta. La pièce commença à basculer. Il se laissa choir dans un fauteuil, ferma les yeux et s'efforça de chasser toutes les impressions sensorielles.

Était-ce une hallucination ou la réalité ?

Si c'était la réalité, le danger était plus grand. Seth et DuBrose étaient-ils mêlés à cette histoire ? Leurs allusions à un éventuel assassinat étaient manifestement des blagues. En d'autres circonstances Cameron aurait pu les croire. Mais ces *hallucinations*...

Il était difficile de réfléchir lucidement.

Peut-être était-ce précisément le but recherché. Peut-être ne voulait-on pas qu'il réfléchisse lucidement. Ses pensées brumeuses prirent forme. Il avait feint de croire que ces... ces assauts étaient purement subjectifs. Qu'ils étaient spontanés...

Mais il savait que cette invasion psychique était un phénomène objectif.

Il savait qu'il était victime d'une persécution. Les autres ne remarquaient pas les choses qui lui arrivaient. Ses persécuteurs étaient ingénieux. Ils étaient déterminés à le faire sombrer dans la folie...

Bon ! Mais pourquoi ?

Parce qu'il détenait des informations précieuses ?

Parce qu'il était un homme clé ?

Cette explication débouchait sur une conclusion : c'était de la paranoïa accompagnée d'un délire de la persécution systématique.

Cameron se leva avec précaution. Il tressaillit. Cela s'était reproduit. Et c'était, comme d'habitude, quelque chose d'inattendu.

Il descendit l'escalier lentement, la démarche maladroite. Son teint était terreux, ses traits tirés. En le voyant, Nela retint son souffle.

- Bob... qu'est-ce qui ne va pas ?

- Je file à Sous-Manhattan, répondit-il, les lèvres sèches. Voir un médecin... Fielding.

Elle s'approcha de lui d'un pas vif et lui entourra le cou de ses bras.

- Je ne te poserai pas de questions, chéri.

- Merci, Nela.

Il l'embrassa et sortit.

Ses jambes flageolaient tandis qu'il se dirigeait vers le hangar de l'hélicoptère et il se remémora la légende de la petite sirène qui avait échangé sa queue de poisson contre des jambes humaines. Depuis, elle marchait perpétuellement sur des couteaux tranchants dont la morsure, pour être imaginaire, n'en était pas moins douloureuse.

Chaque pas qu'il faisait arrachait une grimace à Cameron.

- Je ne bois pas mais j'ai du cognac à l'intention des visiteurs, dit le mathématicien. A moins que vous préféreriez un peu de pix ? J'en ai quelque part. Je n'en prends pas non plus mais...

- Ne vous donnez pas cette peine, répondit DuBrose. Je désire seulement m'entretenir avec vous, monsieur Wood.

Il posa sa serviette sur ses genoux et étudia son hôte. Wood s'assit d'un air embarrassé dans un fauteuil de relaxation dépourvu de fioritures. C'était un homme grand et maigre qui portait des lunettes démodées au lieu de lentilles de contact. Ses cheveux gris étaient soigneusement coiffés. Il régnait dans la pièce un ordre méticuleux,

maniaque, qui contrastait bizarrement avec le fouillis et le luxe criard du nid d'aigle de Pastor.

- S'agit-il de me confier des recherches de caractère militaire, monsieur DuBrose ? Je travaille déjà à Sous-Orléans...

- Oui, je sais. Je me suis informé. Vos états de service montrent l'ampleur de vos capacités.

- Euh... je vous remercie. Merci... beaucoup.

- Ce que j'ai à vous dire est confidentiel. Sommes- nous seuls ?

- Je suis célibataire. Oui, nous sommes seuls. Mais je suppose que vous appartenez à la section psychométrie. Cette discipline n'a guère de rapport avec ma spécialité.

- Nous sommes très touche-à-tout, à la section. DuBrose avait du mal à croire que l'homme qu'il avait devant lui possédait une telle masse de diplômes et avait publié sous son propre nom une telle quantité de communications dont certaines développaient des théories remarquables dans le domaine des mathématiques pures.

- Voici ce qui m'amène, monsieur Wood. Vous vous intéressez aux échecs magiques, n'est-ce pas ?

Wood écarquilla les yeux :

- Oui... oui, en effet. Mais...

- J'ai mes raisons pour vous poser cette question. Pouvez-vous me donner une idée de ce que sont les échecs magiques ?

- Euh... certainement. Mais comprenez bien que ce n'est que mon violon d'Ingres. (DuBrose, observant Wood qui s'emparait d'une pile d'échiquiers et les disposait sur la table, eut l'impression que son interlocuteur avait imperceptiblement rougi.) Je ne sais pas ce que vous voulez au juste, monsieur DuBrose.

- Savoir en quoi consistent les échecs magiques.

La timidité dont faisait preuve Wood s'était quelque peu dissipée :

- C'est une variante des échecs classiques, rien de plus. Aux alentours de 1930, un certain nombre de joueurs ont commencé à s'interroger sur les possibilités qu'offrait le jeu. Ils trouvaient que l'éventail des problèmes combinatoires des échecs traditionnels était trop restreint... deux pièces qui bougent ad libitum. Ainsi sont nés les super-échecs, les échecs magiques.

- Et ensuite ?

- Ceci est un échiquier normal... huit cases sur huit. Et voici les pièces ordinaires : le roi, la reine, le cavalier, le fou, la tour et le pion. Le cavalier avance de deux cases en ligne droite et d'une case à angle droit ou l'inverse. La tour avance en ligne droite, le fou en diagonale dans toutes les directions en restant sur les cases de la même couleur. L'objectif est, naturellement, de mettre l'adversaire échec et mat. Il y avait une multitude de variation mais certains thèmes sont tout bonnement impossibles avec un échiquier classique, notamment les thèmes géométriques.

- Vous utilisez un échiquier différent ?

- Aux échecs magiques, on peut avoir des pièces de valeur différentes et différents types d'échiquiers modifiant spatialement les données thématiques. Celui-ci par exemple. (Wood désigna à DuBrose un échiquier rectangulaire dont un côté comportait huit cases

et l'autre quatre.) Celui-là fait neuf cases sur huit. Cet autre est plus grand : seize sur seize. Et voici les pièces des super-échecs. (DuBrose examina les pièces d'aspect insolite.) La sauterelle. Le maraudeur - dont les déplacements ne sont que le développement de ceux du cavalier. Le bloqueur qui peut bloquer une pièce adverse mais ne la prend jamais. L'imitateur...

- Que fait-il ?

- Quand une pièce adverse fait un mouvement, il fait le même dans une direction parallèle. C'est assez difficile à expliquer à quelqu'un qui n'est pas familiarisé avec les principes du jeu d'échecs, je le crains.

- Somme toute, il s'agit, si je comprends bien, d'échecs obéissant à de nouvelles règles ?

- Des règles variables. (DuBrose se pencha en avant.) Vous pouvez inventer vos propres pièces et leur attribuer une puissance arbitraire, imaginer vos échiquiers et fixer la règle du jeu.

- C'est-à-dire ?

- Je vais vous montrer. (Wood mit quelques pièces en place.) Disons que, dans cette partie, les noirs ne doivent jamais se déplacer d'une longueur supérieure à leurs mouvements précédents. C'est un jeu à règle unique. DuBrose considéra l'échiquier.

- Attendez un instant. Cela ne présuppose-t-il pas une certaine disposition des pièces ?

Wood sourit de plaisir.

- Vous feriez un bon joueur. Oui, on doit automatiquement partir du postulat que les noirs ont la possibilité d'effectuer le mouvement le plus long pour commencer. Autre problème : les noirs font mat en deux coups. Oh ! Ce ne sont pas les problèmes qui manquent... la permutation des roques, le saute-chameau, le centre tournant, les échecs sans échec, l'échiquier cylindrique... les variations sont infinies. On peut jouer avec des pièces irréelles. Il n'y a pas de limite aux possibilités.

- Mais le fait d'assigner aux pièces des valeurs arbitraires ne risque-t-il pas de dérouter un joueur formé aux échecs classiques ?

- Il y a eu un petit conflit en 1930. Un certain nombre de joueurs orthodoxes considèrent les super-échecs comme une forme bâtarde et inacceptable du jeu. Il existe néanmoins suffisamment d'amateurs pour que nous organisions des tournois de temps en temps.

Un esprit d'une parfaite plasticité... qui ne soit pas entravé par les valeurs habituellement admises... quelqu'un qui forge ses propres règles.

Il avait tapé dans le mille !

DuBrose croisa les doigts et ouvrit sa serviette.

Trois heures plus tard, Eli Wood repoussa ses lunettes sur son front et posa sa pipe au tuyau incurvé.

- C'est fascinant, dit-il. Je n'ai jamais vu quelque chose d'aussi extraordinaire.

- Mais est-ce possible ? Pouvez-vous accepter...

- J'ai passé ma vie à accepter des choses ridicules et j'en ai connu d'assez insolites. (Il ne s'expliqua pas davantage.) Votre équation est donc fondée sur la notion de variabilité des vérités.

- Cela passe très loin au-dessus de ma tête. Mais nous avons affaire à plusieurs faisceaux de vérités.

- Certainement.

Wood remit ses lunettes sur son nez et dévisagea DuBrose en clignant des yeux derrière ses verres.

- S'il existe des vérités mutuellement contradictoires, cela prouve qu'elles ne sont pas contradictoires. A moins qu'elles le soient, évidemment, ajouta-t-il placidement. C'est également possible. C'est tout simplement l'application des échecs magiques au macrocosme.

- Si je ne me trompe, l'un des termes de l'équation pose que l'accélération d'un corps en chute libre est égale à 150 mètres par seconde. Plus tard, elle est de 22,5 mètres par seconde.

- Les noirs ne font jamais un déplacement d'une longueur supérieur à celle du mouvement précédent. Vous vous rappelez ? Je dirais que c'est la règle qui régit cette partie de l'équation.

- Une règle qui présuppose une certaine disposition des pièces.

- Laquelle serait le facteur constant. Je ne sais pas ce qu'est ce paramètre. Son identification demandera beaucoup de travail.

- On peut neutraliser la pesanteur, et puis...

- Certains thèmes sont irréalisables sur un échiquier traditionnel. Imaginez l'équivalent d'un échiquier dont la règle serait : pas de pesanteur. La question est réglée ! Un échiquier macrocosmique avec, comme postulat de base, que la terre ne tourne pas. Dans les limites de cet échiquier... *elle ne tourne pas*. Et pourtant, elle ne tourne pas... Galilée avait tort !

- Pouvez-vous résoudre cette équation ?

- Je peux toujours essayer. Ce sera un problème passionnant.

Il y avait encore d'autres points à débattre mais, à la fin de la conversation, DuBrose était satisfait. Il se leva après que Wood lui eut promis qu'il accorderait la priorité à ce problème mais, arrivé à la porte, il fut pris d'un doute et se retourna :

- L'idée de... vérités variables ne vous déconcerte pas ?

- Voyons, mon cher ! fit doucement Wood. Dans le monde où nous vivons ?

Il pouffa, s'inclina et referma la porte. DuBrose regagna Sous-Chicago.

Deux appels vidéo attendaient DuBrose. Il mit le répondeur enregistreur en marche. Il aurait dû prendre d'abord le message du secrétaire à la Guerre mais ce fut par celui de Nela qu'il commença :

« Ben. J'ai essayé de joindre Seth mais il est absent. Je me fais du souci pour Bob. Il est allé à New York voir le Dr Fielding. Il est... je ne sais pas. C'est probablement quelque chose qui a trait à son travail. Voulez-vous me rappeler s'il s'agit d'une chose que je dois savoir ? Terminé. » .

Le Dr Fielding... DuBrose le connaissait. Un psychiatre... Hum...

Le secrétaire à la Guerre lui annonçait qu'une erreur inexcusable avait été commise. Le Dr Emil Pastor avait été repéré alors qu'il quittait Sous-Denver. Il avait été blessé - mais pas tué.

Résultat : un détachement entier de gardes d'interception volatilisé. Aucune trace de Pastor. Il ne pourrait pas aller bien loin. Kalender avait ordonné de redoubler les précautions. Pastor serait abattu à vue, sans pitié. Pas de suggestions ?

DuBrose était incapable d'en imaginer une seule. Kalender avait tout bousillé. A présent, on pouvait s'attendre à tout.

Il laissa quelques messages avant de partir pour Sous-Manhattan. Inutile d'appeler le Dr Fielding. Il serait préférable que Cameron ne soit plus chez lui quand DuBrose arriverait. De cette façon, le secrétaire réussirait peut-être à soutirer au psychiatre des informations utiles.

Décidément, le patron ne tournait pas rond, c'était hors de doute.

Dans l'hélico qui filait en direction du sud-est, DuBrose se mit à penser à Eli Wood. Le mathématicien pourrait-il résoudre l'équation ? Un homme habitué à manipuler les variables des super-échecs... le fait même qu'il avait adopté les échecs magiques comme hobby démontrait sa souplesse d'esprit : DuBrose se rappela que Pastor se servait de son féérique pour composer des thèmes inhabituels de sa propre invention. Pourquoi le ministère de la Guerre n'avait-il pas déjà confié l'équation à Wood ?

La réponse allait de soi. On avait exclusivement choisi la crème des spécialistes pour la résoudre. Wood ne manquait pas de compétence mais ses antécédents n'étaient pas assez brillants pour impressionner les galonnés. Et, après tout, ce n'était pas un homme clé.

Perdrait-il la raison comme les autres ?

Mieux valait ne pas mettre tous les œufs dans le même panier. Il pouvait y avoir d'autres mathématiciens qui s'adonnaient aux échecs magiques - ou à un passe-temps

équivalent.

L'hélico fonçait en rugissant vers la Porte la plus proche par laquelle on gagnait Sous-Manhattan. DuBrose évoqua l'image de Seth :

- Le patron ne tourne pas rond.

- A-t-il eu vent de ce qui se passe, Ben ?

- Je ne sais pas. Quel dommage que vous soyez mort ! Si seulement j'étais certain de la tactique à employer...

- Vous avez mis Eli Wood dans la course. C'est déjà quelque chose. Quant au patron, il a beau être directeur civil de la section psychométrie, il a un colloïde dans le crâne. Vous êtes psychotechnicien. Débrouillez-vous.

- J'essaierai mais j'ai l'impression d'être un funambule en train de faire de l'équilibre sur une demi-douzaine de fils à la fois...

Il n'y a qu'un seul Dieu qui soit mort...

Il n'y a qu'un seul Dieu qui ait laissé la lance d'un soldat

Lui percer le flanc...

De qui était-ce ? D'un quelconque poète d'autrefois. Il ne se rappelait pas son nom.

Ils essaient de me tuer ! Ils essaient de tuer leur Dieu !

Il avait agi instinctivement. L'autodéfense était presque un tropisme. A l'instant même où l'intolérable brûlure lui avait mordu l'épaule, il avait usé de son pouvoir. Les autres avaient aussitôt disparu.

Maintenant, son bras pendait le long de son corps, desséché et inutilisable. La douleur palpitait en pulsations rythmiques qui battaient dans sa tête, dans son corps, et lui donnaient le vertige. Il poursuivait sa marche. Les étoiles scintillaient, froides et hors d'atteinte, mais il pouvait les éteindre s'il le voulait. Il pouvait obscurcir à jamais cette voûte éblouissante.

Dr Emil Pastor. Dr Emil Pastor. Emil-chéri. Un nom, un mot, un havre de fraîcheur, un feu amical luisant dans un chaos tumultueux...

Mais qu'était le Dr Emil Pastor ? Qu'était Emil-chéri ? S'il parvenait seulement à atteindre ce point de lumière...

Où était-il ? Il n'y avait ici que ténèbres. Le vent nocturne et de l'herbe qui crissait sous ses pas. Un arbre se dressait devant lui. Il le détruisit sans y penser. Et la conscience lui revint. Il existait une raison qui lui interdisait d'utiliser son pouvoir.

De bonnes intentions. L'autre Dieu avait eu de bonnes intentions, lui aussi. Mais on l'avait supplicié, honni... Et le déluge ?

Emil-chéri. Cela avait une signification. Cela voulait dire la paix et la sécurité. Des mots qu'il avait presque oubliés. Il ne voulait pas être Dieu, en vérité. Il détestait être Dieu. S'il pouvait rejoindre l'endroit où il avait abandonné le Dr Emil Pastor, il quitterait cette incarnation et retrouverait le repos. Mais il ne savait pas où était cet endroit.

Le Colorado. C'était quelque part au Colorado. Mais cela ne l'avancait pas. Sans moyen de transport ou de communication, il était perdu. Même Lui.

La femme...

Il allait vers elle. Pour retrouver le Dr Emil Pastor qu'il avait laissé auprès d'elle. Elle l'aiderait. Il allait vers elle.

Rien ne l'arrêterait !

DuBrose tomba sur le directeur de la section psychométrie devant le cabinet du Dr Fielding. Cameron était hagard, échevelé, et son regard avait perdu son flegme. Un tic lui tirait la joue.

- Que voulez-vous ? demanda-t-il au secrétaire.
- Nous avons des ennuis, répondit laconiquement ce dernier.
- C'est Nela qui vous a dit que j'étais là ?
- Oui. Elle m'a fait savoir que vous vous rendiez chez Fielding.
- Vous ne vous êtes pas demandé pourquoi ?

- Il n'y a rien d'extraordinaire à ce que les gens de la section aillent de temps en temps consulter un psychiatre. Mais vous aviez un comportement bizarre. Aussi, puisque vous me posez cette question... oui, je me suis demandé pourquoi.

Cameron jeta vivement un coup d'œil derrière DuBrose, poussa une sourde exclamation, pivota sur ses talons et fit signe au secrétaire de le suivre.

- Est-ce que c'était Ridgeley ? s'enquit-il tout en marchant.
- Oui.

Le soupir de soulagement de Cameron surprit DuBrose.

- Ce n'est donc pas une hallucination. Je le rencontre partout, aujourd'hui... J'ai couru à travers tout Sous-Manhattan pour essayer de le semer. Je n'ai pas encore vu Fielding. Je ne sais pas...

DuBrose entraîna Cameron vers une voie roulante. Le courrier les suivait toujours à distance.

- Que se passe-t-il ?

- Je suis allé dans les Espaces, fit Cameron sur un ton morne. Toujours pour essayer de me débarrasser de lui. J'en suis arrivé au point de ne plus pouvoir... (Il laissa sa phrase en suspens et scruta DuBrose d'un regard inquisiteur.) Où est Seth ?

- Je suis désolé, patron, mais je ne peux pas vous le dire : pourquoi ne pas me faire confiance ?

- C'est... Ridgeley. Pourquoi me suit-il ? A deux reprises, j'ai alerté des gardes. Quand ils ont voulu le chercher, les deux fois il avait disparu.

- J'ai demandé au secrétaire à la Guerre de le surveiller. Nous pensons qu'il est à la solde des Phalangistes.

- C'est un Phalangiste ?

- Non, non. Il est seulement à leur solde.

- La perspective d'être assassiné ne me tourmente pas tellement. C'est autre chose...

A nouveau, il s'interrompit. DuBrose consulta une plaque indicatrice et poussa le directeur vers une chaussée transurbaine. Il y avait foule à Sous-Manhattan malgré l'heure tardive.

- Pourquoi, Ben ? reprit Cameron. Vous cherchez à semer Ridgeley ?

- Je connais un endroit où il ne pourra pas nous importuner. Enfin... j'espère !

Le Paradis Bleu n'était pas très connu. Arrivé devant le portail criard de

l'établissement, DuBrose brandit une clé bleue comme si c'était un sauf-conduit et Cameron, franchement étonné, écarquilla les yeux.

- Je ne savais pas que vous étiez amateur de ce genre de divertissements.

- C'est Seth qui m'a donné cette clé. Il pensait que j'avais besoin d'une catharsis émotionnelle. Vous n'êtes jamais venu ici ?

- Non. Seth m'a parlé de la chose. Si j'ai bien compris, c'est assez... violent. Mais...

Il se retourna. Plus aucune trace du courrier.

- Ridgeley ne peut pas passer à travers les murs, patron. Il lui faudra un bon moment pour se procurer une clé et je ne suis nullement certain qu'il y parvienne.

Les deux hommes franchirent une antichambre aux murs garnis de miroirs. Ils avançaient à travers une brume pâle qui luisait faiblement. Un préposé surgit.

- A votre disposition, dit-il. Quel genre de volupté préférez-vous ? Nous avons un nouveau type de croque-mitaines.

- Cela fera l'affaire, approuva DuBrose. Où est-ce ? Des nuées ondoyantes les enveloppèrent. Ce brouillard tiède et opaque les entraînait sans heurts. Ils étaient déjà allongés sur des coussins confortablement rembourrés lorsqu'ils se rendirent compte qu'ils avaient cessé de bouger. La voix assourdie du préposé s'éleva :

- Les nuages vont un peu s'épaissir. Ici, nous n'employons pas de connexions nerveuses gênantes. Nous nous servons de la vapeur d'eau comme conducteur.

- Un instant, fit DuBrose. Au cas où nous voudrions interrompre la séance, comment coupe-t-on l'émission ?

- Le levier de droite. Maintenant...

Les nuages s'épaissirent. DuBrose, qui n'était pas sûr que le préposé fût parti, attendit. Les premiers fourmillements des vibrations d'une neuroconfiguration commencèrent à le chatouiller. Il était somnolent, confortable, et se sentait infiniment détendu. Lentement, des images traversaient son esprit.

Le théâtre grec avait été la forme primitive de la projection représentation. Plus tard, le cinéma, puis la télévision avaient élargi le champ d'application du phénomène. Toutes ces formes d'art visaient à réaliser l'identification du spectateur avec l'acteur - et les croque-mitaines, avec leur subtile dentelle d'impressions purement sensorielles, étaient le dernier perfectionnement apporté à cette technique. DuBrose en avait déjà « éprouvé » - car on ne les voyait pas - et il savait que, comme délassément, ils avaient une puissante efficacité. Mais ce système plus ou moins illégal était quelque chose de différent.

C'était d'une brutalité...

Bing... Bang... Bong ! Les flux sensoriels fusaient à travers l'engourdissement qui possédait DuBrose avec une violence telle que l'adrénaline engorgeait son sang. La peur, la haine, la passion et bien d'autres émotions anormalement survoltées se confondaient en une symphonie cacophonique qui le ballottaient de manière horrible. Sa main se crispa sur le levier. La tempête qui lui tordait les nerfs cessa immédiatement mais il était en sueur.

Les brumes se dissipèrent: A côté de lui, Cameron souriait faiblement.

- C'est mieux que le bain turc, dit-il. Mais ne remettez pas le contact. Si Ridgeley se montre, je veux pouvoir le voir.

DuBrose inspira profondément à plusieurs reprises.

- Pourquoi vous poursuit-il comme ça ? Vous avez une idée ?

- Peut-être. Et vous ?

- Je vous l'ai déjà dit. Il est sans doute à la solde des Phalangistes. Pourquoi ne me racontez-vous pas ce qui vous tracasse, patron ?

- Je ne peux pas. Pas encore. A moins que... Je vais vous poser une question. S'est-il produit quelque chose qui me rendrait... indispensable ?

DuBrose réfléchit. C'était un psychotechnicien et il se rendait compte que Cameron était presque au bout du rouleau. S'il prenait le risque de parler, cela réglerait peut-être pas mal de problèmes.

- Eh bien... répondez d'abord à la mienne. Il se jetait à l'eau. En croisant les doigts.

- Vous vous souvenez de l'équation théorique dont nous avons parlé, hier ?

- La vérité variable ? Je m'en souviens.

- Est-ce qu'un type qui pratique le jeu d'échecs magiques pourrait résoudre cette équation ? Ou deviendrait-il fou ?

Cameron comprit la portée de la question. Il plissa les paupières. Mais il prit son temps avant de répondre.

- Il la résoudrait, j'imagine. Si quelqu'un est capable de la résoudre...

DuBrose avala sa salive.

- Et s'il... s'il n'y parvenait pas ? Je suppose que vous possédez suffisamment de renseignements pour dénicher quelqu'un d'autre qui réussirait. Je vais répondre à votre question, patron. Je n'en ai pas envie mais j'ai peur. Peur à cause de ce qui vous arrive. Vous vous rongez, vous refusez de me dire pourquoi et je parie que cela est lié à... cette affaire.

- Ridgeley ?

- Il est dans le coup. Nous avons gardé le silence, Seth et moi, craignant que la conscience de votre responsabilité n'ait des conséquences... fâcheuses. Mais vous connaissez maintenant la réponse.

- Quelle réponse ?

- Cette équation n'est pas hypothétique. Les Phalangistes la possèdent et ils l'ont résolue. Ils s'en servent contre nous. Nous la possédons aussi mais, nous, nous ne l'avons pas résolue. Nos techniciens sont devenus cinglés. Votre tâche consiste à découvrir un type d'intelligence susceptible d'élucider cette équation.

Cameron n'avait pas bougé.

- Continuez.

- Seth et moi avons été obligés de vous empêcher de mesurer votre responsabilité. Vous comprenez pourquoi, à présent, n'est-ce pas, patron ?

Le directeur opina lentement mais ne dit rien.

- Il a fallu vous présenter le problème comme un exercice théorique. Nous redoutions que vous ne découvriez le pot aux roses. Mais, cette nuit, j'ai vu notre amateur d'échecs magiques et il est certain de réussir à résoudre l'équation. Et même s'il échoue,

nous connaissons maintenant le type d'individu capable de manipuler les vérités variables. Ce n'est plus qu'une question de sélection. Si vous faites chou blanc, ce sera parce que ce genre d'intelligence n'existe pas mais ce ne sera pas votre faute. Vous savez quel est le type d'esprit qui nous est nécessaire.

- C'est presque de la casuistique mais votre logique est sans défaut. Seulement, vous ne m'en avez pas assez dit. Continuez. Où est Seth ?

- Mort.

Il y eut un silence. Puis :

- Commencez par le commencement. Allez-y, Ben, je vous écoute. Vite...

Près d'une heure s'était écoulée.

- Si j'avais su tout cela dès le début, je n'aurais pas eu ces difficultés personnelles, dit Cameron. Mais si vous m'aviez mis au courant, le sens de ma responsabilité m'aurait probablement fait perdre la raison. Écoutez-moi.

Il parla à DuBrose du miroir qui ondoyait, du bouton de porte qui devenait mou, de la cuiller à transformations, du parquet qui chavirait.

- Toutes ces manifestations avaient pour but de saper mon sentiment de sécurité, de me rendre incapable de prendre des décisions, de susciter en moi une névrose d'anxiété... pour ne pas dire plus. Je savais que c'était irréalisable en l'état présent de nos connaissances scientifiques. Mais...

DuBrose avait la gorge sèche.

- Bon Dieu ! Si seulement vous nous l'aviez dit !

- Je n'osais pas. Au début, j'étais perdu. Je croyais que c'étaient là des phénomènes objectifs et j'essayais de leur trouver une explication. Il n'y en avait pas. Ou j'étais en train de devenir fou ou j'étais victime d'une offensive calculée. Dans cette dernière hypothèse, il y avait un motif... j'ignorais lequel. Mais j'ai supposé que c'était de me rendre fou par des moyens artificiels. J'ai estimé que le mieux était de jouer le jeu. Je savais que des rayons espions pouvaient être branchés sur moi, que toutes les paroles que je prononçais pouvaient être captées par... par les Phalangistes ou mes agresseurs, quels qu'ils fussent. (Cameron soupira.) Cela n'a pas été facile. Je pensais que j'en apprendrais davantage en feignant de croire que ces manifestations étaient de nature subjective. De cette façon, l'ennemi me tiendrait peut-être pour quantité négligeable et j'aurais la possibilité de découvrir son but. Je savais que Seth et vous étiez branchés sur quelque chose et je présumais que c'était en rapport avec cette histoire - je parle de mes hallucinations - mais j'avais confiance en Seth. Plus qu'en vous, Ben. Jusqu'à maintenant.

- Ainsi, vous avez joué le jeu...

- Cela paraît tout simple, n'est-ce pas ? Mais on ne sait jamais de façon certaine si l'on est ou non en train de devenir fou. Je n'étais sûr de rien. Mon esprit... bref, je souffrais d'une authentique psychose artificiellement provoquée. Sur ce plan, ils avaient réussi. Aujourd'hui, j'ai eu besoin d'aide. J'étais assez lucide pour ne pas m'adresser à vous... ou à Seth. J'ai pensé que parler à un psychiatre aurait un effet de catharsis sans qu'un tel dévouement trahisse mes soupçons. Mais cela n'a plus d'importance, désormais. Même si je suis sous surveillance des rayons espions, les Phalangistes ne pourront se servir des renseignements qu'ils obtiendront par ce moyen. Parce qu'ils ne peuvent pas nous arrêter.

- Ne les sous-estimez pas, patron. Ils ont résolu l'équation. Ils sont en mesure de l'utiliser comme arme. Ils savent fabriquer des bombes qui traversent nos champs de force, pour commencer. Et je suis prêt à parier que ce n'est pas tout.

Cameron ferma les yeux.

- Réfléchissons. Premier point : l'équation doit être résolue. A ce moment-là, nous serons à égalité avec les Phalangistes. Second point : il faut trouver une contre-équation. Mais je ne sais pas si même un adepte des échecs magiques peut y parvenir.

DuBrose grimaça. Il n'avait pas envisagé cette éventualité. C'était une responsabilité totalement nouvelle et imprévue : la nécessité de mettre la main sur un homme capable non seulement de résoudre l'équation mais aussi d'en annuler les effets.

- Eli Wood est un grand mathématicien...

- Pour notre époque. Il peut venir à bout de l'équation, je suis tout disposé à l'admettre. Il est plus facile d'analyser que de créer. Vous ne voyez pas encore d'où vient forcément cette équation, Ben ?

- Les Phalangistes...

- Sont nos contemporains. Leur science n'est pas plus avancée que la nôtre. Or, cette équation est le produit d'un type de technologie radicalement différent. Il n'y a qu'une réponse : Ridgeley.

- C'est lui qui est responsable ?

- S'il est venu du futur, il est probable qu'il a apporté l'équation dans ses bagages. Et qu'il l'a donnée ou vendue aux Phalangistes. Vous aviez raison de penser qu'il représente l'une des clés de toute l'affaire. Je vais essayer d'hypnotiser votre mutant... comment s'appelle-t-il, déjà ? Billy Van Ness. Possible que nous en tirions des renseignements intéressants.

- Il me semble que Ridgeley est notre adversaire le plus dangereux.

- Le plus précieux, peut-être, murmura Cameron d'une voix songeuse. J'ai une idée... Mmmm... Vous avez demandé à Kalender de le faire surveiller par les rayons espions ?

- Je ne sais pas s'il y est déjà parvenu. Il faut localiser le sujet avant de pouvoir régler le faisceau.

- Bon. (Cameron se leva.) Nous avons du pain sur la planche. Mais je me sens mieux. Je sais maintenant que je ne suis pas en train de devenir fou. Et qu'on ne me pousse pas à la folie. Pendant un certain temps, je me suis mis à réagir comme un paysan du Moyen Age, qui attribuait tout ce qui lui arrivait à ses dieux ou à ses démons personnels. A présent... (Le directeur se tourna vers un passage voûté que l'on distinguait à travers les brumes qui s'effiloçaient.) Il faut trouver un vidéophone - et vite. Ensuite, on va travailler de l'intégrateur. Venez, Ben. Et tenez-vous prêt à me remplacer - pour le cas où...

- Mais tout va bien, maintenant, patron. Vous savez ce que les Phalangistes tentaient de vous faire.

- Je le sais, fit sèchement Cameron. Mais vous oubliez un détail. Même maintenant, ils peuvent encore réussir. Ils pourraient me rendre fou rien qu'en maintenant la pression. Ils pourraient utiliser l'équation contre moi jusqu'à ce que mon esprit craque et

se réfugie dans la démence par réaction d'autodéfense.

- Ça continue toujours ?

- Des mille-pattes. Des bestioles. Des araignées. Si j'enlevais ma veste, je ne les verrais pas - de sorte qu'il n'y a pas moyen de savoir ce que c'est. Mais ils grouillent sur moi et la folie serait un asile, Ben.

Cameron frissonna.

Ils appelèrent Kalender à partir d'un vidéophone public. Le secrétaire à la Guerre n'était pas au G.Q.G. mais la mise sur relais ne demanda pas longtemps.

Le visage dur et massif de Kalender était tiré et il n'avait pas l'air content.

- Ainsi, vous vous êtes finalement décidé à entrer en contact avec moi ? J'apprécie cette attention, monsieur Cameron, croyez-le.

- M. DuBrose a agi selon mes instructions, se contenta de répondre Cameron qui n'avait nulle envie de se lancer dans une querelle pour le moment. Il fallait que je reste coupé de l'extérieur pour travailler sur une question particulière. La plus infime distraction aurait pu être un désastre.

- Un désastre ?

- Oui. Où en est-on en ce qui concerne le Dr Pastor ? DuBrose m'a tenu au courant des affaires pendantes.

- Avez-vous résolu l'équation ? Ou trouvé quelqu'un qui soit susceptible de la résoudre ?

- Pas encore, répondit Cameron. Je fais de mon mieux. Mais parlez-moi de Pastor.

- Pastor ? Il n'y a rien à signaler. Nous avons mis un bouclage en place. Votre ami DuBrose a pensé qu'il se rendrait peut-être chez lui. Les lieux sont surveillés. Nous avons suffisamment de matériel camouflé sur place pour le transformer en une poussière d'électrons. Ou en quanta. Nous n'avons rien dit à sa femme. S'il se montre...

- Il n'a pas laissé de traces de son passage ?

- De traces de... volatilisisation ? Non. Je ne crois pas qu'il use de son pouvoir.

- Vous ne pouvez rien faire de plus. Et Daniel Ridgeley ?

- Cette histoire est ridicule ! Ce garçon a pour nous une valeur inestimable. DuBrose se trompe sûrement.

- Avez-vous vérifié ses antécédents ?

- Naturellement. Et tout concorde.

- N'aurait-on pu falsifier son dossier signalétique ?

- Cela n'aurait pas été facile.

- Mais c'est faisable ?

- Ridgeley n'est pas un Phalangiste, rétorqua sèchement Kalender⁽²⁾. Si vous saviez quels précieux renseignements nous avons obtenus grâce à son travail d'espionnage...

- Cela nous fait une belle jambe, à présent ! Cette équation peut purement et simplement nous anéantir, et vous le savez. Avez-vous mis Ridgeley sous surveillance par faisceaux espions ?

- Nous n'avons pas réussi à le repérer. J'ai appelé sa ligne privée mais il avait débranché le récepteur.

Cameron ne fit pas de commentaires.

- Il est à Sous-Manhattan. Mettez-moi sous contrôle. Voici le numéro du vidéophone d'où je vous appelle. Il est possible que Ridgeley essaie de me contacter. S'il le fait, prenez-le en charge par rayons espions et ne le perdez pas ! Le mieux serait de le collimater avec trois ou quatre faisceaux.

DuBrose murmura quelque chose et Cameron approuva du menton.

- Ben DuBrose est avec moi. Mettez-le sous contrôle, lui aussi. Il ne faut pas laisser échapper la moindre possibilité de localisation.

- Voulez-vous des gardes du corps ?

- Non. (Cameron réfléchit un instant.) Tout ce que je veux, c'est que Ridgeley soit étroitement surveillé. Mais laissez-lui sa liberté de mouvements. C'est important. J'ai mon idée.

Kalender adressa un signe de tête à quelqu'un qui se trouvait en dehors du champ de vision.

- Vous êtes sous contrôle. Tous les deux. Voyez-vous autre chose ?

- Pas pour le moment. Bonne chance.

- Bonne chance.

DuBrose se tourna vers le directeur.

- Vous lui avez dit que nous n'avions trouvé personne pour résoudre l'équation.

- La ligne pouvait être sous écoute. Il serait fâcheux que l'on assassine Wood. Je suis probablement déjà surveillé par les Phalangistes. Autrement, leurs envoûtements ne seraient pas précis comme ils le sont. Il ne se passe jamais rien lorsque quelqu'un pourrait remarquer quelque chose.

- Ils continuent de vous tarabuster ?

- Oui. Bon... je vais appeler Nela. Ensuite...

Il l'appela.

- Et maintenant, patron ?

- Seth avait un appartement pas bien loin de Sous-Manhattan. Je voudrais voir s'il n'a rien laissé.

- Et pour Ridgeley ?

Cameron dévisagea DuBrose et sourit. Ridgeley ? Le courrier était une quantité presque aussi inconnue que l'équation elle-même.

Les deux hommes s'engouffrèrent dans un pneumocar.

L'« appartement » de Seth était en réalité une villa conçue pour dispenser un confort confinant à l'hédonisme. Cameron possédait la combinaison de la serrure. Quand les deux hommes entrèrent, des rampes fluorescentes teintées s'allumèrent automatiquement et les climatiseurs aérothermiques se mirent à vrombir doucement. DuBrose balaya du regard le vaste et sympathique living. C'était la première fois qu'il y mettait les pieds.

- C'était la retraite de Seth, dit Cameron. Venez...

Il se dirigea vers un mur orné d'un panneau figurant une scène de combat nocturne. Comme il s'en approchait, le tableau s'anima de vibrations rythmiques. Les éclairs blancs des fusées jaillissaient deux par deux, des nuages de fumée écarlates palpaient doucement. Cameron attendit un court instant, sifflota quelques mesures et le mur béa.

Le directeur se saisit de deux pistolets à vibrations, en tendit un à DuBrose et recula à l'autre bout de la pièce.

- Ce n'est pas un duel, Ben. Disons qu'il s'agit d'un piège. Ridgeley nous rattrapera tôt ou tard et c'est la première fois que nous sommes loin de la foule depuis mon arrivée à Sous-Manhattan. Ne vous approchez pas de moi. Restez à l'autre extrémité du salon.

DuBrose hocha la tête. Il soupesa le pistolet. Il n'avait jamais tiré de sa vie mais c'était sans importance. On vise et on appuie sur la détente. C'est tout. Il jeta un coup d'œil du côté des portes.

Cameron ouvrit un second panneau et le coffre-fort que celui-ci dissimulait. Il coupa le champ de force.

- Je présume qu'il n'y a rien là-dedans, fit-il tout en feuilletant des papiers. Je n'espérais d'ailleurs pas trouver grand-chose. Il était bien rare que Seth apporte du travail dans sa cachette.

DuBrose examina la pièce. Elle était décorée avec goût, sans le clinquant de mauvais aloi qui caractérisait le nid d'aigle de Pastor. Une multitude de livres, anciens et modernes, garnissait les rayonnages. Des volumes-rubans enregistrés sur bobines étaient rangés dans des vitrines. Le coussin d'un fauteuil à relaxation gardait encore l'empreinte de la tête de Seth Pell.

- Seth m'a avoué un jour qu'il était misanthrope, fit DuBrose.

Cameron acquiesça.

- C'était sans doute vrai. Il n'avait guère d'amis. L'amitié, cela se gagne. Il donnait l'impression d'être antisocial mais ce n'était pas le cas. Il avait une étonnante faculté d'adaptation.

- Il aimait son travail.

- Il se serait adapté à n'importe quel genre de travail. Seth était... (Cameron prit un livre, l'examina et le remit à sa place.) Il avait une théorie. Selon lui, les guerres étaient inévitables. Il disait qu'elles étaient le prolongement des modalités d'existence individuelles. La plupart des gens traversent toute une série de guerres personnelles... passionnelles, économiques, etc. S'ils y survivent, ils mûrissent. Peut-être ne sont-elles pas nécessaires au sens strict du terme mais Seth les croyaient inévitables parce que s'inscrivant dans le mécanisme général de la vie. Les facteurs déterminants, la survivance des espèces et l'instinct de conservation se répercutent in petto dans les guerres, individuelles aussi bien que nationales.

- Cette philosophie me semble bien morbide.

- Elle ne l'est pas si vous n'escomptez pas de dénouement heureux. Quand la guerre avec les Phalangistes sera terminée, ne vous attendez pas à l'avènement de l'âge d'or, Ben. Seth vous dirait que les guerres sont autant de coups de marteau qui forgent un glaive, qui le trempent. Il en va de même au niveau de l'individu à condition que le glaive

ne se brise ni ne se fausse. Et peut-être est-ce la même chose au plan des races. Un peuple qui aurait toujours vécu dans l'Utopie n'aurait que de faibles chances de survie. Votre pistolet, Ben !

DuBrose ne leva le canon de son arme que de quelques centimètres pour le pointer d'une main ferme sur l'homme à la silhouette robuste et aux cheveux couleur de bronze qui se tenait sur le seuil de la porte. L'uniforme brun et noir de Ridgeley était d'une netteté immaculée. Les rampes fluorescentes faisaient scintiller l'insigne qui ornait son revers.

DuBrose l'étudia. Un cou de taureau, un corps trapu et puissamment musclé mais taillé pour la vitesse aussi bien que pour la lutte. Rien ne désignait le courrier comme l'émissaire d'une autre époque. A moins que la lueur d'allégresse qui flamboyait au fond de ses yeux de jais ne fût un signe.

Ridgeley avait les mains vides mais DuBrose se rappelait le mystérieux objet étincelant qu'il avait un jour braqué sur lui.

- Je ne sais pas de quoi vous êtes capable, Ridgeley dit Cameron d'une voix placide. Peut-être pourriez-vous nous tuer tous les deux avant que nous vous abattions Mais vous serez sous le feu de notre tir croisé. Vous êtes entre DuBrose et moi.

Les traits de Ridgeley demeurèrent impassibles

- Vous pourriez donc me tuer, répondit-il avec bonne humeur. J'admets cette possibilité. Mais j'aime prendre des risques.

- Avez-vous l'intention de nous assassiner ?

- En tout cas, je compte bien essayer.

DuBrose haussa imperceptiblement son arme. Ridgeley n'était pas infailible. A présent, il était sous le balayage du rayon espion. Le savait-il ? Toujours était-il qu'il avait lui-même reconnu qu'il avait peut-être affaire à trop forte partie.

Un homme venu de l'avenir n'était pas obligatoirement un surhomme. Il avait ses limites.

- J'ai un atout en réserve, enchaîna Cameron. Aussi, ne tentez rien avant que j'aie fini de parler. Je crois pouvoir vous faire changer d'idée.

- Vraiment ?

- Tout d'abord, je vous propose de procéder à un échange d'informations.

- Je n'en vois pas la nécessité.

- Me direz-vous ce que vous cherchez ?

Ridgeley ne répondit pas mais la bizarre lueur de raillerie qui brillait dans ses prunelles s'assombrit. DuBrose surveillait le courrier d'un œil et Cameron de l'autre, prêt à devancer le signal du directeur. Mais il n'y eut pas de signal. Il sentait la sueur couler le long de son dos.

- Nous préférons rester vivants, DuBrose et moi, reprit Cameron. Vous aussi. Ce combat singulier peut avoir lieu tout de suite ou plus tard, n'est-ce pas ?

- Pourquoi pas tout de suite ?

- Parce que cela ne réglerait rien. Savez-vous ce qu'il est advenu du Dr Pastor ?

- Non, répondit Ridgeley. Ces derniers temps, je suis resté hors du coup. J'ai pensé que ce serait plus judicieux. Pastor... il ne travaillait pas sur l'équation ?

Oui - le courrier avait ses limitations. DuBrose, tous les sens en éveil, s'efforçait de déceler un indice sur cette physionomie imperturbable tandis que Cameron expliquait à Ridgeley ce qui s'était passé avec Pastor.

- Voilà le danger immédiat, conclut-il. Nous pouvons vous tuer, vous pouvez tuer l'un de nous deux ou tous les deux mais Pastor est quelque part et il est libre. Vous représentez-vous la menace qu'il constitue ? Ridgeley avait manifestement pris sa décision :

- Il faut le supprimer. Le secrétaire à la Guerre risque d'échouer. Dans ce cas... oui, c'est là le problème immédiat, Cameron. Vous tuer serait une bien piètre satisfaction si Pastor détruisait le monde après.

- Je n'ai pas fini. Savez-vous si Pastor a ou non utilisé - ou s'il utilisera - son pouvoir de cette manière ? A moins que le temps soit une variable...

- Je l'ignore. C'est pourquoi il n'est pas question de courir ce risque. Nous nous reverrons plus tard.

Le courrier sortit. DuBrose alla refermer la porte. Comme les fenêtres étaient à vision à sens unique, on ne pouvait pas les épier de l'extérieur.

- On le laisse filer, patron ?

Cameron se gratta le front.

- C'est préférable. Peut-être qu'il fera le travail à notre place... qu'il nous débarrassera de Pastor. Et il faut impérativement que Pastor soit éliminé. Un duel au pistolet n'aurait pas été une solution définitive. Il a dit qu'il ne savait pas, Ben.

- Hein ? Oh ! Oui, c'est curieux. S'il vient vraiment de l'avenir, s'il a la maîtrise du déplacement temporel... il devrait savoir.

- En effet, il devrait. Il devrait -au moins savoir si le temps est, oui ou non, flexible. Ou s'il existe des lignes de probabilité temporelles. Ouais... Essayons de toucher Kalender.

Kalender leur dit que Daniel Ridgeley était sous le contrôle de cinq faisceaux espions et se trouvait à bord d'un hélico qui avait pris la direction du nord-ouest. Il ajouta qu'un technicien qui décortiquait l'équation avait soudain gloussé de rire et s'était volatilisé. L'examen microscopique des lieux avait seulement révélé l'existence d'un trou du diamètre d'une pointe d'aiguille dans le plancher. Selon toute probabilité, l'homme avait été happé par le centre de gravité.

Trois autres cas de démence avaient été signalés.

Cameron coupa le contact et fit signe à DuBrose.

- Tâchez de toucher Eli Wood pour voir où il en est. Il vaut mieux que je ne me tienne pas dans le champ.

Il écouta attentivement la conversation sans se faire voir.

Wood avait la figure barbouillée d'encre mais sa placidité semblait inébranlable.

- Ah, monsieur DuBrose ! Je suis content de vous voir. J'avais pensé vous appeler à la psychométrie mais... comme vous m'avez dit que c'était ultra-confidentiel...

- C'est ultra-confidentiel. Où en êtes-vous ?

- Ça marche à merveille. Passionnant, ce travail ! Mais les choses sont un peu plus compliquées que je ne le croyais. Je suis parfois obligé d'attaquer deux ou trois problèmes

simultanément, compte tenu de la variation temporelle. Si je pouvais avoir quelques intégrateurs à ma disposition...

- Allez à Sous-Chicago, lui dit DuBrose, obéissant au signe de tête de Cameron. Vous aurez l'autorisation d'utiliser les intégrateurs. On mettra une équipe sous vos ordres.

- Formidable ! J'aurais besoin de gens compétents.

DuBrose hésita.

- Ne sera-ce pas dangereux ? Pour eux, je veux dire.

- Je ne le pense pas. Je désire seulement faire résoudre rapidement un certain nombre de problèmes. Je leur donnerai les éléments. J'aurais également besoin de mécaniciens. J'aimerais apporter quelques modifications à un intégrateur. J'ai mis la méthode sur pied mais je suis incapable d'effectuer le montage.

- Entendu. Quand aurez-vous terminé, à votre avis ?

- Je ne peux pas encore vous le dire.

- Bon... Eh bien, foncez !

- Oh... encore une chose, monsieur DuBrose. Je n'ai jamais travaillé sur intégrateurs. Est-ce que je pourrais fumer ? J'ai du mal à travailler sans ma pipe.

- Vous pourrez fumer.

Le visage de Wood s'effaça et Cameron pouffa.

- J'ai l'impression que nous avons mis le doigt sur l'homme qu'il nous fallait.

- Mais les assistants qu'il réclame ?

- Ils ne risquent pas de devenir fous. Leur responsabilité ne sera pas engagée. Ils la délégueront à Wood. Maintenant, en route pour Sous-Chicago, Ben. Je veux voir votre mutant... Van Ness, si je ne me trompe ? S'il peut nous fournir quelques renseignements sur Ridgeley, cela nous aidera.

- Ce ne sera pas commode. Il est terriblement désorienté.

- Je sais. Mais nous allons devoir combattre Ridgeley... et j'aimerais bien savoir pourquoi, c'est tout.

DuBrose hocha la tête, persuadé que si l'on parvenait à découvrir les motivations du courrier, cela réglerait *ipso facto* des tas de problèmes. De toute façon, les événements approchaient de leur point critique et les heures à venir allaient revêtir un intérêt extraordinaire. Cela allait être fascinant...

Mais il n'en fut rien. Ce ne fut que du travail de routine.

Ce ne sont pas les batailles qui gagnent les guerres. La bataille est précédée d'une épuisante et intense préparation au cours de laquelle tous les impondérables doivent être pesés et intégrés. En l'occurrence, il importait de déterminer les inconnues, et il y en avait beaucoup : qui était Ridgeley ? Quel objectif poursuivait-il ? Quels pouvoirs possédait-il ?

- Son dossier du ministère de la Guerre ne saurait rien nous apprendre, dit Cameron qui étudiait les psycho-profils du courrier. Il s'est fabriqué de toutes pièces une personnalité conforme au rôle qu'il joue. Ce qu'il faut, c'est analyser son environnement, ses actes, ses réactions - et Billy nous est de la plus grande utilité à cet égard.

DuBrose considéra le mutant sous hypnose qui dormait paisiblement tandis qu'un encéphalographe enregistrerait ses ondes cérébrales.

- En tout cas, nous avons trouvé un point d'ancrage temporel.

Ce n'était, jusque-là, qu'une simple ancre marine assortie de l'hypnose contrôlée comme adjuvant. Les courbes encéphalographiques présentaient des modifications distinctes selon les stimulus employés. En amenant le mutant à diriger sa faculté de perception extra-temporelle sur le secteur temps intéressant et en notant les stimulus qui le désorientaient ou, au contraire, l'aidaient à focaliser, il avait été possible d'apprendre un certain nombre de faits concernant le passé de Ridgeley - dans l'avenir. Mais il fallait toujours tenir compte d'une marge d'erreur en raison de l'imprécision avec laquelle Van Ness percevait la durée. Aussi son récit comportait-il des lacunes et des imbroglios. Certains pouvaient être rectifiés en recourant à l'étalon de l'expérience familière mais lorsque cette solution ne donnait rien, on faisait intervenir la quantité inconnue x .

Cela dura des jours entiers.

Entre-temps, il n'y avait aucune nouvelle du Dr Pastor. Cameron avait fini par se résoudre à se faire entourer de gardes du corps. Sous-Chicago était en état d'alerte. Seuls les combattants indispensables étaient autorisés à pénétrer dans les cavernes grouillantes de gardes et de spécialistes. Dans la salle des intégrateurs, Eli Wood et son équipe de coordinateurs travaillaient à plein régime, encore que le mathématicien ne semblât nullement souffrir de la tension qui régnait. Il déambulait en tirant pensivement sur sa pipe à travers une forêt de gigantesques cerveaux mécaniques semi-colloïdaux tout en prenant des notes sur ses manchettes quand il n'avait pas de carnet sous la main ou discutait du progrès de ses recherches avec Cameron et DuBrose.

- N'aurons-nous pas besoin de machines ? lui demanda un jour ce dernier. Pour pouvoir nous servir de l'équation lorsque nous l'aurons élucidée, je veux dire. Une espèce d'émetteur...

- C'est probable, bien que je n'en sois même pas certain. C'est que, comprenez-vous, cette affaire se présente comme un groupe de vérités variables... tellement variables que nous sommes dans l'incapacité de prévoir ce dont nous aurons besoin pour maîtriser cette force. Votre patient... il employait son énergie mentale et neutralisait la pesanteur. Je découvrirai peut-être une vérité axiomatique arbitraire, présupposant la transmission de vérités variables, contrôlées par le truchement d'une mine de crayon ou d'un morceau de fer. Voire d'un follicule pileux, ajouta Wood en clignant vaguement des yeux.

- Mais vous êtes sur la bonne voie ?

- Bien entendu. Mais je suis pour l'instant encore très loin de la contre-équation. Il est possible que je vienne aussi à bout de ce problème mais cela demandera des mois de travail.

- Pouvons-nous attendre si longtemps ? Non, ajouta DuBrose, répondant à sa propre question. Nous avons maintenant une chance d'écraser les Phalangistes. Leur arme principale réside dans le contrôle de l'équation. D'autres bombes ont encore pénétré nos champs de force protecteurs. S'ils déclenchaient maintenant une offensive générale...

Cameron le coupa :

- Leurs robots vaincraient. (Le directeur laissa son regard errer sur le formidable intégrateur qui palpitait doucement au loin.) C'est là leur plan. Leurs bombes n'étaient rien. C'étaient les techniciens qu'ils visaient.

- Il n'y a pas plus d'une centaine de spécialistes hors ligne dans ce pays, protesta Wood. Des électrophysiciens, des électroniciens, etc. Des hommes entraînés à élaborer rapidement des contre-offensives...

- Il s'agit d'une guerre technologique, j'en conviens. Une fois qu'ils auront transformé nos meilleurs techniciens en déments, nous serons aussi vulnérables qu'un système circulatoire privé de foie. Dans une situation où nous aurons un urgent besoin d'idées neuves, nous serons cuits. Parce que les hommes capables de nous fournir ces idées seront devenus fous.

- Même quand nous aurons résolu l'équation, nous serons dans l'impasse, commenta Wood.

- Exactement. Nous nous retrouverons à égalité avec les Phalangistes.

Cameron s'humecta les lèvres. Sans la contre-équation, rien ne pourrait le sauver. L'assaut psychologique dirigé contre lui se poursuivait sans répit. Une heure plus tôt, dans son bureau, il avait vu la cigarette allumée qu'il tenait s'échapper de ses doigts et monter à l'assaut de son bras en lui brûlant la peau à mesure qu'elle avançait.

- Nous finirons par trouver le joint d'une façon ou d'une autre, fit DuBrose qui observait le directeur. Il doit bien y avoir un moyen. Nous possédons assez de ressources...

Cameron opina.

- J'ai réussi à convaincre Kalender de faire cesser toutes les recherches sur l'équation. Vous êtes désormais le seul à travailler là-dessus, Wood. Ainsi, nous sauverons quelques techniciens mais les plus éminents sont déjà ou morts ou fous.

- Il n'est pas possible de ressusciter ceux qui sont morts mais nous pourrions guérir les autres, dit DuBrose. Il suffira de leur montrer la solution de l'équation.

- Ce n'est tout à fait aussi simple, Ben, mais c'est, en effet, le principe. Ils sont devenus fous parce qu'ils n'ont pas pu assumer leur responsabilité. Si nous parvenons à leur faire comprendre que cette responsabilité ne pèse plus sur eux, ils recouvreront rapidement la raison.

- Il faut que je me remette au travail, fit Wood en rallumant sa pipe. Tout cela, voyez-vous, se ramène à une sorte de partie d'échecs magiques dont les règles ne sont pas clairement définies. (Il regarda le grand intégrateur en clignant des yeux.) Stupéfiantes, ces machines ! Je ne comprends pas...

Il s'éloigna en secouant rêveusement la tête.

- Il la résoudra, déclara DuBrose avec confiance.

- Oui... mais quand ? Allons voir Billy.

Flanqués de leurs gardes du corps, les deux hommes regagnèrent le sanatorium psychométrique pour une nouvelle séance avec le mutant. Petit à petit, des éléments nouveaux venaient grossir le dossier Daniel Ridgeley.

Van Ness ne pouvait être que spectateur. Il percevait la durée dans son extension mais étant néanmoins psychopathe, ses réactions, à défaut de son vocabulaire, étaient celles d'un enfant. Il répondait aux questions, il rapportait ce qu'il voyait mais rien de plus. Et s'il avait appris facilement à identifier Ridgeley parce qu'il percevait la ligne de durée particulièrement étirée du courrier, il lui était manifestement impossible d'en établir la chronologie. Il n'y avait pas de continuité. A un moment donné, Ridgeley était un bébé. Un instant plus tard, il était adolescent, puis adulte, puis quelque chose d'invisible en suspension à l'intérieur de ce qui devait être un incubateur prénatal extraordinairement complexe.

Mais lentement, très lentement, l'image du monde de Ridgeley commençait à émerger de ces visions nébuleuses du futur et à prendre forme.

C'était comme un paysage observé d'en haut, noyé de brume, dont on voit peu à peu apparaître les pics et les promontoires déchirant les nuages obscurs. Il était possible, également, d'établir une chronologie approximative en demandant à Van Ness de décrire avec minutie l'aspect physique de Ridgeley. L'expérience creuse et modèle le visage d'un homme à mesure qu'il vieillit.

C'était un travail de routine lassant et fastidieux. Les jours succédaient aux jours, c'était toujours le *statu quo* et l'angoisse ne faiblissait pas. Le Dr Emil Pastor était toujours introuvable, Cameron avait toujours ses hallucinations et il avait fini par autoriser DuBrose à le droguer lorsque ce remède héroïque s'avérait nécessaire. Les techniciens fous demeuraient fous. M-204, dans son sanatorium, était toujours Mahomet et il flottait au-dessus de son lit, passif et ignorant les tubes par lesquels on l'alimentait artificiellement comme il ignorait tous les traitements, attentatoires à la dignité du Prophète, dont il était l'objet.

Le G.Q.G. s'était officiellement installé à Sous-Chicago. La cité souterraine commençait à se remplir d'hommes et de matériel en abondance. Personne ne savait de quoi l'on aurait besoin au juste mais on s'efforçait de réunir tout ce qu'il était possible d'avoir sous la main.

On savait, grâce aux rayons espions, que Ridgeley sillonnait le pays tantôt en hélicoptère, tantôt à pied et qu'il se servait d'un instrument ressemblant à un compas directionnel. Il essayait visiblement de localiser le Dr Pastor. Lorsqu'il l'aurait repéré, le G.Q.G. le saurait.

Un jour, Cameron entra dans le bureau dans un état de nervosité avancé. DuBrose, s'attendant instinctivement à des complications, leva le nez de ses papiers.

- Des ennuis ?

- Pastor n'a pas encore été retrouvé ? Non ? Bien, écoutez-moi. J'ai une idée.

Il se servit du vidéophone de DuBrose pour appeler Eli Wood. Le mathématicien, aussi flegmatique et imperturbable qu'à l'accoutumée, salua les deux hommes d'un signe de tête.

- Bonjour. Nous faisons des progrès. Je viens de découvrir que les gens n'existent pas. En fonction de cette vérité particulière, c'est parfaitement exact. A propos, nous approchons de la fin.

- Et vous êtes toujours en bonne santé ? Oui, je m'en rends compte. Écoutez voir, Wood, et dites-moi ce que vous pensez de mon raisonnement. Nous supposons que Ridgeley a apporté l'équation avec lui quand il a remonté le temps. Il l'a donnée aux Phalangistes. Figurez-vous que Van Ness, le mutant, nous a quelque peu éclairés sur ses antécédents. Ridgeley vient d'une civilisation hautement avancée sur le plan technologique. Elle utilise l'équation. On ne peut pas tirer grand-chose de Van Ness mais je présume que c'est une arme de guerre - pas l'arme ultime : une parmi d'autres. Les contemporains de Ridgeley connaissent-ils la contre-équation, le facteur neutralisant ?

Wood pinça les lèvres.

- Cela paraîtrait vraisemblable. Votre mutant ne peut-il vous le confirmer ?

- C'est un observateur superficiel. Même s'il voyait la contre-équation en action, il serait dans l'incapacité de décrire clairement le processus. Trop de choses lui échapperaient. En outre, il est très difficile de le guider - et même si nous y parvenions, nous ne saurions pas quoi chercher. Mais en admettant que Ridgeley connaisse la solution de l'équation et qu'il sache comment la mettre en œuvre, peut-on considérer qu'il connaît également la contre-équation ?

- Cela semble probable. Il est sous le contrôle des rayons espions.

- C'est justement là où je voulais en venir. Il est à la recherche de Pastor. Or, celui-ci possède le pouvoir de destruction qui fait partie intégrante de l'équation. Ridgeley doit donc savoir comment s'en protéger.

- La seule protection serait la contre-équation.

- S'il s'en sert contre Pastor...

- L'application, murmura pensivement Wood en contemplant sa pipe. Je vois. S'il emploie la contre-équation, nous serons en mesure d'analyser sa méthode. Un observateur ayant une bonne formation scientifique et qui verrait pour la première fois de sa vie un canon tirer serait capable de reconstituer la formule de la poudre - en théorie, tout au moins. Oui... Je vous conseille d'accoupler aux rayons espions qui le surveillent des caméras équipées de systèmes d'analyse quantitative et qualitative. Utilisez les ultra-violets, les infra-rouges, tout ce que vous pourrez imaginer. Ce sera un

début. Si Ridgeley fait usage de la contre-équation, le problème sera réglé.

L'écran revenu opaque, Cameron se tourna vers DuBrose. Pour la première fois depuis des semaines, son regard avait perdu sa fixité.

- Vous comprenez ce que cela signifierait, Ben ? demanda-t-il au secrétaire d'une voix douce.

- Oui. Vous cesseriez d'être... hanté.

Cameron haussa les épaules.

- Il est normal que je songe d'abord, aux conséquences que cela aurait pour moi personnellement. Mais cela voudrait dire aussi que nous serions en mesure d'en finir avec les Phalangistes. Ils n'ont pas la contre-équation. Jamais Ridgeley ne leur en aurait fait cadeau. Elle est son assurance sur la vie. Dans la situation où il se trouve, il est automatiquement l'homme à abattre parce que les Phalangistes ne peuvent pas avoir confiance en lui.

- N'est-il pas trop précieux pour qu'ils l'assassinent ?

- Il est plus dangereux qu'il n'est précieux. Il leur a donné une arme leur permettant de gagner la guerre en échange de... de quelque chose. Quoi ? Je l'ignore. Mais si les Phalangistes gagnent, de quelle utilité sera-t-il pour eux ? Et supposez qu'il se vende à nous... Un mercenaire n'hésite pas à retourner sa veste s'il y trouve son compte. Peut-être que les Phalangistes ont peur de lui. Peut-être qu'il leur est extraordinairement utile mais il leur est impossible d'avoir confiance en lui. De leur point de vue, il peut donner la victoire à un camp aussi bien qu'à l'autre. Or, il est suffisamment intelligent pour ne pas faire davantage confiance à ses alliés et pour ne pas leur vendre le bouclier en même temps que l'arme.

- Cela me semble logique, convint DuBrose. Mais admettons qu'il ne retrouve pas Pastor ?

- Hemm... Vous êtes optimiste, vous ! Venez... on va encore essayer de tirer quelque chose de Billy.

Les choses prenaient forme.

Il y avait également eu une guerre à l'époque de Ridgeley. Mais c'était une guerre absolue. Une guerre qui mobilisait à son service le système technologique le plus sophistiqué que la planète eût jamais connu.

Elle durait depuis longtemps et elle avait marqué de son empreinte toute la structure socio-économique des belligérants. Longtemps avant la naissance, le plasma germinal était soumis à une irradiation qui assurait le développement ultérieur de certains talents indispensables chez l'individu. Les compatriotes de Ridgeley étaient des guerriers jusqu'à la moelle. Leur psychologie était admirablement adaptée à leur tâche.

Et cette époque ne connaissait qu'une seule et unique tâche : faire la guerre.

Une coordination musculaire inouïe associée à une structure nerveuse ultrasensible... Les réactions de Ridgeley étaient immédiates. Il pouvait prendre des décisions instantanées. Il était l'incarnation du dieu Mars.

Grâce à l'extraordinaire méthodologie de ce temps, il avait été formé pour le combat et la conquête.

Mais exclusivement pour cela.

Dans le bureau de Cameron...

- Vous m'avez mis la puce à l'oreille en suggérant que Ridgeley ne pouvait pas avoir confiance en ses alliés les Phalangistes et j'ai réfléchi, disait Wood. Pas question qu'il leur donne la contre-équation, d'accord. Mais l'important - et c'est cela qui m'a fait tiquer - est ailleurs. Il y a quelque chose de tordu dans l'équation elle-même.

- Toute cette affaire est tordue, répliqua DuBrose. C'est bien l'idée de base, n'est-ce pas ?

Wood cligna des yeux :

- J'ai néanmoins tenu pour acquis que tous les gambits étaient joués. Jusqu'à hier. Est-il venu à l'esprit de l'un de vous d'eux que les Phalangistes n'utilisent pas la puissance totale de leur arme ?

- Nos techniciens deviennent fous les uns après les autres, dit lentement Cameron.

- Seuls quelques facteurs de logique variable ont été employés. Tous ceux que l'exploitation incomplète de l'équation permet de mettre en œuvre.

- *Incomplète !* s'exclama DuBrose.

Wood tapota sur le fourneau de sa pipe pour la vider.

- Eh oui, elle est incomplète. Le camouflage est si parfait qu'elle semble *presque* complète mais il manque un facteur. Je ne l'ai compris que lorsque j'ai tenu compte de la possibilité de cette lacune. Un puzzle auquel manque une pièce... Si on le sait et si on met les autres en place, on peut déterminer la forme de la pièce absente. Dans son état incomplet, les applications de l'équation sont limitées.

- Mais pourquoi ? voulut savoir Cameron.

- Mais c'est évident ! s'écria DuBrose. L'équation complète représente un danger pour Ridgeley ! On pourrait s'en servir contre lui. Il est tout à fait naturel qu'il ne veuille pas se mettre à la merci des Phalangistes ni de personne d'autre.

Le directeur se plongea dans la contemplation de ses mains.

- Nous sommes partis du postulat que les Phalangistes détiennent l'arme complète alors que, si je vous ai bien compris, ils ont probablement la bombe mais pas le viseur, hein ?

Wood approuva de la tête et Cameron poursuivit :

- Mais les Phalangistes ne sont pas des imbéciles. Ils ont de bons techniciens. Ils se sont certainement aperçus que la formule était fragmentaire.

Le mathématicien opina à nouveau du chef.

- Ils ont eu largement le temps.

- Mais ils n'ont pas trouvé l'élément manquant. Sinon, ils auraient lancé une attaque foudroyante. Je présume que, sous sa forme complète, l'équation serait une arme pratiquement invincible.

- Difficile d'être catégorique. Je dirais que c'est vraisemblable. Sauf, bien sûr, en face de la contre-équation.

Cameron sourit.

- Donc, les techniciens phalangistes potassent eux aussi la question. Ils courent les mêmes risques que nous. Il faut absolument qu'ils découvrent le facteur manquant de peur que nous ne le découvrons les premiers et parce qu'ils redoutent Ridgeley. Je me demande combien de leurs spécialistes de pointe sont déjà devenus fous.

- C'est une arme à deux tranchants, dit DuBrose avec excitation. Forcément... Si Ridgeley...

- Etes-vous capable de découvrir ce facteur absent ? grommela Cameron.

- Je pense que oui, répondit Wood.

- Alors, pourquoi les Phalangistes en seraient-ils incapables ?

- Un handicap psychologique de caractère ethnique, peut-être, suggéra le secrétaire. Ce sont des réactionnaires impénitents. Ils l'ont toujours été. Leur culture est jeune mais elle est fondée sur de vieux principes établis. Ils...

Wood le coupa :

- Ils ne jouent pas aux échecs magiques. Certes, il n'est pas exclu qu'ils finissent par trouver le facteur manquant mais il est impossible qu'ils l'aient déjà découvert : ils nous auraient écrasés à l'heure qu'il est. C'est vous dire la puissance de l'équation sous sa forme complète. Voilà un autre point d'acquis. (Le mathématicien pouffa.) Moi, je sais que, si j'échoue, je ne serai pas fusillé et n'aurai pas à me faire hara-kiri. Les Phalangistes, eux, ont un code moral aussi strict qu'arbitraire. Ils servent l'Etat mais ils lui rendent aussi un culte. Echouer est pour eux impensable.

Cameron était apparemment du même avis.

- Les Danois ont vaincu les Saxons un nombre incalculable de fois mais Alfred le Grand et ses soldats repartaient constamment à l'attaque. Quand les Danois furent battus à Ethandune, la défaite les cassa psychologiquement. La culture phalangiste est rigide. C'était inévitable au début, sinon elle se serait désagrégée. Mais maintenant... Oui, nos techniciens se tourmentent s'ils ne parviennent pas à trouver la solution de l'équation et ils deviennent fous. Mais un technicien phalangiste est conditionné de façon à se tourmenter encore beaucoup plus. C'est là le handicap de leur culture.

- Moi, je m'amuse et je n'ai pas le temps de me tourmenter, dit placidement Wood. C'est pourquoi j'ai des chances de résoudre l'équation à très bref délai, avec le facteur manquant en prime.

Cameron le dévisagea.

- Nous pouvons gagner la guerre. C'est possible. Mais si nous la gagnons, je me demanderai toujours pourquoi Ridgeley a préféré rejoindre le parti des vaincus.

- Il ne l'aurait pas fait s'il avait su à qui irait la victoire. Donc, il ne le savait pas. Peut-être qu'aucun document historique de notre époque n'est parvenu à la sienne et qu'il n'existe qu'une vague légende évoquant une guerre mais qui ne précise pas qui l'a gagnée. Et même si des chroniques ont survécu, il se peut qu'elles soient tellement fragmentaires que...

- Fragmentaires ou déformées, corrigea Cameron. Mais il y a une autre éventualité : des temps parallèles. Peut-être que, dans le passé originel de Ridgeley, les Phalangistes ont été victorieux mais qu'en remontant dans le temps il ait modifié les événements et infléchi l'évolution historique en direction d'un autre futur. Le mathématicien se leva.

- Il faut que je retourne au travail. Maintenant que nous y voyons un peu plus clair, peut-être que...

Eli Wood ne donna pas signe de vie pendant trois jours.

Dieu, ci-devant Emil Pastor, marchait dans la fraîcheur du soir au milieu des champs de blé du Dakota, frêle silhouette pataugeant à travers une mer d'épis argentés ondulant doucement sous la lune. Il suivait son ombre. L'ombre est la réalité, la réalité l'ombre. La terre creuse résonnait sous ses pas et ces roulements incessants, cavernaux, se répercutaient douloureusement dans son crâne. Il ne voulait pas s'arrêter. Il avait déjà perdu assez de temps. Plus vite il arriverait à destination, plus vite il connaîtrait la réponse aux questions qu'il se posait.

Dieu devrait être tout-puissant. C'était là le hic. Il avait une personnalité double. Il avait le vague et inconfortable sentiment d'être non seulement Dieu mais aussi Apollyon, l'Ange de l'Abîme. Peut-être n'était-il même pas Dieu mais seulement l'archange exterminateur.

Pourquoi n'avait-il pas été capable de guérir son propre bras ?

Les tissus nerveux étaient brûlés. La douleur qu'il éprouvait était imaginaire - le phénomène classique de l'amputation. Il avait attaché son bras racorni contre sa poitrine car son balancement l'obsédait.

Médecin, guéris-toi toi-même. Dieu, guéris-Toi Toi-même. Apollyon...

Au comble de la perplexité, il ralentit et finit par s'immobiliser au milieu des champs silencieux, le regard rivé sur son ombre manchote. Mais un souvenir lointain et confus palpitait encore en lui, lui remémorant quelque chose qui avait nom Emil-chéri et qui était synonyme de sécurité. Son ombre le conduirait à ce sanctuaire.

Alors, il connaîtrait son nom. Dieu ou Apollyon. Il connaîtrait sa destinée. Dieu doit régner avec justice et clémence. Apollyon doit détruire.

Quelque chose avançait dans les blés. Non... c'était le vent.

Il ordonna à la douleur de cesser mais elle ne cessa pas.

Lentement, des larmes qu'il ne pouvait contenir ruisselaient sur ses joues. Il ne vit pas ce qui avançait sans bruit à travers les blés qu'argentait un implacable clair de lune.

L'iconoclaste approchait silencieusement de Dieu.

- Mais l'application ?

- C'est la simplicité même. Je vais vous expliquer, monsieur Cameron. On ne peut jouer aux échecs magiques que si l'on a un échiquier, les pièces et si l'on connaît les règles. Maintenant que l'équation est résolue, nous les connaissons.

- Mais l'échiquier ? Et les pièces ?

- Ils nous entourent. La matière, la lumière, le son... des choses qu'on ne saurait considérer habituellement comme... euh... comme des rouages mécaniques. Qui, habituellement, n'en sont pas. Au jeu d'échecs traditionnel, on n'utilise ni le maraudeur ni la sauterelle. La logique conventionnelle vous interdit de vous servir de... d'une cigarette comme d'une machine. Mais si l'on postule des vérités variables, on peut

attribuer des pouvoirs arbitraires même à une cigarette. Notre continuum spatio-temporel et ses propriétés constituent l'échiquier et les pièces. En prenant un certain nombre d'axiomes spatio-temporels irréels, vous modifiez la forme de l'échiquier. Notez que par « irréel », je veux dire irréel selon les critères orthodoxes.

- Mais l'application pratique ?

- Un moteur à explosion pourrait nous fournir la puissance de départ. Ou tout simplement l'énergie nerveuse. De vastes sources d'énergie nous entourent, monsieur Cameron. Dans l'univers de la logique conventionnelle, il ne nous est pas possible de capter cette énergie. Pas sans le secours de machines spécialisées, en tout cas.

- Avez-vous reconstitué l'équation sous sa forme complète ? Le facteur manquant...

- Je l'ai déterminé. Il s'ajuste. Nous avons quelque-chose que les Phalangistes eux-mêmes ne possèdent pas. Pourtant, même ainsi, il y a des limites. Le micro-continuum à vérités variables ne se maintient qu'aussi longtemps que l'on dispose d'un débit suffisant d'énergie efficace à appliquer. C'est sans doute une chance car, autrement, l'univers risquerait de chavirer dans la démence. Oui, il y a des limites. Même les radiations ne sont pas éternelles. Mais une pensée peut donner l'élan initial.

DuBrose entra dans le bureau.

- Pastor est mort, annonça-t-il de but en blanc. Ridgeley l'a tué. Mais il n'a pas utilisé la contre-équation.

Cameron posa ses mains à plat devant lui et les considéra avec attention. Un tic lui agitait la joue :

- C'est fâcheux.

- Pourquoi cela ?

Le directeur leva vers DuBrose un visage défait.

- Que croyez-vous donc ? Ils me harcèlent sans répit depuis... depuis un million d'années ! Je... je... faites-moi une piquûre, Ben.

A présent, DuBrose avait toujours des narcotiques sur lui. Il enfonça adroitement l'aiguille stérilisée dans le bras de Cameron et une brève lueur ultraviolette fusa. Un instant plus tard, le directeur se laissa aller contre le dossier de son fauteuil. Lentement, le tic qui faisait tressaillir sa joue mourut.

- Ça va mieux. Je ne pourrai pas tenir très longtemps comme ça. Je n'arrive plus à réfléchir lucidement dans cet état de délire.

- Ça va tenir les cafards en respect, patron.

- Ce ne sont plus des cafards, maintenant. C'est quelque chose de nouveau... (Cameron s'abstint de préciser quoi.) Dites-moi ce que vous voulez.

- Ridgeley était surveillé par les rayons espions, comme vous savez. Il y a dix minutes, il a localisé Pastor quelque part dans le Dakota. Il a fondu sur lui à l'improviste et l'a supprimé en se servant de son fameux cristal. La technique indienne... Pastor ne l'a pas vu approcher. Ridgeley a rampé jusqu'à ce qu'il soit à portée et hop ! Je ne crois pas qu'un homme civilisé de notre temps aurait pu faire la même chose.

- Ridgeley est formé pour la guerre. Pour tous les types de guerre.

- Oui. Toujours est-il qu'il n'a pas recouru à la contre-équation. Toute l'opération a

été enregistrée. Wood est en train de visionner le film mais je suis sûr et certain qu'il n'en tirera rien.

Cameron désigna un papier posé sur le bureau.

- J'ai établi le psychogramme de Ridgeley. Jetez-y un coup d'œil.

Il se carra dans son fauteuil et ferma les yeux. La tension déformait ses traits. DuBrose scruta anxieusement son supérieur. Non, Cameron ne pourrait plus tenir le coup bien longtemps. A partir de l'instant où, deux semaines auparavant, le bouton de porte avait ouvert un œil bleu et l'avait regardé, l'assaut n'avait pas cessé de déferler sur le directeur. La névrose d'angoisse était en train de devenir une authentique psychose. Mais si l'on parvenait à réduire la pression, il se remettrait rapidement.

Quand Eli Wood entra, DuBrose avait fini de lire le document et il le tendit sans un mot au mathématicien. Celui-ci le parcourut.

- Vous êtes sous drogue, hein ? dit-il à Cameron. Je pense que ce n'était pas du luxe. Ridgeley n'a pas fait usage de la contre-équation. DuBrose vous l'a dit ?

- Même s'il s'en était servi, répondit le directeur d'une voix pâteuse, nous n'aurions peut-être pas réussi à la disséquer.

Wood secoua la tête.

- Votre logique est fallacieuse. Nous avons maintenant la solution de l'équation originelle comme modèle. Et on peut tout analyser. Que Ridgeley utilise seulement la contre-équation sous mes yeux et je vous garantis que je vous apporterai la réponse et probablement dans les heures qui suivront. Les intégrateurs ont déjà été modifiés de façon à opérer sur la base de la logique variable.

- Après tout... peut-être qu'il ne la connaît pas. DuBrose reprit le psychogramme :

- Mais peut-être qu'il la connaît, patron. Si nous pouvions le mettre dans une situation où il serait obligé de l'utiliser... Qu'est-ce qu'on a comme tuyaux sur lui, finalement ?

- Il arrive d'un monde où tout est organisé en fonction de la guerre.

- C'est votre mutant qui vous a fourni tous ces renseignements ?

DuBrose ébaucha un sourire.

- Et cela n'a pas été sans mal. Cette information est le résidu d'un magma hétéroclite représentant quatre-vingt mille mots. Mais en ce qui concerne Ridgeley, nous connaissons à présent quelques-unes de ses limites. Ce n'est pas un homme à se mettre martel en tête.

Ce n'était pas tout à fait aussi simple. Imaginez un monde organisé en vue de la guerre totale, un monde où la technologie est si avancée que l'endoctrinement commence avant la naissance. Et représentez-vous une planète aux convulsions d'une lutte à mort opposant depuis des générations entières deux nations, deux races.

Comparativement, la guerre contre les Phalangistes paraîtrait brève.

La matrice, c'était la guerre. La guerre était le moule ultime, tout le reste lui était soumis et était fonction d'elle. La psychologie de ce temps était plus aisément intelligible que sa science.

Le maître mot était l'endoctrinement qui ne s'arrêtait que lorsque l'individu était

devenu une machine de combat et de victoire parfaite. Mais rien d'autre.

Par la force des choses, les tendances au compromis, à la souplesse étaient strictement canalisées dans des filières militaires. David Ridgeley avait été conditionné depuis le stade embryonnaire pour conquérir et dominer. Avant même qu'il eût été conçu, les gènes et les chromosomes parentaux essentiels avaient été soigneusement sélectionnés compte tenu de la valeur du patrimoine héréditaire qu'ils avaient à transmettre.

Et la nation à laquelle il appartenait avait perdu la guerre.

Les vaincus avaient péri en grand nombre, d'autres, beaucoup plus nombreux, s'étaient soumis et avaient été absorbés dans l'organisation sociale des vainqueurs. Mais Ridgeley était un criminel de guerre. Pas l'un des principaux et quand il avait disparu, personne n'avait pris la peine de le poursuivre dans le temps. Il était parti et il ne pouvait pas revenir : aussi l'oublia-t-on.

A cette époque, on commençait à percer le secret du voyage dans le temps : c'était la voie d'évasion qu'il avait choisie. Il n'aurait pas pu rester dans son secteur temporel parce que sa détermination psychologique était totalement incapable de s'adapter à l'acceptation de la défaite. Il était une machine conçue pour un seul but.

Leur hérédité et leur milieu font des tigres des carnivores. Réduits à un régime herbivore, ils meurent. S'ils étaient équipés d'un système nerveux aussi sensible que celui de l'homme, ils deviendraient probablement fous dans ces conditions.

Les carnivores règnent en maîtres, les herbivores se soumettent. La bataille - la guerre victorieuse - était pour Ridgeley la nourriture indispensable à son existence. Privé de ce qui était son aliment naturel, il était allé chercher sa pitance autre part.

- Une partie de cette analyse est seulement théorique, dit lentement Cameron.

DuBrose adressa un signe de tête à Wood.

- Nous ne savons pas de quelle distance du futur Ridgeley est venu. On aurait pu penser qu'il aurait pu apprendre, grâce à un livre d'histoire, qui a gagné cette guerre, les Phalangistes ou nous. Jamais il n'aurait choisi de rallier le camp des perdants.

- Peut-être ne l'a-t-il pas fait.

- Nous avons imaginé une autre explication, patron, rappelez-vous. Que les annales de notre ère ne sont pas parvenues jusqu'à l'époque de Ridgeley. Il se peut qu'il savait seulement qu'il y avait eu une guerre aux environs de cette période. Et il y a aussi l'hypothèse de la plasticité du temps, la possibilité de modifier l'avenir en passant sur une autre ligne de probabilité. Je n'en sais rien. L'essentiel... (DuBrose se tourna vers Wood :) Ecoutez-moi. La nation à laquelle appartenait Ridgeley connaissait le principe du déplacement dans le temps. Un certain nombre de gens ont tenté le voyage mais personne n'est jamais revenu, ni de l'avenir ni du passé. Le mathématicien battit des paupières.

- Pourquoi cela ?

- Nous l'ignorons encore. N'oubliez pas que, techniquement parlant, notre mutant est un dément. Il est temporellement désorienté et c'est suffisant pour rendre n'importe qui timbré. Peut-être que grâce à leur faculté de perception extra-temporelle les occupants des loupés ont pu conserver la raison mais ils étaient si étrangers à la nature

humaine que les critères de la raison sont, en l'espèce, inapplicables. Quand il a atteint sa puberté, Billy a acquis la perception temporelle et il a perdu les pédales.

- Quelqu'un peut-il... utiliser l'équation ? s'enquit Cameron.

- Oui, à condition d'être guidé, répondit Wood. Et cela sera plus facile quand mon appareillage sera terminé.

Cameron ferma les yeux.

- C'est une situation de blocage. Nous avons réduit l'équation mais les Phalangistes aussi. Si nous découvrons la contre-équation, Ridgeley risque de la donner aux Phalangistes - et ce sera à nouveau l'impasse. Ben, il faut nous mobiliser. Soyez prêt à déclencher l'offensive totale contre l'ennemi. Voyez Kalender. Ridgeley est-il toujours sous le contrôle des faisceaux de traquage ?

- Oui.

Les poings de Cameron se nouèrent.

- Employez l'équation contre lui. Harcelez-le. Qu'il subisse le même traitement que celui que je subis. Mais en pire. Que la violence de l'assaut lui mette les nerfs en charpie. Ne lui laissez pas une seconde de répit.

Un frisson d'exaltation parcourut l'échine de DuBrose.

- *Vous voulez qu'on le force à se servir de la contre-équation ?*

- Pour se protéger. Ce ne sera pas facile. Il a de la ressource. Mais il n'existe qu'un seul rempart contre l'équation et si nous réussissons à l'obliger à l'employer...

- Entendu, patron. C'est faisable, Wood ?

- C'est faisable, répondit laconiquement le mathématicien. Mais...

- Mais quoi ?

- Dieu vienne en aide à Ridgeley !

- PRÊT ?

- Prêt.

L'hélicoptère se trouvait à quinze cents mètres. Mais il pouvait l'atteindre. C'était la première étape. La seconde consisterait à rejoindre les Phalangistes. Il serait aisé, grâce à l'équation, de franchir les champs de force de la défense côtière.

Au-dessus des champs de blé flottaient les nappes grises de la brume. Quelques étoiles pâlissaient, vaincues par la clarté laiteuse de l'aube. Le sol, sous ses pieds, se mit à tressaillir et à hurler comme un corps vivant.

Il bloqua son esprit.

Se concentrer exclusivement sur son but. Voilà... Dix minutes pour atteindre l'hélico en faisant vite. Mais il ne serait pas sorti de l'auberge pour autant. Les commandes pourraient se tortiller et se cabrer entre ses mains, les vérités variables, maintenant maîtrisées par ses ennemis, l'assaillir sans relâche.

Mais sans efficacité.

A son époque d'origine, il avait été conditionné à faire face à ces assauts. Ils étaient généralement faciles à neutraliser à l'aide de la contre-équation - qui était d'une telle simplicité. Mais, à présent, il n'était pas question de se servir d'elle. Des rayons espions étaient braqués sur lui et des yeux avides l'observaient, prêts à étudier et à analyser.

Rejoindre les Phalangistes et leur donner la contre-équation, à eux... Il ne faudrait pas trop compter sur leur gratitude mais il saurait assurer sa protection. Et il serait dans le camp des vainqueurs.

Un liquide épais et visqueux coulait goutte à goutte sur ses joues, ruisselait en direction de ses narines, de sa bouche. Il respira plus fort et renforça le blocage mental. S'attendre à l'imprévu : tel était le moyen de résister à ce genre d'attaque. Et des années d'endoctrinement et de préparation lui avaient appris comment il fallait s'y prendre.

Il modifiait son allure pour adapter son pas aux changements de texture du sol, tantôt accidenté comme un champ d'éboulis, tantôt glissant comme une plaque de glace.

Le champ de blé s'engloutit. Il se retrouva au sommet d'un piton dominant l'abîme.

Il entreprit d'en descendre. Son visage d'acier était impassible et l'ivresse flamboyait au fond de ses noires prunelles. Il était entraîné au combat. C'était la guerre. Il n'y avait que devant le danger qu'il éprouvait cette exaltation dévorante.

Son esprit était accoutumé à réagir avec une extraordinaire promptitude à

l'adrénaline. Il était capable d'agir avec prudence mais la peur lui était inconnue.

Le sol ondulait comme une mer. Il cédait sous lui. Cela faisait plus de dix minutes qu'il marchait. L'hélico n'était nulle part en vue, pas plus que le bouquet d'arbres qui le dissimulait.

Il s'arrêta pour réfléchir sans relâcher son contrôle mental. Le blocage tenait bon. L'assaut s'y brisait, inoffensif.

Le paysage s'était transformé. L'hélicoptère se trouvait maintenant sur la gauche. Silhouette massive et décidée piétinant les blés, il se remit en marche dans cette direction...

Ses yeux jaillirent au bout d'un pédoncule.

- *Jusqu'à présent, aucun résultat.*

- *Laissez-moi essayer.*

Ses yeux pédonculés se rétractèrent. Devant lui se déployait un échiquier de Titan. Il se sentit attiré par l'une des cases mais il ne se détourna pas de son chemin. L'hélico...

Surgirent les pièces, des pièces aux formes bizarres et fantastiques qui s'élevaient vers le ciel en dessinant des configurations aberrantes pour retomber ensuite. Mais il avait vu des créatures plus étranges encore dans les labos biologiques de son époque d'origine.

Il continua d'avancer.

- *3 heures, Wood ! Mais nous l'avons quand même empêché de rejoindre son hélicoptère.*

- *Apparemment, il est capable de conjurer les fantasmes nés des esprits normaux. Il a été conditionné à...*

- *Et si l'on utilisait des psychopathes ? Pourriez-vous diriger et projeter leurs pensées ?*

- *Cela pourrait marcher. Mais il faudra que vous m'aidiez. Hypnose et suggestion... Vous vous occuperez des patients et je m'occuperai, moi, de l'équation. On va essayer, DuBrose. Si on demandait à Cameron de nous prêter main-forte ?*

- *Il dort. J'ai été obligé de le droguer.*

Embusqués dans des coins et des recoins imaginaires, des formes terrifiantes poussaient des sons inarticulés à son passage. Le lent cauchemar d'un vol d'oiseaux blancs dérivait laborieusement. Un visage qui se liquéfiait répétait inlassablement des mots dépourvus de sens qu'il débitait sur un rythme syncopé. Des diabolins rouges, jaunes, bariolés, l'accusaient d'être coupable et d'avoir péché.

La variabilité de la vérité conférait une réalité objective aux hallucinations issues des esprits dérangés. Les propriétés de l'énergie et de la matière étaient modifiées sur l'échiquier magique de sorte que les pièces arbitraires prenaient forme et substance.

Elles vociféraient, ricanaient, sanglotaient, sifflaient, cliquetaient, hoquetaient...

Ombres de haines tapies. Spectres qu'animaient un effroi, une exécution, une allégresse irrationnels. L'univers de la démence.

Il avançait en direction de l'hélico. Une ivresse terrible, dévorante, flamboyait dans ses yeux.

7 heures.

- J'ai trouvé une réponse, annonça Wood. DuBrose tourna vers lui un visage livide aux traits défaits. Il épongea son front en sueur.

- A quoi ?

- Au déplacement dans le temps, je crois. N'avez-vous pas songé que Ridgeley aurait pu s'échapper très facilement rien qu'en se décalant de quelques jours dans le temps ? Or, il ne l'a pas fait. J'ai rapproché cette constatation de quelques autres facteurs. Le fait que, à son époque, personne ne soit jamais revenu d'un voyage dans le temps. Et il y a aussi les loupés. Nous avons pris comme hypothèse de travail que ces êtres ont remonté le temps en quête de quelque chose. Nous ne saurons d'ailleurs sans doute jamais quoi. Puis ils ont finalement renoncé et sont morts.

DuBrose alluma une cigarette d'une main dont il ne parvenait pas à contrôler le tremblement :

- Cela nous mène à quoi ?

- Le déplacement temporel est à sens unique. (Le visage de Wood se crispa et son regard se perdit dans le vide.) Ce ne sont encore là que des supputations mais ça tient debout. On ne peut se déplacer dans le temps que dans une seule direction, le futur ou le passé. Mais il est impossible de revenir à son point de départ.

- Pourquoi ?

- Pourquoi ses ennemis ne se sont-ils pas lancés aux trousses de Ridgeley ? C'était un criminel de guerre. Pourtant, on l'a laissé fuir dans le temps alors qu'il est extrêmement dangereux. Supposez qu'il soit allé dans un avenir très éloigné et beaucoup plus avancé que son temps et qu'il en soit revenu avec des super-armes ? On ne laisse pas un criminel en liberté s'il peut mettre la main sur un pistolet à vibrations.

- Sauf s'il ne lui est pas possible de revenir, murmura DuBrose en fronçant les sourcils. Vous voulez dire que Ridgeley est en exil ?

- En exil volontaire. Les occupants des loupés ne pouvaient pas rebrousser chemin, eux non plus. Vous pouvez vous déplacer - et continuer de vous déplacer - selon un seul axe, soit vers le futur, soit vers le passé, mais vous ne pouvez pas faire marche arrière : vous entreriez en collision avec vous-même.

- *Quoi ?*

- C'est une route à sens unique. Deux objets ne peuvent pas exister simultanément dans le même espace-temps.

- Vous voulez dire que deux objets ne peuvent pas occuper simultanément le même espace ?

- Eh bien ? Il existe une extension de Ridgeley le long de la ligne temporelle reliant notre présent à son temps d'origine. Il ne peut pas regagner son époque sous peine de se télescoper avec lui-même. Il exploserait ou je ne sais quoi.

DuBrose fit la moue.

- Bigre ! C'est un peu dur à avaler. Les loupés...

- J'imagine que ceux qui les habitaient ont baissé les bras. Ils se sont rendus compte qu'il était inutile de poursuivre leur quête. Et ils sont morts.

- Une minute ! Pourquoi Ridgeley ne s'est-il pas réfugié dans le passé pour échapper à notre assaut ? Il aurait pu le faire, n'est-ce pas ?

- Certes. Mais est-ce qu'il le veut ? C'est vous le psychologue, pas moi.

- Oui, vous avez raison... Il n'en a pas éprouvé le désir. Il n'abandonnera pas la lutte avant d'être convaincu qu'il est battu. Et si, ayant acquis cette conviction, il cherchait refuge dans le passé sans faire usage de la contre-équation ?

- S'y résoudrait-il ? Même s'il est contraint de nous révéler le processus, il n'aura pas pour autant perdu sa guerre personnelle. Peut-être a-t-il d'autres atouts dans sa manche.

- Il faut absolument avoir raison de lui. Jusqu'ici, il a victorieusement résisté à notre offensive. Il est conditionné à affronter l'imprévisible ou quelque chose d'analogue. Ces projections objectivées de fantasmes d'aliénés ne l'ont pas fait craquer. Que faut-il pour l'abattre ?

- Je ne sais pas, répondit le mathématicien avec une grimace. En continuant de le harceler sans répit...

DuBrose eut une brusque illumination :

- Le mutant... Mais oui ! Billy Van Ness! Pouvons-nous nous servir de lui contre Ridgeley, Wood ?

- Euh... de quelle façon ? Nous utilisons déjà des projections de délires psychopathes.

- Il s'agit de cas de démence ordinaire, rétorqua vivement DuBrose en écrasant sa cigarette. Van Ness est un patient très particulier : il est doué de perception extra-temporelle. Il représente une mutation d'une race non humaine, une espèce intrinsèquement étrangère. L'héritage dont il était dépositaire l'a rendu fou dès qu'il a été à même d'en faire usage. Sa faculté de perception extra-temporelle était latente et elle s'est éveillée lorsqu'il est devenu pubère. Alors, il a cherché asile dans la folie. A mon avis, même l'esprit de Ridgeley ne pourrait pas résister au choc de la perception extra-temporelle.

- Notre but n'est pas de le rendre fou.

- N'oubliez pas que ses réactions sont instantanées. Il comprendra ce que nous tentons de faire et il aura recours à la contre-équation... il y sera obligé. Il n'aura pas le temps d'imaginer d'autres solutions. Si la perception extra-temporelle est aussi dangereuse que je le crois, au premier soupçon il paniquera et nous fournira l'information dont nous avons besoin. Mais pouvons-nous projeter les perceptions extra-temporelles de Van Ness ?

- Si nous nous en tenons à la logique conventionnelle, non. Le seul moyen serait de faire appel à une vérité variable permettant la transmission de cette faculté. ()n peut toujours risquer le coup.

- Si ça marche, il faudra être prêt. (DuBrose enclencha le vidéophone.) Ordre de mobilisation immédiate, lança-t-il. Dès que je donnerai le signal, terrassez les Phalangistes en mettant en œuvre les modalités d'application de l'équation que nous

avons déjà établies. Passez-moi Kalender... Monsieur le secrétaire ? Tenez-vous prêt. L'ordre peut être donné à tout instant, désormais. Offensive générale des robots contre les Phalangistes.

- Nous sommes parés, rétorqua Kalender avec hauteur. Mais comment assurer notre défense ?

- Lorsque nous aurons la contre-équation, nous nous en chargerons. Wood et son équipe se mettront immédiatement à la tâche. O.K. ?

DuBrose détourna son regard du vidéophone. Un étau glacé lui comprimait l'estomac.

Il était effrayé par ce qu'il allait entreprendre.

Pendant toute la durée des préparatifs, ils ne relâchèrent pas leur implacable assaut contre Ridgeley mais, à force de ténacité et de nerfs - ou d'absence de nerfs -, le courrier avait presque atteint l'hélicoptère. Tandis que Wood vérifiait les termes de l'équation à laquelle ils allaient devoir recourir et en traçait les courbes représentatives, DuBrose plaçait le mutant en état d'hypnose et s'assurait que l'esprit dénaturé et seulement à demi humain de ce dernier lui obéissait suffisamment.

Les faisceaux traqueurs montraient Ridgeley qui avançait laborieusement à travers les fantômes matérialisés des vérités variables qui, sans répit, l'assaillaient - et dans ses yeux luisait la joie du combat qui était sa raison d'être.

Établir la liaison entre lui et Billy Van Ness - tel était le plan. Si la chose pouvait se faire...

Finalement :

- *Prêt, DuBrose ?*

- *Prêt.*

C'était la lance capable de transpercer l'armure. Il la vit arriver. A l'instant même où il la vit et comprit quelle était la nature de cette arme, Ridgeley pesa ses chances, prit sa décision et agit en conséquence.

Il utilisa la contre-équation.

Le tumulte s'apaisa. Le champ de blés s'étirait paisiblement dans la lumière déclinante. Il était à trente mètres du bouquet d'arbres servant de cachette à l'hélico.

Il était désormais invulnérable. L'équation était impuissante contre lui. Mais ses ennemis l'avaient contraint à révéler la nature de la contre-équation. Très bien ! Il pouvait encore rejoindre les Phalangistes...

Heureusement qu'il avait assuré sa protection avant que la connexion avec le mutant eût été pleinement effectuée. Si fugace qu'il eût été, le contact l'avait ébranlé, un germe latent s'était insinué au plus profond de l'esprit de Ridgeley.

Un germe ?

Latent ?

Mais qu'était-ce donc qui croissait, se développait, se déployait de plus en plus amplement dans sa conscience comme si une étincelle avait mis le feu à une poudrière ?

Une seule cellule de son cerveau, une seule pensée mais, à partir de cette pensée, la contagion se répandait en chaîne plus vite que la lumière, l'ouvrant à la perception extra-temporelle, héritage d'une race étrangère venue des tréfonds de l'avenir.

Réaction différée... bombe à retardement. Il fallait que la masse colloïdale cérébrale s'adapte à la perception extra-temporelle...

Le bouquet d'arbres était en proie à une tumultueuse agitation. Non, c'était une illusion. Il y avait des centaines, des milliers d'arbres superposés dans l'espace mais contigus dans le temps dont les lignes de durée s'allongeaient et se ramifiaient en réseaux, et les surgeons initiaux aboutissaient à d'autres arbres.

Devant Ridgeley se dressait un édifice.

Les tepees d'un camp de Peaux-Rouges.

L'avenir et le passé...

Spatialement limités à cette ère mais sans bornes dans le temps. Tout ce qui avait été et tout ce qui serait, Ridgeley le distinguait comme à travers un monstrueux kaléidoscope perpétuellement mouvant, et toujours plus nettement à mesure que sa perception s'affinait. Ce n'était pas simplement la vue qui était affectée. La perception extra-temporelle est quelque chose d'autre, une conscience objective qui transcende la vue, le son et l'ouïe.

Le phénomène était circonscrit à l'espace qui l'entourait immédiatement mais Ridgeley avait la conviction étrange qu'il pouvait en élargir le champ à volonté. Mais il ne s'y essaya pas. Il était immobile, la tête enfoncée dans ses athlétiques épaules et les veines saillaient à son front.

Brusquement, il ferma les yeux.

Cette impression de désorientation s'aggrava. Dix, cent, mille objets matériels occupaient l'espace où il existait. C'était une illusion mais il savait que deux objets ne peuvent exister simultanément dans le même espace-temps.

A cet endroit, il y avait eu et il y aurait, dans le passé et l'avenir, des catastrophes. La surface solide de la Terre n'est pas grande. Et, au cours du temps, la foudre avait eu l'occasion de tomber à proximité, les séismes d'ébranler le sol, des arbres de s'abattre à l'endroit précis où se tenait Ridgeley.

Les veines battaient de plus en plus fort sur son front. Serrant les mâchoires, il baissa la tête comme sous la gifle d'une bourrasque de neige tandis que la faculté, naturelle pour cette race non humaine, de percevoir la durée dans son extension prenait possession de son esprit, y ouvrant d'inimaginables portes.

Van Ness et les autres mutants avaient appris à percevoir la durée - et ils en avaient perdu la raison. La désorientation et ses affres étaient inéluctables. Ce n'était qu'en se réfugiant dans la folie qu'ils avaient pu survivre dans un univers en état de changement permanent, où l'intelligence qui s'accroche d'instinct à un cadre logique baigne dans une incohérence totale. Ce n'étaient même pas des vérités variables mais un jeu d'échecs magiques dont l'échiquier s'étendait de l'aube à la fin des temps, un échiquier aux dimensions incommensurables sur lequel se déplaçaient des pièces innombrables...

Le joueur qui voit l'échiquier et les pièces peut comprendre le mécanisme de la partie. Mais si un pion - ou, aux échecs magiques, un maraudeur - pouvait voir cet

échiquier avec les yeux du joueur... quelle serait sa réaction ?

Ridgeley se lovait de plus en plus étroitement en lui-même. L'invasion dont il était l'objet devenait intenable.

Ses jambes ployèrent sous lui. Il s'affaissa.

Les paupières toujours hermétiquement closes, il replia les genoux contre son ventre, les entoura de ses mains nouées et inclina la tête en avant. Il se pétrifia dans la position fœtale.

Il n'était pas mort. Il respirait.

Mais c'était tout.

Un mois avait passé.

Cameron, assis à son bureau, regardait la défaite en face. Pas la défaite de la nation. La victoire remontait déjà à trois semaines mais seul le directeur savait combien elle était éphémère.

Ces longues années de routine n'avaient été qu'une préparation. L'attaque, l'invasion et la conquête des Phalangistes avaient été foudroyantes. La contre-équation était une épée contre laquelle il n'existait pas de parade. Ou, plutôt, un bouclier dont l'ennemi était dépourvu. Sous la direction d'Eli Wood, la désorganisation de l'adversaire avait progressé à une vitesse inimaginable.

Et, maintenant, la paix régnait.

Partout, sauf dans cette pièce, sauf dans cette tête, sauf dans cet esprit hanté de sombres pressentiments. La contre-équation était d'une application simple et Cameron continuait de s'en servir comme un rempart dressé autour de lui. Et ce n'était pas sans raison. Il n'était pas encore totalement remis du long supplice qu'il avait subi mais nulle vérité variable ne pouvait ouvrir la moindre brèche dans le rempart de la contre-équation, même dans le cas où quelque Phalangiste en fuite serait encore en mesure d'agir de sa cachette. Sur ce plan, Cameron était à l'abri.

Mais pas à l'abri de lui-même. Immobile, le dos tourné à la porte, il se remémorait une conversation datant de quelques jours. Il ne désirait pas la rappeler à sa mémoire mais les phrases échangées résonnaient inexorablement à ses oreilles.

DuBrose : « Voici le matériel de propagande à l'usage des Phalangistes. Il nous faut votre feu vert, patron. »

Cameron : « Je vais voir ça. Comment vous sentez-vous, Ben ? Vous avez envie d'un congé ? »

DuBrose : « Seigneur non ! C'est trop passionnant, ce travail. Même Ridgeley... encore qu'il soit incurable, évidemment, Ce qui est une bonne chose. »

Cameron : « Bonne ? Nécessaire, peut-être, mais pas juste, Ben. »

DuBrose : « Pas juste ? Si vous voulez mon sentiment, je trouve que c'est un admirable exemple de justice immanente. C'est lui qui a tout déclenché en voyageant dans le temps et il est tombé victime de la perception extra-temporelle. Juste retour des choses ! »

Cameron : « Vous croyez que c'est lui qui a tout déclenché ? Pas du tout. Sa psychologie a été déterminée longtemps avant sa naissance, avant même sa conception. Il

a agi de la seule façon possible pour lui. On ne peut pas tenir un homme pour responsable de ce qui est arrivé avant qu'il soit né. Les véritables coupables sont ceux qui l'ont façonné comme il était nécessaire qu'il le fût. Et savez-vous qui sont ces coupables, Ben ? »

« Qui sont-ils ? » avait demandé DuBrose avec ahurissement.

Cameron avait désigné les papiers posés devant lui. « Qu'est-ce que tout cela ? Des projets d'endoctrinement. Nous devons les mettre en œuvre. Il faut former nos gens en fonction d'impératifs militaires contrôlés sinon les Phalangistes risquent de déclarer une nouvelle guerre. Il est indispensable de nous préparer à cette éventualité. C'est une question de vie ou de mort. Mais à la fin... La fin, Ben, ce sera Ridgeley. La civilisation de Ridgeley. Cette culture est déjà en germe dans ces programmes, en nous et dans notre propre passé, ce passé dont nous sommes l'aboutissement. Les coupables, c'est nous, Ben. »

« C'est de la casuistique. »

« Peut-être. N'importe comment, nous sommes obligés d'agir ainsi. »

« N'y pensez pas, patron. C'est une responsabilité à laquelle vous ne pouvez rien changer. Vous n'êtes pas plus responsable de ce qui s'est produit dans votre passé que Ridgeley de ce qui s'est produit dans le sien. Ne vous tourmentez pas pour ça. »

« Oui, seulement, je sais, comprenez-vous ? Je sais ! Les hommes qui sont à l'origine de cette situation et qui nous ont enseignés ne savaient pas, eux. Ils n'avaient pas vu ce que j'ai vu, moi... la fin ultime. Mais quand on sait et qu'on ne peut rien faire d'autre que continuer d'avancer sur la même route, une route dont on connaît déjà le point d'arrivée... quand on voit une guerre se développer, des hommes devenir fous, mourir, Ridgeley puni comme il l'a été pour une chose dont l'origine remonte à mes propres décisions... c'est là une responsabilité bien lourde à assumer, Ben. »

Cameron avait assené un violent coup de poing sur son bureau et la certitude que celui-ci demeurerait ce qu'il était, un meuble solide et massif, maintenant que la contre-équation opérait, lui avait fugitivement fait éprouver un sentiment de plaisir incongru. La surface du bureau ne se mettrait pas à onduler sous l'impact, il n'ouvrirait pas une bouche humide où s'engloutirait sa main.

DuBrose avait dit

« Vous avez plus besoin que moi d'un congé. Je vais m'arranger pour que vous en ayez un, soyez tranquille. »

Cameron alla ouvrir une fenêtre et s'abîma dans la contemplation des Espaces extérieurs rougeoyants et grondants. Il n'y avait pas d'issue. Toutes les autres nations étaient des ennemis en puissance. De la Californie à la côte atlantique, le pays devait rester une machine de guerre parfaite prête à entrer en action à chaque instant. Pour une pareille machine, les hommes constituent des rouages importants. Des rouages qu'il faut impérativement couler dans l'alliage qui convient, profiler avec habileté et précision, polir et usiner jusqu'à ce qu'ils soient...

Jusqu'à ce qu'ils soient des hommes semblables à Ridgeley.

Et Cameron n'osait pas modifier ce processus. Il n'osait même pas essayer de le

modifier - de peur de réussir. Que pouvait-il dire ? « Désarmez. Recherchez la paix. Transformez vos épées en socs de charrue. »

Supposons qu'on lui obéisse... L'ennemi frapperait à nouveau - et vaincrait un pays non préparé.

Il ne voyait pas les Espaces tumultueux qu'il avait sous les yeux, il voyait seulement une ronde de pensées se bousculer dans les limbes de son esprit.

- Oublie tout cela, dit-il à haute voix.

Pourtant, il y a sûrement une solution.

- Oublie tout cela.

Il n'existe pas de problème insoluble. Il y a certainement une solution.

- Cela fait des semaines que je la cherche. Il n'y en a pas. Oublie tout cela.

Il doit y avoir une solution. Tu es responsable. C'est toi qui as créé Ridgeley.

- Pas moi tout seul.

Mais tu possèdes un savoir que les autres n'ont pas. Tu es responsable.

- Oublie tout cela.

Le leur dire ? Ne pas le leur dire ? Il doit sûrement y avoir une solution.

- Cela dure comme ça depuis des semaines. La guerre est finie...

Cette guerre. Tu es responsable.

- Oublie tout cela. Je vais rentrer chez moi. Je vais prendre un congé. Nous irons avec Nela dans les bois pour nous reposer.

Il doit y avoir une solution.

- Eh bien, il y aura des guerres futures. Je... je ne suis pas un idéaliste. Que puis-je faire ? La civilisation de Ridgeley... elle n'a rien d'agréable. Elle peut déboucher sur l'extinction ou sur la naissance d'une race de semi-robots. A moins que l'espèce humaine ne parvienne finalement à construire la paix.

Mais tu es responsable. Tu ne peux pas éluder ce fait. Tu as créé Ridgeley. Que peux-tu faire ?

- Je... il existe sûrement une solution.

Il doit y avoir une solution.

- Il doit y avoir une solution.

Il doit y avoir une solution !

IL DOIT Y AVOIR UNE SOLUTION !

IL DOIT Y AVOIR UNE SOLUTION IL DOIT Y AVOIR UNE SOLUTION IL DOIT Y AVOIR UNE SOLUTION IL DOIT Y AVOIR UNE SOLUTION...

DuBrose monta dans un pneumocar, attacha le harnais et se prépara au décrochage. Après le passage à vide, il s'installa confortablement sur son siège pour savourer un quart d'heure d'oisiveté tandis que le véhicule foncerait en direction de Sous-Chicago. Mais son esprit était actif.

En un mois, DuBrose avait changé. Il faisait maintenant plus que ses trente ans, peut-être parce que ses yeux bleus exprimaient à présent la compétence et que le dessin

de sa bouche était plus énergique. Depuis la mort de Seth Pell, il était le successeur en puissance du directeur de la section psychométrie, et un dauphin est habituellement conscient de ses responsabilités. Jusque-là, Cameron et Pell avaient toujours fait office de tampons. DuBrose, lui, était le numéro 3 - pas exactement la cinquième roue du carrosse mais, en tout cas, la roue de secours. Les choses avaient changé. Pell était mort et Cameron avait démontré qu'il n'était pas infailible. Un jour, DuBrose aurait à assumer ses hautes fonctions et il serait prêt à le faire. Beaucoup plus qu'il ne l'aurait été un mois auparavant.

Il s'était métamorphosé. Ses horizons s'étaient élargis. Ses conversations avec Eli Wood avaient grandement contribué à lui ouvrir l'esprit, tout comme le concept même de la logique variable. Il avait mûri, il était plus capable, plus sage, même. Il comprenait pourquoi, par exemple, on n'avait pas relâché la vigilance liée à l'état de guerre. Les Phalangistes étaient écrasés mais la localisation de Sous-Chicago et des autres cités de guerre demeurait un secret militaire.

Il était indispensable d'être prêt à tout, certes, mais DuBrose ne pensait pas qu'il y aurait une nouvelle guerre. Il pensait aux étoiles. Il pensait à Van Ness, le mutant, et à Ridgeley.

Le voyage interplanétaire n'existait pas à l'époque de Ridgeley. Il n'y avait alors rien d'autre qu'un conflit planétaire qui se prolongeait depuis des temps immémoriaux, un itinéraire se perdant dans la nuit des temps, fait de victoires, de défaites et d'affrontements sans issue, de guerres d'usure, de triomphes couleur de sang et d'échecs au goût de cendres, un conflit qui remontait à la guerre entre l'Amérique et les Phalangistes, et même plus loin encore. Une seule et unique route, la route menant à Ridgeley et à l'épouvantable et vaine culture à laquelle il appartenait.

Une route parmi tant d'autres. Rien d'étonnant, songeait DuBrose, si Ridgeley avait choisi le camp du perdant lorsqu'il avait remonté le temps. Avait-il cru que les Phalangistes seraient finalement vainqueurs ? Ou... ignorait-il le dénouement ?

Disons qu'il l'ignorait. Ou que, dans le cas contraire, il avait pensé que ses talents technologiques feraient pencher la balance du côté qu'il avait choisi.

Mais il y avait une autre possibilité, à savoir que cette remontée du temps et les interventions qu'il avait effectuées avaient affecté l'Histoire même, qu'elles avaient entraîné l'évolution de l'avenir sur une autre voie. Des futurs variables...

A nouveau, la pensée de DuBrose revint au mutant et à ce que Van Ness leur avait révélé de ce monde terrifiant qui, désormais, ne naîtrait jamais. C'était un monde centré sur la guerre, enraciné dans des siècles, des éternités de combats incessants où le pendule de la victoire oscillait d'une nation à l'autre. La guerre apporte des progrès techniques mais seulement dans certaines directions spécialisées. On peut perfectionner les carburants pour fusées, les miroirs solaires placés sur orbite supra-atmosphérique et l'antigravité pour les utiliser d'une façon ou d'une autre contre l'ennemi, mais pas pour conquérir les étoiles.

C'est au paradis terrestre que tout a commencé d'aller de travers, se disait DuBrose, confortablement carré dans le fauteuil rembourré. Et, même après, Caïn a tué Abel. Tous les paradis connaissent des guerres. Mais au milieu des glaces polaires, au Sahara, sur

toutes les terres inhospitalières où les hommes vivent une existence dangereuse en se colletant avec les éléments hostiles, il existe une camaraderie, une union qui se forge contre le plus ancien des Ennemis de l'homme : l'univers que celui-ci habite.

Et maintenant ? La terre connaîtrait la paix pour un certain temps. Les armes, les carburants, les miracles technologiques que le monde avait mis au point pour détruire demeureraient inemployés - et ce sont là des choses qui ne peuvent pas rester inutilisées. Qui ne peuvent le rester tant qu'il y a des étoiles qui brillent dans les cieux et des planètes qui gardent jalousement leurs secrets - des planètes qui ne sont plus hors d'atteinte. Pendant la guerre, on n'avait pas tenté de conquérir les espaces interplanétaires. La mobilisation totale des énergies au service de la guerre avait interdit d'aussi frivoles expériences.

Mais, maintenant, les outils nécessaires étaient là. Les pays qui avaient acquis le summum de leur efficacité ne pouvaient pas s'endormir dans l'oisiveté, ne pouvaient pas s'engourdir dans une léthargie psychologiquement insupportable. Il y aurait toujours un Ennemi.

Pas les Phalangistes. L'Ennemi se tenait devant les portes du ciel, lançant le défi silencieux qu'il adressait à l'homme depuis le jour où l'homme avait pour la première fois levé les yeux au-dessus de son horizon.. Il y aura de nouveaux vaisseaux, songeait DuBrose, et son sang charriait une fièvre joyeuse dans ses veines, de nouveaux vaisseaux semblables à ce pneumocar mais qui ne s'enfonceront pas dans la boue comme des taupes. Des vaisseaux qui rallieront les planètes.

Voilà l'Ennemi ! L'univers hostile contre lequel les hommes rassemblés s'étaient toujours unis. Voilà quel serait l'avenir qui anéantirait la dérisoire et tragique civilisation de Ridgeley. Car le futur allait dorénavant prendre une autre voie, celle de l'expansion solaire... galactique !... au lieu de suivre la route conduisant au fatal conflit planétaire.

Mille années s'écouleraient. Dix mille. Mais Ridgeley ne naîtrait pas. Le sol aride sur lequel avait germé sa culture avait été fertilisé, enrichi par un engrais d'où jailliraient des victoires plus grandioses que Ridgeley ne l'avait jamais imaginé.

L'homme disposait depuis des siècles d'un pont. Ce pont, il était à présent en mesure de le franchir. Il pouvait à présent aller jusqu'aux étoiles.

Les étoiles étaient l'Ennemi. Ces étoiles distantes, attirantes, mystérieuses. Et elles seraient conquises à leur tour. Mais ce ne serait pas une victoire stérile.

L'ordre ancien change, laissant place au nouveau, songeait DuBrose.

Le pneumocar stoppa et le passager mit le pied sur le sol de Sous-Chicago. « Il faut que j'en parle au patron, se dit-il en se dirigeant vers une bande roulante. Mais... bah ! Il a probablement déjà pensé à cela tout seul. »

Mais DuBrose se trompait. Parce que le patron n'était plus capable d'imaginer tout cela. Robert Cameron, en effet, était depuis trop longtemps sur la brèche et c'était exclusivement aux dépens de ses ressources nerveuses qu'il avait mené le combat. Quand la terrible surtension que l'on subit se relâche brusquement, les conséquences en sont parfois dangereuses.

Le patron était maintenant extrêmement vulnérable. Vulnérable aux fantômes.

- IL DOIT Y AVOIR UNE SOLUTION IL DOIT Y AVOIR UNE SOLUTION IL DOIT Y AVOIR UNE...

Arrête !

Il ne voulait pas arrêter. Même ce chaos était une sorte de refuge, un abri devant cette insupportable responsabilité qui était elle-même une espèce d'effrayante justice. Le coupable doit être châtié. Il devait être châtié, lui, Robert Cameron. Il était un criminel de guerre à côté duquel Ridgely était aussi innocent que l'est un tank ou un bombardier. Il fallait qu'il continue. Solution ou pas, il fallait continuer. C'était envers les vivants qu'il avait des obligations, pas envers un avenir encore à naître.

Etait-ce vrai ? Etait-ce vrai ? Il n'avait pas demandé cette responsabilité. Mais ignorer la loi n'est pas une excuse.

La justice... la justice... Si ton œil t'a offensé... Si ton œil t'a offensé...

Oui, il existait une solution. Une seule. Imparfaite, mais c'était quand même une solution. Il n'avait qu'à se retourner pour l'accepter.

Il décida de se retourner.

Il tendit machinalement le bras pour refermer la fenêtre. Elle ne se rétracta pas au contact de sa main. Le métal demeura solide et froid ainsi qu'il convient au métal. La contre-équation était toujours agissante, qui l'enserrait comme un impénétrable cocon et le maintenait à l'abri de ses ennemis. Cameron le savait. Ici, il était hors de la portée des vérités variables, même si les Phalangistes survivants l'en bombardaient.

Il était enfermé seul à seul avec l'ennemi auquel il ne pouvait échapper.

Il savait ce qu'il y avait derrière lui. Il l'avait pressenti un peu plus tôt quand, sans méfiance, il avait voulu ouvrir la porte. Lorsque sa paume avait effleuré le bouton, il avait décelé une insolite et légère palpitation. Il n'avait pas regardé. Il avait précipitamment ramené le bras en arrière et s'était rassis à son bureau. Maintenant, il ferait face. Maintenant, il allait regarder, il allait savoir et il accepterait la solution. La solution qui le délivrerait, qui l'affranchirait de ce fardeau qu'il n'avait pas demandé à porter et qu'il ne pouvait plus traîner plus longtemps. Maintenant, il pouvait se tourner vers la porte.

Le bouton de porte ouvrit un œil bleu et le regarda.

FIN

[1](#) Ogden Nasch, poète américain. *(N.D.T.)*

[2](#) Dans l'édition J'ai lu du 15/06/76 la phrase originale est « Ridgeley n'est pas un Phalangiste, rétorqua sèchement **Cameron** ». Manifestement une erreur. *(Note du Scanneur)*

LEWIS PADGETT



l'échiquier fabuleux

EBOOKDZ

EXCLUSIVITÉ
EBOOKDZ

Ebook : Magowjzeta
Relecture : Indigoñice & teaboldi